



LAURÉATES ET LAURÉATS
DU 24^e CONCOURS LITTÉRAIRE

crit  **re**

1999-2000

CONCOURS CRITÈRE

DÉSERT

Lauréates et lauréats du
Concours Critère 1999-2000

CONCOURS CRITÈRE

Concours littéraire organisé par le collège François-Xavier-Garneau, avec le soutien financier des collèges participants et du ministère de l'Éducation.

Direction et organisation

Collège François-Xavier-Garneau :
Sylvie Fortin, secrétaire générale
Danielle-Josée Pelletier, agente d'information
Gaétan Boily, directeur du concours

Membres du jury

David Gagnon, cégep de Sainte-Foy
Isabelle Leblanc, collège de Maisonneuve
Laurier Veilleux, collège François-Xavier-Garneau

Secrétariat et administration

Concours Critère
1660, boulevard de l'Entente
Québec (Québec)
G1S 4S3
Tél. : (418) 688-8310, poste téléphonique 2406
gaboily@videotron.ca
www.cegep-fxg.qc.ca/criteres

Édition

Gaétan Boily, coordonnateur
Danielle-Josée Pelletier, révision linguistique

© Concours Critère
Dépôt légal - 2^e trimestre 2001
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN - 0384-0174

Sommaire

<i>Préface</i>	5
<i>Femme de terre</i>	8
Marie-Hélène Cabana	
<i>La Vie désertée</i>	23
Laurence Cormier	
<i>L'Archet</i>	42
Sophie D. Létourneau	
<i>Dans une tête, la folle réalité ou le vrai rêve</i>	60
Catherine Dorion	
<i>Hamada</i>	76
Jacques Grégoire	
<i>Deci, delà</i>	94
Marie-Ève Lacasse	
<i>Passage</i>	111
Étienne Lafrenière-Lemieux	
<i>Exil au Texas ou extase au Texil</i>	127
Anne Thibodeau-Émond	
<i>Nature du concours</i>	140
<i>Répartition des prix</i>	146

Préface

Huit fois le désert dévoilé

Dans le dépliant qui présentait le thème du 24^e concours *Critère*, on pouvait lire : « Il est des mots que l'on pourrait qualifier de « grande peinture »... Ils occupent dans l'imaginaire humain une place privilégiée dont il n'est pas facile de fixer les contours. Ces mots, porteurs potentiels d'images d'une immense richesse, sont d'abord et avant tout fondés sur l'ambiguïté. Le vocable désert en fait partie. Terme énigmatique, il exerce une fascination singulière sur l'homme. Il est le territoire par excellence de la contradiction : il fourmille, malgré les apparences, d'une vie profuse, abondante, mais il peut donner la mort en quelques heures à qui se montre trop téméraire ou trop confiant à son égard. Il est à la fois sécheresse et oasis, rivalité des clans et solidarité des voyageurs des caravanes, refuge idéal du brigand comme de l'ermite avide de silence. Le désert suscite attirance et répulsion, fascination et crainte, ennui et ferveur, peur et dévotion. Il est l'image parfaite des paradoxes fondamentaux qui caractérisent l'humanité. »

Désert. Voilà donc le thème proposé par le concours *Critère*, cuvée 1999-2000, comme sujet de création littéraire. Près de 200 étudiants du collégial ont répondu à l'appel : ils ont exploré les nombreux possibles que le terme « désert » évoquait pour eux. L'originalité et la beauté des textes produits ont révélé des auteur-es dont le talent surprend et enchante. Parmi eux, huit lauréats. Des prix en argent, oui, mais aussi la publication de leurs textes dans le volume que vous tenez entre vos mains. Huit textes qui méritent largement que vous les lisiez avec attention, avec générosité, le cœur ouvert. Étonnants, originaux, vibrants – quelques-uns carrément « décapants » –, tous vous invitent, au fil des pages, à vous

confronter à des représentations très singulières du désert. Des aspects du désert qui dérangent. Vous aurez maintes et maintes occasions de vous demander au cours de la lecture : « Mais où donc ces jeunes vont-ils chercher tout cela ? »

Dans *Passage* d'Étienne Lafrenière-Lemieux, le désert « est un pays de faux élans/figés sur des barricades de froidure/tourelle de branchailles blanches ». C'est un immense territoire assujéti par le froid et dont les décors de beauté et de laideur démesurées forcent l'homme à se dépasser pour survivre. Sur ce territoire, « l'alphabet du monde perd la parole/dans les dernières boues/de la dernière route ». Laurence Cormier, dans *La Vie désertée*, nous amène dans une toute autre direction : le désert de la vie de Laurence Morrice, le protagoniste de sa nouvelle, coincé entre un père brutal et une grand-mère inattentive. Le garçon va trouver refuge, d'une manière assez étonnante, auprès des peintres, philosophes et écrivains qu'il aime.

Dans *Hamada*, nouvelle où semblent se confondre autobiographie et fiction, Jacques Grégoire nous plonge sans douceur dans le désert violent du monde carcéral, là où perdre la foi en l'être humain est une tentation constante. *Exil au Texas ou extase au Texil*, signé par Anne Thibodeau-Émond, est une manière de « road movie » à l'écriture cinématographique efficace – et violente ! Marie-Paule et Étienne, les amoureux désabusés de ce texte, choisissent de « foutre le camp » dans le désert « parce qu'ils pouvaient facilement s'y identifier », mais ils y trouveront bien autre chose que ce qu'ils y cherchaient. Et comment qualifier autrement que de désert l'existence d'Éla, la femme peintre de la nouvelle poétique *Deci, delà* de Marie-Ève Lacasse ? Éla qui craint pour l'enfant qu'elle porte parce que « sa naissance sera comme un sommeil entamé trop tard. [Parce que] sa vie aura les traits tirés, les yeux bouffis, [parce qu'] il sera fripé, rabougri. » Éla, la peintre, qui « cueillerait des visages toute sa vie, si ce n'était de ce sable, sous les paupières, dont elle ne sait que faire. »

Préface

Qu'est-ce qui peut se passer *Dans une tête, la folle réalité ou le vrai rêve* ? C'est la question à laquelle s'attaque Catherine Dorian dans sa nouvelle : le désert que s'invente la petite Élodie est, paradoxalement, une planète surpeuplée où on meurt de ne pas savoir aimer. Sophie D. Létourneau, avec son texte intitulé *L'Archet*, nous amène dans le désert de la solitude créé par la rupture amoureuse. « La modernité est un insecte nuisible ; pensons à la piqûre sadique qui survient lorsqu'on doit raccrocher, la nuit, d'une longue et douce, drôle et lente conversation téléphonique. « Bonsoir Au revoir » et ce bruit atroce et robotique, ce bruit d'abandon électronique qui rappelle comme une claque dans la face qu'on était seul, avant, qu'on l'est toujours autant, qu'on l'est plus cruellement maintenant. Quant au récit poétique *Femme de terre*, de Marie-Hélène Cabano, il flâne, s'attarde dans les méandres de la transformation d'une femme « née Alaska », mais qui, par l'amour, pourrait « mourir Sahara ».

Antoine de Saint-Exupéry a écrit dans *Terre des hommes* : « L'empire de l'homme est intérieur. Ainsi le désert n'est point fait de sable, ni de Touareg, ni de Maures même armés d'un fusil... **Le Sahara, c'est en nous qu'il se montre.** L'aborder ce n'est point visiter l'oasis, c'est faire notre religion d'une fontaine. » Que les huit textes qui composent ce recueil soient pour vous comme une escapade vers vos propres contrées intérieures. L'espace gratifiant où vous ressourcer. Vos déserts fertiles.

Laurier Veilleux
Professeur de littérature
Collège François-Xavier-Garneau

Femme de terre

Marie-Hélène Cabana*

NÉE Alaska, tu mourrais Sahara. Après la dérive continentale, nos corps miroitant dans l'azur se rejoindraient. Je t'aime, ma vie, et j'aime ta peau asséchée et torride. Ton souffle chaud et rythmé sur mon ventre diluvien perturbe l'équilibre. Ma pluie t'ensable, mon gravier culminant d'ébullition. Tu ne portes que les rocs, mon amour, et quelques anémones flottantes dont ton corps se dépouillera à maturité. Connais-tu la nuit du jour, mon instant propice à ta rencontre ? Je te croyais vivant au loin. Tu y étais, atome d'existence, germination d'inévitable besoin. Tes étendues palpent le temps.

Jeune saule nain, tu te blottissais contre le sol pour échapper au vent ravageur d'enfance. Jamais tu n'accepterais d'être pavot boréal qui s'y courbe volontiers.

Tu y crois, toi ? Moi non plus. Tiens les clés de la compréhension, j'entraverai le chemin menant à la porte de sortie. Nous refusons la fuite ; la résistance s'installe. Face à face dans notre insatisfaction, ne courbons point nos volontés. Nous la dresserons, l'inhumaine ! Son désir ne correspond pas au nôtre. Abolissons le raisonnement pour arrêter le temps qui passe si vite, mais qui est pourtant si long à vivre. Penses-tu pouvoir laisser ta main dans la mienne ? Essaie, au moins, que je puisse te contempler un instant sans la distan-

* Cégep de Sainte-Foy

ciation du convenu. J'ai le sentiment que tu y arriveras, mon insoumise. Que nous y arriverons.

Prends conscience : la vie ne s'attarde pas à toi ; elle n'a que faire de ton cri. Elle aime trop sa surdité. Il te faudra user de mille stratagèmes pour attirer son regard arrogant.

Reprenons. Tu ne te courberais pas. Te blottir, en raison de l'inefficacité de l'acte, finirait par ne plus suffire à tes aspirations s'élevant en volutes d'immensité. Alors tu t'exposerais loin des regards parce qu'ils ne voient rien, c'est bien connu. Cette exposition, tu la ferais totale, inévitable et ô combien troublante. Tu craindrais l'apogée du délire agrippant le crâne et le fracassant contre un mur, mais tu le désirerais avidement. Ta vision fond dans la peinture un peu trop blanche, pas assez nacrée de perle pour combler les envies de luxe, mais tu n'accordes foi qu'au dénuement extrême. « Suis-je trop idéaliste ? » te demanderas-tu. Tu voudras reculer devant la peur assujettissante de l'inconnu. Reste droite. Souviens-toi de la porte close.

D'ici, imagine-le. Il marchera vers son destin. Il saura où il va. Tu es immobile. Tu trembles. Regarde-moi ! Je ne le permettrai pas ! Tu souris, m'approches. Ne m'embrasse pas maintenant, car tu douteras encore. Tu oublies le malheur, voilà ce qui te rend vulnérable.

Serre-moi ! Nous ne voulons plus vivre, nous ne savons pas comment nous y prendre. Nous voudrions savoir pour n'être plus ravagés par le passage débridé des années. Tu hais la vie parce qu'elle t'arrache à toi et que c'est comme ça, pas autrement. Je hais de même. Qui es-tu ? Tu ne sais pas. Moi non plus et j'échappe tout autant à ma définition. Nous ne savons pas où nous voulons aller et cela nous perturbe de toujours marcher dans ce vide lourd bien que présumé néantisé. Les vides se révèlent habituellement pleins de toute façon. Ils nous écrasent sous leur poids. Tu ignores de quoi je parle, mais je t'expliquerai peut-être un jour.

Il t'attend, frétilant de complaisance à partager avec toi. Sa vie te plaira, il le sait, il te connaît si bien, pauvre enfant ! Il t'ouvrira des bras apaisants l'espace d'une fraction de moment à t'offrir, si tu t'en montres digne... Tu te plairas à croire que ça pourra marcher, vous deux, avec quelques bouts d'étoiles bénies sur ta tête, mais cela ne marchera pas. Tu t'ennuieras d'ailleurs plus propice au bien-être. Tu voudras heurter quelqu'un qui s'excusera d'entraver ta course contre tout. Tu ne voudras pas être connue. Inespérée, impromptue et insaisissable. Cours ! Cela n'est pas fuir, mais avancer. Tu refuses la fixation. Que l'entêtement te reçoive comme sa fille en ce refus.

Je te vois vivre. C'est comme ça. Qu'est-ce que tu fais avec tout ça maintenant ? Avec ce cadeau explosif qu'on t'a fait. Vipère, ta mère. Cobra, ton père. Remercie que l'on t'ait donné l'indécision, mon enfant. À toi d'en déterminer le degré. Tes créateurs ne patienteront pas longtemps ; ils veulent récolter les bienfaits de leurs efforts avant le retrait définitif. On compte sur toi. Montre-leur que tu ne naquis pas d'entrailles infertiles à l'éblouissement.

Mais tu ne veux pas leur montrer. Tu refuses que tous te regardent parce qu'en toi il n'y a rien à voir, mais tout à sentir. Tes mains nouent l'air. Le rendre au plus vite irrespirable pour l'asphyxie universelle. Reprends-toi. Ta misanthropie s'étend un peu trop.

Souviens-toi du commencement : petit iceberg échoué sur des galets, ta fonte s'amorce. Ta vapeur t'échappe. Tu te fissures sous l'orangé astral des matins. Ton corps strié d'immondices, fatalement enserré dans des bras de lichen crépu. Tu te façannes, ma déconstruite. Le blanc du ciel t'allait.

C'est toi, la pureté potentiellement doublée de l'amer. Tu retiens le mouvement interne des glaces, la fissure t'effraie. Elle aimerait te sillonner, mais tu endureras la douleur jus-

qu'à l'éclatement, puisant l'énergie nécessaire dans ton ventre où pousse l'urgence de vivre en herbes folles.

D'infimes craquements perpétrés de l'intérieur. Une oscillation frénétique des parois distendues sous la pression de l'imminence d'une émergence. L'opacité baisse les bras devant la transparence. D'immaculés mouvements t'agitent. Le déploiement de ton corps libéré de la coquille utérine t'expulsant en spasmes névralgiques embaume le paysage. Te voilà.

Il t'ouvre les bras. T'invite à t'y réfugier aussitôt relâchée. Hurlé ! Avant qu'il ne t'en fasse passer l'envie. Il sourit. Il dit t'aimer. Tu le prolonges dans sa volonté de s'étendre, d'envahir l'espace. Il te devinait. Elle ne te reconnaît pas, traîtresse ! Te refuse tout lien d'attachement, t'abandonne à ses volontés, te laisse nue, rongée par ce besoin d'union qui te dévore, primitif.

Autour, le souffle t'emporte. Des voix urbaines t'enserrent. Elles t'immolent, elles te bercent. L'essaim des pâmoisons t'accueille sans trop de résistance tandis que tu regardes au loin pour le voir venir. Son bourdonnement enfle au ras du sol polygonal entre les touffeurs d'une toundra prête à te rejeter. L'éclosion des rocs approche. Ne crains pas de quitter dès maintenant, avant la surpopulation. Tu y reviendras assez tôt, crois-moi.

Il te porte pour le départ. Vous voudriez l'abandonner derrière vous, elle, terre fertile, mais elle s'y oppose. Elle entamera la migration à vos côtés. Vous franchirez les milles vous séparant du foyer en formant ce que l'on appelle une famille. Soudés tous les trois par des motifs obscurs, vous heurtant sans raison apparente. Vous marchez et le froid rend rigides vos genoux pour vous en empêcher. Il fixe sa voie et la suit, s'imaginant une acuité visuelle sans faille. Vous suivez son chemin, mais tes pas dévient de sa trajectoire. Il faut que tu l'arrêtes avant qu'il ne t'entraîne. Elle a compris et s'allie maintenant avec une volonté d'acceptation de votre part. Des

chemins inverses te parcourent. Il t'ordonne de suivre sans penser à ces routes pavées de raisonnements contradictoires au sien, car il sait qu'elles te mèneront à ce bonheur qui ne veut pas de lui. Vous approchez. Il pointe de tout son corps vers le refuge. J'ai mal pour toi, ma prisonnière n'acceptant pas l'implantation. Jusqu'où supporteras-tu ?

La maison se referme sur toi goulûment. Ses murs pulsent en mouvements de corps ondoyants. Les carreaux s'agitent à ton approche fiévreuse. Une menace d'éclatement t'en tient à distance irrévérencieuse parce qu'imposée. Tu te perds en battements de cils passifs. Tu m'inquiètes, bien que je t'ignore encore. Il nie ta complexité ; te fait ravalier tes instincts sûrs. La rivière pressent au loin tes insurmontables flancs montagneux, ton aridité simulée où foisonnent mille promesses d'une libération révélatrice et ses eaux s'agitent de ta proximité comme les miennes le feront. Oublie-toi nébulosité pour t'avouer limpidité. Tu sauras alors ce que j'attends de toi, c'est-à-dire la clairvoyance.

Soulève-toi. Sens sa dictature corollaire s'étioler. Il s'absente, s'atténue. Elle n'a pas la force de contrer ton action. Pousse un peu plus. Martèle les poutres fondatrices à coups de hache rendus nerveux par ton état de manque pressant. Encore un effort ; la charpente se fissure, le verre vole en éclats qui entaillent leurs pupilles glacées posées sur ton corps en émoi. Tes veines s'agitent, lacèrent leurs corps inavoués. Tu ris. La demeure n'est plus. Une dernière fois, le toit te caresse tendrement le sommet du crâne avant l'écrasement qui les immobilisera le temps de ton départ, pour que tu les sèmes un peu, juste le temps d'une nuit de marche agonisante qui te portera ailleurs, vers ta réalisation.

Je te vois, lointaine, sautant adroitement d'île en île sur l'archipel des périodes à traverser. Je devine la beauté énergétique de ta course visant à dépasser l'univers fougueux dont le ciel pigmenté de parcelles de ta peau se penche pour mieux te détailler de son œil grossier. Il bascule un peu par convoitise.

Il veut t'aspirer par volutes d'intégrité pour ne pas que tu secoues sa familière tranquillité. Tu te débats ; tires la langue aux doigts d'indigo tentant avidement de t'agripper. Il n'en peut plus de te voir l'éviter en petite sauvage épineuse. Tu le mords, te défais de son étreinte égoïste. Tu aspiras à plus de grandeur encore, à plus indéfinissable que lui l'est par son absence de limites. Tu invoques l'impossible. Tu dévales la terre. Tu ne veux plus du sein stellaire pour t'abreuver. Mes battements dans ta tête rythment ton pas.

Ils se désencombrent, se dépoussièrent. Ils te cherchent un peu dans ton absence évidente. L'impuissance les immobilise ; ils vieillissent et leurs corps usés se racornissent. La pelure se fendille, asséchée, privée de la revitalisation bienfaitrice que tu offrais. Ils iront pourrir un peu plus loin dans leur poursuite de ta disparition. Ne reviens pas en ces murs écroulés, tu y périrais.

Faut-il vraiment que je place foi en toi ? Mon inconnue, ma dévastée. Tu m'apparais diaphane, j'ai peine à croire en toi, en ta luminosité. Je garde espoir, je t'imagine un peu plus près à chaque heure qui passe. La rationalité pointe son nez derrière ton souvenir. Cela m'effraie. Je me suspends à ta peau maintenant parsemée de coquillages. Ils marquent la fin de l'ère glaciaire : tu te tempères. L'écume te façonne un relief nouveau. Restes-tu la même alors que le givre t'a découverte ? Je te reconnais bien qu'adoucie. Tu sembles en latence, exposée aux envahissements. Ton épiderme calcaire cannelé m'attire tout autant, car je sens les mouvements sismiques qui t'habitent. Je t'attends, ma fusion incertaine.

Je sais ce qui te perturbe, t'empêche de t'apaiser. Je sais que, quand tu veux t'abandonner sans crainte au sommeil régénérateur, il t'emplit les oreilles, ce bourdonnement des premières heures. Je sais aussi les souvenirs d'eux imprimés en images inaltérables dans ta tête. Alors, tu ne dors pas. Tu avances toujours et ne t'arrêtes que lorsque l'effondrement

inconscient t'y oblige, constituant ton seul espoir de ressourcement.

En ce moment, c'est toi qui ne te reconnais pas. Tu te fertilises par fonte des glaciers. Tu te couvres d'îlots florissants que parcourent d'infinies petites bêtes issues du renouveau végétal. Accueillir te gêne un peu. Pudique, tu choisis de subir en fermant les yeux. Elles finiront bien par migrer ailleurs ces insolentes exploratrices. Tu te trompes ; il faudra les chasser. Elles érigent laborieusement des colonies au creux de tes reins jusqu'alors inhabités. Elles construisent de petites villes et tu avances infatigablement, un peu alourdie cependant. Tu assistes à ta colonisation, deviens propriété d'un empire comme tant d'autres avant toi. Ces autres, tu les aperçois pour la première fois au bout de ta marche. Tu ne les savais pas. Je ne suis pas parmi eux.

Tu les observes, intriguée. Tu n'entends plus rien ; arrivée à la source du bruit lancinant qui te hantait. Je te perds en eux. Ils te reconnaissent fille des égarés. Ils te regardent, te touchent, t'accueillent. Ils t'interrogent à propos des disparus. Tu dis t'être perdue. Ne mens pas ! Je ne te vois plus ! Ça fait mal ! Que me fais-tu, ma tiraillante ? Je ne respire presque plus. Tu m'as trahi.

Leurs étreintes t'apaisent. Vos corps lascifs se pressent. Mais qu'est-ce que cet odieux abandon ? Étrangère ! menteuse ! Je commençais à y croire, moi. J'espérais que tu m'attendais, que tu me verrais. Tu es faible ! J'ai honte pour toi ! Je nous supposais possibles seulement entre nous. Je vois bien que tu existes aisément sans moi...

Je n'ose plus vraiment te regarder. Je crains de ne pas te connaître. Je lorgne parfois de votre côté. Toi et tes semblables me décevez. Qu'il me souffre de devoir te qualifier de la sorte, ma déception. Le ciel n'a plus rien à envier de toi : tu ne le fuis plus. Où trouverait-il en toi l'intérêt que tu suscitais jadis en lui maintenant que tu t'adaptes lâchement ?

Vous vous ébattez futillement en rondes offertes à l'imperturbable. Tu t'associes à eux avec l'enivrement du délice. Vous formez l'équilibre. Je ne peux placer ma foi en vos actes parce que j'éprouve le besoin d'épanchements plus perturbants pour que l'apaisement ne m'apparaisse pas naturel. Tu veux enfanter à ton tour. Tu t'y crois prête. Tu élimines toutes traces de tes géniteurs. On ne te questionne plus à leur sujet. Tu les souhaites en cendres dispersées pour ne pas qu'ils viennent troubler ton intégration au sein de l'empire. Tu n'as plus à redouter leur retour. La mort les dégrade réellement. Leurs carcasses abandonnées en terres de gel tendent vers ta fuite, s'effritent sous les brûlures de ton incompréhension de leur fuite. Elle voulait rester près de ceux qui t'accueillent pour t'assurer le confort. Il voulait te préserver, t'offrir vierge aux éléments pour qu'ils te façonnent différente. Elle ne pouvait contrer sa force volcanique. Il lui insufflait son espoir de te voir divine. Maladroit dans tes débuts, il n'a pas su te retenir. Ta force insoupçonnée lui a fait redouter de te perdre. Elle savait ta perte prochaine inévitable.

Son espoir, tu l'écrases, le piétines sans t'en rendre compte, dans cette façon que tu as de t'associer indécement à l'autre dont je t'ai déjà glissé un mot. Il t'attendait, confiant. Tu admires sa certitude puissante. Vous vous enlacez. Votre couple s'impose atome de l'universel aux yeux de vos condisciples. Il te choisit pour porter ses descendants rocheux. Tu acceptes sans trop de réticences. Je savais que tu te tromperais, qu'il finirait bien par te posséder dans son assurance de pierre inébranlable. Tu te sens puérilement protégée à ses côtés. Voilà ce qui te charme. Je ne te connaissais pas ce besoin, ni celui des fondements. Avant, la seule certitude que tu demandais était la constance de ce brasier dans ton ventre où trouver la force de continuer à avancer vers moi que tu n'imaginais pas encore et que, hélas, tu ne sembles plus seulement vouloir imaginer. Je souffre, mais cela ne me sert à rien de te le dire parce que tu t'enracines. Vous voulez vous fixer pour réaliser

vos sordides desseins d'implantation productive. Je croyais cela nécessaire aux autres seulement. Je leur laissais le soin de participer à la subsistance des êtres. Ils y arrivaient bien sans moi. Je croyais que tu ne te sentiras pas non plus concernée... Je me suis trompé. Tu le laisses te parcourir gauchement. Tu essaies d'y trouver le plaisir extatique que tu vois répandu sur le visage des autres. Il s'acharne. Tu demeures inaltérable à son toucher. Il s'impatiente, te reproche l'aridité de tes terres qui paraissaient si florissantes à ton arrivée. Il évoque quelque malformation sournoisement dissimulée par toi. Tu pâlis. J'ouvre l'œil sur ta désespérante frustration. Tu commences à te questionner. Qu'as-tu fait ? Qui est-il ? Les autres t'observent flétrir et le bourdonnement gronde perceptiblement lorsqu'ils croient que tu ne te sais pas observée. Malgré leurs soupçons maissants, ils te prodiguent d'abord quelques soins. Ils croient au temporaire de ta stérilité. Bientôt cependant, ils soupçonneront ton meurtre possible. Ils repousseront les ornières jusqu'alors solidement implantées pour te voir entière. Aurais-tu assassiné les déserteurs ? Ils s'étonnent de l'insouciance de leur accueil. Tu ne nies rien. Ils te pressent d'avouer immédiatement, car l'instant approche et ils refusent de te voir y assister et troubler sa perfection.

Pour la première fois, tu les inondes du regard. Tu les dépouilles de l'enveloppe déroutante de leur familiarité. Leur secours insoupçonné t'aveuglait. Alors, tu te relèves, brises les liens t'arrimant au sol dont tu t'estimais presque partie intégrante. Tu provoques des tremblements autour de toi, secoues toutes les institutions. Le moment se présente. Les rocs s'ébattent. Tu reconnais le lieu à quitter. Le malheur t'a portée vers eux. L'éclosion se fait imminente et tu voulais y participer, inconsciente ! Ta cornée mue. Tu frappes son visage pour le repousser. Tu le reconnais à présent tel que je te l'insufflais. Tu dois partir. Enjambe-les ! Mais avant tout, crie ! Crie que nous les refusons. Crie que tu ne veux que moi. Que tu t'avoues coupable de leurs accusations. Qu'ils ne

t'auront pas plus que ceux qui te voulaient avant eux. Crie que tu avales l'impossible en plus grandes bouchées qu'ils ne peuvent en rêver. Que tu en éclateras s'il le faut, mais qu'il t'appartiendra et te qualifiera un jour.

Je te retrouve, mon fol amour. Tu commences à sentir le bois de la porte contre ton échine. Ils t'y ont acculée sans s'en douter. Tu sens maintenant ma présence en toi et ma voix emplit tes pores cervicaux. Je t'appelle et tu le sais enfin. Tu m'atteindras, j'en ai la certitude. Viens, je vais vers toi, mais le monde nous sépare encore de milles impersonnels. Ils tentent une dernière conversion. Tu entailles leurs bras voulant t'étreindre pour te ramener à leur niveau. Tu te libères. Derrière toi naissent brutalement les premiers enfants qui perpétueront la colonisation. Ne te retourne pas, l'attendrissement trompeur te guette.

Te revoilà en mutations. Tu arraches tout ce qui pousse sur ton épiderme. Tu ne veux plus que l'on t'habite. Tu te sens à vif. Ta chair se contracte et le sang affleure. Il te couvre d'ecchymoses que tu souhaiterais cicatrices pour marquer tes erreurs et les afficher fièrement. Tu veux que l'on te sache rescapée au premier coup d'œil. Tu veux marteler insolument les iris interrogateurs de ton acceptation, de ton aveuglement naïf.

Tu reprends la route, cette fois-ci sachant où te diriger et dans quel but. Je vois s'écrouler en lambeaux les fondations de ces villes qui voulurent te peupler. Ton corps les rejette et cela s'écoule en magma horrifiant s'épandant derrière toi sans que tu te retournes un instant pour regretter. La terre lui refuse sa perméabilité accueillante. Tu savoures ta solitude retrouvée, ton isolement d'avant cette chute dont tu te relèves prête à secouer l'immuable.

Tu es prête pour la prochaine phase ; ta transformation définitive qui te révélera enfin à moi. Tu bleuis d'en haut et ta tête azurée irradie le bas de ton corps sablonneux sur lequel nul pied ne se posera plus jamais sans risquer la fonte immé-

diète. Ta peau se lisse, tes flancs s'érodent. Tu te définis impalpable pour l'avenir. Quelques nuages s'arrêtent parfois sur tes joues, le temps de rafraîchir un de tes membres. Tu n'es plus tempérée. Tu brûles à présent et te perds en oppositions violentes qui t'éviteront une nouvelle approche d'indésirables colonisateurs. Tu resteras terre vierge apte à la désertification. La nuit, tu retournes à ton enfance cristallisante de froid pour empêcher que pendant ton sommeil le ciel ne s'approche trop pour te découvrir impudiquement de ton édredon de gel. Il rage de te voir à nouveau lui échapper. Il préférerait te voir soumise et prête à cueillir au besoin.

Tu t'étends un peu pour retrouver la force de continuer. Le jour, tu connais l'évaporation. Ces corps qui jonchent ton passé te donnent la fièvre. Ils s'appêtent à se fossiliser et tu commences à comprendre la route que tu as empruntée. Tu apprends la négation des remords pour ne te fier qu'aux spasmes brutaux qui te convulsent de l'intérieur. Malgré ta force, la peur te côtoie. Elle tente de t'ouvrir la porte qui ramène à l'endroit sûr où tu reposeras parmi ceux que tu as quittés. Tu baisses les paupières. Tu refuses de la laisser devenir ton intime. Tu serres le poing sur les clés. Ton extérieur durcit, tu gagnes en fermeté et développe peu à peu les structures qui t'obstrueront lorsque tu ne te voudras pas fréquentée.

Ainsi naissent les premiers mécanismes de défense qui te permettront de te rendre inaccessible aux douleurs imposées pour faire se courber les volontés déviantes repoussant le pôle d'attraction commun. Apparaissent sur tes épaules des barricades cactées travesties sous des floraisons rosacées pour ne pas troubler l'équilibre entre ta douceur et ta violence. Elles trahissent, mais refusent l'accès à ton intérieur moelleux de merveilles immolées décelables également sous la transparence de ta peau attirante. Tes ongles se divisent en pinces rigides lustrées d'ébène miroitant et ta langue se rétracte et s'orne d'une fine aiguille pouvant répandre le salut meurtrier

d'un baiser délicat, mais humide de salive dormante annonçant le flux souterrain dont je t'emplirai. Tes cheveux fous de soie abritent d'innombrables et minuscules scarabées se dressant sous la menace et exsudant un liquide rouge et aqueux perlant sur tes tempes tendues sous l'activité interne pour effrayer l'attaquant. Une ceinture de mantes nymphes immobiles, mais aux aguets entourent ton bas-ventre, prêtes à saisir dans l'étai de leurs pattes avant l'explorateur enhardi par la proximité d'un abri et à lui en refuser l'accès. Des fourmis te couvrent les pieds et te supportent de leur activité incessante.

Sans conteste, tu te repeuples. Je ne t'en croyais pas capable, mais je sais que toute cette compagnie, tu l'as choisie délibérément pour faire partie de toi. Ainsi protégée, tu peux ouvrir à nouveau tes paupières et continuer ta marche. Les attaques ne te meurtriront plus. Tu avances vers moi dans ta nudité armée, je peux apercevoir les volutes déséquilibrantes de ton aura à la limite de l'horizon perturbé.

Tu fréquentes les mirages pour ne pas m'induire en erreur. À distance de mon tronc bouillant de braise, mes bras d'os incapables t'échappent encore. Mes jambes se cabrent en pensées lourdes à ton contact imminent. Je peux sentir le soleil se tortiller, inconfortable, en haut de son perchoir isolant alors que ma bouche serrée sur un ballon d'angoisse t'appelle. M'entends-tu vraiment? Je peux sentir tes pas marteler mes tympanes à l'affût.

Je m'élançe, vaporeux, cours te rejoindre. J'avance d'un grondement empressé, en nimbus formés de tes vapeurs. J'ai amassé la moindre goutte échappée de tes pores pour me constituer. Nous osons à peine, à tâtons, nous effleurer et ce contact produit des éclairs métalliques entre nos intensités chaleureuses. La rencontre nous secoue. J'esquisse une arresse. Je tremble de te sentir t'échapper en filons dorés. Tu t'équivoques en ors lactés sous mes gestes fébriles. Tes défenses ne savent plus réagir. Elles se rétractent devant l'approche du déferlement de ma tendresse posée sur ton existence.

Nous secouons les profondeurs d'un ancestral milieu exploré jusqu'alors sans minutie. Tu te loves dans la moiteur apaisante de mon air palpable entre tes doigts avides de toucher. Tu retrouves tes pulsions fœtales et je te reçois entière dans toute ta limpidité aveuglante. Mes filaments duveteux t'enserrent enfin.

Nous racontons l'horreur des moments où, inconnus, nous errions à la recherche de complémentarité. Nos désirs se heurtaient au vide. Pour seul réconfort : se serrer soi-même dans l'espoir d'empêcher l'éparpillement de nos identités confuses. Tu pleures et tes larmes se matérialisent en grains de miel déposés par tes cils sur ma langue qui les accueille, prête à recueillir encore tes flots pour ne rien perdre de ta totalité. À nous deux, nous formons l'impossible réalisé malgré l'aridité des espaces abrasifs qui nous entourent. Ton chagrin mêlé d'exaltation me rassure. Tu es bien celle que ma rosée espérante devinait. Tu racontes tes visions, ce que tu connais de ce qui constitue le chemin sinueux qu'arpenta ton être inapte à l'immobilité. Je t'ébranle par ma fluidité amoureuse en ligne directe. Tu parles de tes soulèvements intérieurs. Dis que le retranchement de ta présence t'aspirait l'identité. Image ces tornades exhalant la crainte dépouillée de ressources amarrées en mer connue, en moi. Raconte que ton esprit s'embourbait dans la honte d'oser avouer ton insatisfaction. Que les gens te bafouant ressemblaient pour toi à un amoncellement d'oreilles fuyantes, de regards déserteurs, de bouches cafardeuses, de sourcils rancuniers et de mentons pourfendeurs d'anomalies cervicales potentielles te rejetant parce qu'incompatible avec le modèle connu. Ils nous craignent, terrés dans les grottes d'où ils ne sortent guère, car ils en connaissent l'unique menace : que le plafond ne les comprime et les transperce de ses griffes apparentes. Le ciel les effraie par son inconstance. Toi, tu t'en moques. Il t'indiffère et je l'en sais rageur. Je le connais et possède la conviction

qu'il ne mérite pas qu'on l'invoque de secourir nos malheurs. Je m'y déploie confortablement pour mieux te contempler.

Je pose ma main sur tes dunes, mes doigts s'y enlissent en sensuelles empreintes de mon passage. J'en ai assez d'entendre la laideur. Tu prends une mine sérieuse. Tu as peur. Moi aussi. Tant d'attentes projettent d'éventuelles arrivées dont la véritable effraie. Je capte tes frémissements qui mettent ma surface calme en émoi. Je me brouille. Je m'assombris et m'agite de plus en plus en condensation impatiente. Notre isolement volontaire nous pousse au sommet du précipice de l'aller simple. Le bois de la porte et des murs se tord. La compréhension ne s'immisce pas dans son grain. L'humidité gonfle son ventre de jour d'été. L'air se raréfie en un brouillard condensateur. Je ne te vois plus, mais je te sens. Tu étreins mes extrémités. La limite s'amincit. Je perce ta dernière enveloppe et mon insinuation provoque l'orage. Ma pluie t'ensable, disais-je... Ma pluie te transforme, se mêle à toi. Je te défigure, mon adorée. Tu coules entre mes doigts. Qu'ai-je fait ? L'erreur me ceint le front douloureusement. Je t'observe dans chacune de mes larmes, ma tendre reptilienne agonisante. Comment pouvais-je croire ? Seulement espérer que mon raz-de-marée en vagues hystériques apaiserait ton aridité courageusement résolue ? Que pouvais-je faire d'autre que de te noyer ?

Tu y croyais, toi, à notre fusion. À notre dépaysement des contrées pour nous définir. Moi aussi. Je te savais insaisissable. Je devais m'y résigner. Mon incapacité à te laisser intacte jusqu'à ton aboutissement t'assassine. Je me hais. Je hais la vie parce qu'elle t'arrache à moi et que c'est comme ça, pas autrement. Amants du vide, nous fuyions la plénitude qui ne voulait pas de nous pour rejets légitimes de toute façon. Je ne veux plus de porte. Je ne veux plus lutter pour la dresser, l'inhumaine. Je ne veux plus résister. Je te veux, toi, et je te découvre en torrents tonifiés, diluée, méconnaissable. La plainte amère s'élève de toi ne parvenant plus à respirer. Une

nostalgie langoureuse parcourt l'étendue de ton épiderme. Nous nous refermons l'un sur l'autre, sensibles à l'éperdue volonté de nous battre. Tu n'esquisses aucun reproche. Je soupire pour moi-même dans ton oreille. Nous tombons en tourmentes définitives. Je t'échappe, impuissant. Ton dos se courbe en derniers soubresauts sablonneux et tu meurs, ta main inerte laissant s'échapper les clés ; nous n'avons rien compris. Tu meurs en écailles irisées. Le soleil t'empale, victorieux, et le ciel s'esclaffe avec satisfaction devant ta fin, devant notre obligation de recommencer éternellement la roue d'une saison à l'autre de ton corps migrateur, à moins d'accepter la trahison de la germination. Tu t'ignoraient vivante. Te le dire s'avérait inutile ; tu n'y aurais pas cru.

La Vie désertée

Laurence Cormier*

Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie,
demain vous serez mort.

ALLEN GINSBERG

1

J'ai tant rêvé du désert qu'aujourd'hui il me laisse froid. Le sable n'est pas aussi fin que dans les rêves et le soleil fait mal aux yeux ; la chaleur du vent est aussi insupportable que la chaleur des gens.

– Petit vaurien, il serait sarcastique de ma part de te souhaiter la bienvenue, car tu ne l'es pas. Tu n'es qu'une poussière qui s'ajoute au désert.

Il a fureté dans mon dossier.

– Tu n'as pas d'éducation, crétin. Je vais t'éduquer, moi. Si tu remarques bien, ce pénitencier n'est pas clôturé. Examine de plus près et tu constateras qu'aucune porte n'est barrée. Autour de ce camp, il n'y pas de ville, ni de village assez proche pour que tu puisses t'y rendre sans crever. Tu peux toujours vérifier par toi-même, ce n'est pas moi qui t'en empêcherai. J'adore tellement imaginer les déserteurs, assoiffés, fatigués, souffrants, perdant à chaque pas un peu plus de leur

* Cégep du Vieux Montréal

certitude et de leur volonté. J'adore imaginer les râles de leur agonie et les cris de leur délire. Mais ce que j'adore par-dessus tout, c'est de les imaginer morts, desséchés par le soleil, vidés de leurs entrailles par les vautours affamés.

Il a fait une pause, a repris son souffle.

– Le plus important étant dit, il ne me reste plus qu'à t'instruire des 101 règlements qui règnent dans cette prison.

Règlement 1 : ne jamais parler la bouche pleine. Répète-le !

– Ne jamais parler la bouche pleine.

– Règlement 2: toujours se laver les mains après être allé aux toilettes.

– Toujours se laver les mains après être allé aux toilettes... »

2

Lorsqu'il a finalement dicté le règlement 101 : le couvre-feu est à **22 h**, *le couvre-feu est à 22 h*, il était **21 h 54**. Je croyais qu'il en avait fini avec moi, j'ai tourné les talons.

– À ces 101 règlements s'ajoute un commandement suprême :

Il ne faut pas enrreindre les rrrèglements

Ni ne les ignorrer

Dans tous les cas

Je mangerrai une bonne fessée

– Répète-le !

Il ne faut pas enfreindre les règlements

Ni les ignorer

Dans tous les cas

Je mangerai une bonne fessée

– Hrrr ! Roule tes « R » !

Il ne faut pas enrreindre les rrrèglements

Ni les ignorrer

Dans tous les cas

Je mangerrrai une fessée

– Tu ris de moi, sale petit morveux ! Je vais t'apprendre à respecter les règlements. **TAC !** Règlement 43 : il est interdit de rire en présence d'un gardien. **TAC !** Règlement 44 : il est interdit de rire d'un gardien. **TAC !** Règlement 45 : il n'est permis de rire que dans sa tête. **TAC ! TAC ! TAC !** au pays des rêves.

3

Je me suis réveillé à **6:00** et j'ai prié jusqu'à **6:08** ; **6:21**, ai avalé ma dernière gorgée d'eau ; **6:25**, me suis levé de table. **6:30**, j'étais dehors en train de creuser mon trou. Malheureusement, je suis tombé sur un trou bavard. Plus je le creusais, plus il parlait, et plus il m'embêtait. Je le lui ai dit. Il ne m'a pas écouté, alors je me suis mis à creuser à toute vitesse, essayant de trouver le fond de sa parole.

11:30, la cloche a sonné trois fois, résonné **32** secondes. **11:35**, j'ai ingurgité avidement un verre d'eau. **11:36**, j'ai dévoré ma première bouchée de pain. **11:49**, un prisonnier s'est approché.

– Tu es nouveau ?

J'ai acquiescé de la tête.

– Sans vouloir me mêler de ce qui ne me regarde pas, tu devrais boire et manger plus lentement, comme tout ce que tu feras ici d'ailleurs. Je t'ai observé creuser ce matin. Il t'est inutile de creuser aussi vite, tu ne trouveras jamais le fond d'un de ces trous. Jamais ! Crois-moi, petit, et suis mon conseil, le temps passera plus vite.

Le temps passera plus vite. Le temps ne passe jamais plus vite, ni plus lentement. Il passe, c'est tout. **11:55**, je l'ai remercié du conseil et suis parti. **12:00**, j'étais dehors en train de remplir mon trou. C'était une douce revanche que de lui fermer le clapet. Une pelletée dans les yeux, une pelletée dans la bouche, une pelletée dans les narines, une autre dans la bouche.

17:00, la cloche a sonné...

Le type de ce midi est venu s'asseoir à mes côtés.

– J'ai oublié de me présenter. Je m'appelle Marcel, Marcel Duchamp, dit le marchand de sel. C'est moi qui suis chargé de traire les chamelles et d'extraire le sel de leur fumier. Tu sais, cela me donne de nombreux privilèges. Alors si tu as besoin de quelque chose, fais-moi signe.

– Je veux du papier et un crayon.

– Ça alors, tu es bien le premier à me demander une chose semblable. Tu sais que tu ne peux envoyer ni recevoir de lettre.

– Je sais.

– Tu es écrivain ?

– Non.

– Tu sais écrire ?

– Oui.

– Dessiner ?

– Aussi.

– Je vais voir ce que je peux faire, mais ça pourrait être long.

– J'ai de l'argent.

– Petit, l'argent ne sert à rien ici : la liberté ne s'achète pas.

Il est parti. Je suis sorti.

4

J'ai cherché longuement une place où m'asseoir. Les sables fumaient. Je ne me suis pas assis. Je suis resté debout comme un chameau, immuable, à contempler les débris du crépuscule et l'air qui tournaillait, rempli de sable. J'ai pensé à Virginia Woolf la chipie et à Anaï Snin mon amie. Cela m'a fait rire : je les avais presque oubliées ces deux-là. Elles ne me manquaient pas. Maintenant, elles me manquent. Un peu. J'ai pensé à Mamie. J'avais l'idée de Mamie dans la tête, mais pas

l'image de Mamie. Je voyais plutôt l'inconnu avec lequel elle discutait après le procès.

5

« Monsieur Laurence Morrice. Vous êtes jugé coupable du meurtre sans préméditation de Gilbert Morrice. Parce que vous avez plaidé coupable, la cour a décidé d'atténuer votre sentence, qui eut assurément été la mort. Elle vous condamne donc à cinquante ans de pénitencier réformateur, sans possibilité de rémission avant la vingt-cinquième année, en espérant que cette sentence vous donnera amplement le temps de réfléchir à la nature et surtout, aux conséquences de votre acte. La cour croit fermement, compte tenu l'infamie de votre crime, que des travaux forcés sauront vous tenir loin de vos tentations meurtrières. Vous purgerez donc votre peine au camp de Hasaar. **TOC ! TOC ! TOC !**

J'ai fermé les yeux. Les voix, en veille durant l'annonce du verdict, se sont élevées. À travers cette symphonie verbale, j'ai reconnu le chant de Mamie :

– Mais aller en prison, n'est-ce pas un sort plus cruel que la mort ?

– Les gens pensent que si, mais c'est faux, personne ne veut mourir, personne n'accepte la mort, surtout lorsqu'il s'agit de la leur. La preuve : les condamnés à mort, paralysés par un mécanisme naturel et instinctif, sont incapables de marcher lorsqu'ils doivent se rendre à leur exécution.

– Alors, pourquoi tant de gens se condamnent-ils eux-mêmes à mourir ?

– Parce qu'ils ne sont pas libres dans leur esprit.

– Croyez-vous que mon petit Laurence est libre dans son esprit ?

– Je n'en sais rien, je ne le connais pas.

6

Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

PIERRE DE RONSARD

Pour mon anniversaire, mon père m'apprit à traire une vache. Profitant du moment qu'il jugeait précieux, il m'enseigna aussi l'art de ramasser des œufs sans se faire béqueter. J'appréciai énormément ce cadeau (ne sachant qu'il n'en était pas un) et l'en remerciai. Chaque année par la suite, il me fit don de quelques billets verts sans valeur, que j'égarai à tout coup.

7

L'année suivante, j'en étais à traire 49 vaches et à récolter 343 œufs. Je me réveillais à **6:00**, priais jusqu'à **6:08** ; **6:21**, avais ma dernière gorgée d'eau, **6:25**, me levais de table. **6:30**, étais dans l'étable en train de traire Anaï snin.

Je commençais toujours par Anaï snin, parce qu'Anaï snin, c'était ma meilleure amie. C'était une mère pour moi, une sœur, une confidente, une oreille attentive. Je pouvais lui parler de n'importe quoi, elle me comprenait toujours. Nos langues étaient compatibles. Elle m'écoutait, et en échange, je la débarrassais du poids de son lait. Elle pouvait donc passer la journée entière allégée, et moi, le cœur vide et les yeux vidés d'humeur.

11:30, la clochette sonnait trois fois, résonnait **32** secondes. **11:35**, ingurgitais avidement un plein verre d'eau. **11:36**, devorais ma première bouchée de pain. **11:49**, me reposais jusqu'à **11:55**, puis m'en retournais. **12:01**, me faisais becqueter par Virginiawoolf.

Je commençais toujours par Virginiawoolf, parce que Virginiawoolf, c'était ma pire ennemie. C'était aussi la secrétaire

de mon père, engagée pour me surveiller. J'avais beau lui dire qu'après avoir dîné, je marche toujours plus lentement, elle me collait chaque jour un retard. Quand j'accumulais sept retards, elle me mouchardait à mon père. Il me donnait alors une bonne fessée, ce qui la faisait bien rire.

17:00, ramassais l'œuf numéro 343, la clochette sonnait...

8

Le soir, assis aux côtés de mon père, nous écoutions la radio. Je devrais plutôt dire, il écoutait la radio. Pendant ce temps, j'attendais en rêvassant que le sommeil lui vienne. Lorsqu'il s'endormait enfin, je me glissais en bas du divan, utilisant une technique expérimentée et approuvée par le Ministre des déplacements secrets. Je me devais d'agir lentement et méticuleusement, car une levée précipitée causerait une vague énorme, qui réveillerait mon père aussitôt. Cette technique consistait tout simplement à descendre de reculons. Une fois le pied à terre, le plus difficile de ma mission était passé ; il ne me restait plus qu'à aller chercher mes instruments. Un jeu d'enfant. Tout ce dont j'avais besoin était rangé dans le deuxième tiroir à partir du haut. Je n'avais qu'à y faufile ma main pour en ressortir les précieux outils.

9

Sur le chemin du retour, j'examinais toujours mon père avant de m'asseoir. Je le trouvais laid ; il avait l'air d'un monstre innommable avec ses dents fourchues comme celles d'un râteau, son nez boursoufflé, sa face trop rouge et ses oreilles pleines de poils. Pour ajouter à mon dégoût, un fil de bave épaisse, qui rapetissait et grandissait au rythme de sa respiration, pendait habituellement au milieu de ses babines ruminantes.

10

Je m'assoiais enfin, généralement déçu d'avoir perdu du temps à l'observer, et commençais aussitôt.

11

20 :30, mon père ravalait son sillon de bave d'un coup sec, léchait l'écume qui avait pris forme aux coins de sa bouche puis, ouvrait les yeux. Pour ajouter à mon dégoût déjà profond, il crachait toute cette mousse dense sur ma feuille et dans un geste précipité, me retirait mon crayon que je serrais pourtant du poing fermement. Je me levais alors, sans crainte de noyer mon père dans le divan comme dans un orage et descendais à ma chambre, non sans avoir auparavant embrassé Mamie, qui tricotait silencieusement derrière le paravent. Je m'arrêtais chaque fois sur la deuxième marche pour entendre mon père chiffonner (me briser le cœur) mon dessin inachevé. J'ai essayé, une fois, de récupérer mon dessin mais son crachat avait contaminé la feuille en entier.

12

Je trayais 144 vaches et cueillais 1 728 œufs. Cette même année, sous les ordres de mon père (de toute manière, elle s'était blasée du tricot), Mamie m'apprit à écrire mais puisque lire et écrire sont la même chose, j'appris aussi à lire. Je délaissai le dessin, sans pour autant le renier, et plongeai dans la lecture avec avidité.

13

Le seul livre qui hantait la maison (à part ceux d'Anaïs Nin et de Virginia Woolf ; puisqu'ils étaient gardés sous clé par mon père et qu'il avait perdu la clé, je ne les compte pas) ap-

partenait à Mamie. C'était un vieux dictionnaire, jaunit par le manque d'affection, duquel elle s'armait pour me faire la leçon. Jamais elle ne s'en était servi auparavant, et le seul usage qu'elle lui trouva fut de m'en asséner des coups de diverses forces sur la tête. Cela me donna peu de mots, juste assez cependant pour avoir appris son fonctionnement. Elle se lassa de moi comme elle se lassait de tout, c'est-à-dire rapidement, et se remit au tricot aussitôt, me léguant son dictionnaire, qui verdit au seul contact de mes mains.

14

Dans la quiète noirceur de ma chambre, que seuls mes yeux et mon esprit illuminaient, Nietzsche devint rapidement l'un de mes favoris : il avait les poils à la bonne place. Mallarmé aussi, mais il m'intriguait beaucoup plus à cause de son nom. Néron parce qu'il n'était pas boursoufflé. Zeus parce que j'en récoltais 1 728 par jour. Sade parce que j'étais triste. Rimbaud : comment sont les miens ? Et mon air ? Baudelaire. Éluard : quel drôle de nom. Laurence d'Arabie parce qu'il portait le mien. « Anima la révolte contre les Arabes. » ; « langue sémitique parlée principalement en Afrique du Nord. » ; « autre appellation du Maghreb. » ; « ensemble des pays du nord-ouest de l'Afrique : Maroc, Tunisie, Algérie. » ; « la majeure partie du pays appartient au Sahara. » ; « le plus vaste désert du monde. » ; « seul le Nil traverse le désert. » Et bien je le traverserai aussi.

15

Je trayais 225 vaches, ramassais 3375 œufs, j'avais quinze ans. Je lisais, le soir, et chaque mot m'emmenait dans un désert où, assoiffé, je les avalais, insatiable. À travers tous ces mots, je fis la connaissance de Jean-Paul Sartre, que je trouvai rudement plus beau que mon père. Peut-être ce dernier s'en

rendit-il compte, car j'eus, cette année-là, ma première journée de congé depuis huit ans. J'en profitai pour ne rien faire.

16

Durant cette année, ma grand-mère m'amena (ai-je besoin d'ajouter « sous les ordres de mon père ») pour la première fois au marché vendre le lait et les œufs. Je savais m'occuper des animaux, signer mon nom ; je n'avais plus qu'à apprendre à être bon vendeur pour prendre la relève de la ferme. Selon les dires (les ordres ?) de mon père, c'était mon unique désir. Je devais donc être fier et poli, mais surtout paraître fier si je voulais attirer la clientèle.

17

Ma grand-mère bavardait avec quelques mémères de son genre lorsque je reçus mon premier client. Je le reconnus tout de suite : c'était Albert Camus, ce grand écrivain du désert, qui me tendait des billets verts sans valeur en échange d'une pinte de lait. Je les refusai, et la lui donnai, en plus d'une douzaine d'œufs de large calibre. Il me remercia cordialement et ajouta que j'étais un brave garçon. Fier d'un tel compliment, je le regardai avec admiration traverser de l'autre côté de la rue où il échangea ces billets verts contre un énorme morceau de viande. N'y comprenant rien, je me mis à examiner frénétiquement les autres kiosques, épiant chaque transaction. Des billets verts contre un bracelet. Des billets verts contre des pantalons. Des billets verts contre une chaise berçante. Des billets verts contre des chevaux. Des billets verts contre une poignée de main. Je compris alors leur valeur et remerciai Camus en silence.

Le client suivant, Émile Zola (il ressemblait à mon père comme deux gouttes d'eau, et pourtant, il n'était pas de la famille), paya cher le prix de cette inestimable leçon. En plus

d'avoir à déboursier les dix billets demandés pour deux pintes de lait et deux douzaines d'œufs, il dut acquitter la dette de Camus. Sans contester, il me tendit l'argent puis salua ma bravoure du majeur. Je lui rendis la politesse. Après tout, 256 vaches étaient traites par mes mains, 4 096 œufs ramassés sans être cassés, j'avais seize ans, presque dix-sept, et un but dans la vie. Il m'était donc permis de rendre la politesse.

Ce soir-là, je lançai un avis de recherche pour retrouver les billets antérieurement reçus à l'occasion de mes anniversaires. Plusieurs manquaient à l'appel à cause du peu d'importance que je leur attachais autrefois. Ceux qui y répondirent semblaient abasourdis de recevoir quelque égard de ma part et s'approchèrent timidement, incertains et soucieux du sort qui leur était réservé. Je les fis sauter un à un dans mon coffre en bois, tout en prenant soin de les compter justement. Quarante-cinq billets allaient passer les prochaines années dans ce coffre douillet, à se la couler douce, en attendant d'être rejoins par leurs confrères.

* * *

Un an plus tard, Mamie se lassa de vendre ses produits au marché. Elle se remit au tricot, me laissant la responsabilité de la vente, ce dont je profitai pleinement. Il m'était facile, et j'y pris grand plaisir, de soutirer quelques billets de plus aux clients niais, ce qui me permit de renflouer mon coffre, gardien de mon avenir. Pour être exact, soixante-six billets s'ajoutèrent aux autres. Pour réaliser un tel tour de force, je dus redoubler d'ardeur au travail, devant traire les vaches (324) et ramasser les œufs (5 832) le matin. L'après-midi était consacré à la vente, moment de la journée où les gens stupides abondaient au marché. Ceux qui étaient intelligents faisaient leurs courses le matin, pour la fraîcheur du temps et des aliments. Le soir, je lisais, avide, cessant seulement de courts instants pour recalculer mon avoir et mes pertes.

19

Mon année de chance. Les 361 vaches que je trayais et les 361 poules auxquelles je dérobaï 6 859 œufs moururent. Mon père m'attribua la faute, qui était mienne assurément, puisque j'étais seul à m'en occuper. « Pour ta punition, tu iras te trouver un boulot au marché. Mamie et moi avons le droit de vivre, et de vivre dans le confort et la béatitude. Si tu crois qu'à cause de mon petit-con-fils-de-pute, je vais devoir lever mon gros cul d'enfant de chienne... (mon père s'arrêta brusquement, conscient de la portée d'une telle remarque, mais Mamie, au tricot, ne parut pas trop vexée, car elle ne s'interrompit pas)... pour ne pas crever de faim. » Je partis, il chialait : « Fils de pute ! Confort ! Béatitude ! » Je revins, il chialait : « Petit con ! Crever de faim ! », et pourtant, personne n'était encore mort.

20

Mon nouveau travail ne chamboula pas trop mon horaire. Je me réveillais à **6:00**, priais jusqu'à **6:08** ; **6:21**, avalais ma dernière gorgée d'eau ; **6:25**, me levais de table. **6:30**, étais dans le verger en train de cueillir ma première pomme.

J'en prenais une bouchée, puis je la lançais le plus loin possible. Trop amère. Pourtant, chaque matin, j'y goûtais à nouveau, assuré qu'elles mûriraient. Toujours trop amères.

11:30, la clochette sonnait trois fois, résonnait **32** secondes. **11:35**, ingurgitais avidement un plein verre d'eau. **11:36**, dévorais ma première bouchée de pain. **11:49**, me reposais jusqu'à **11:55**, puis m'en retournais. **12:00**, cueillais ma première orange.

Curieusement, c'est en allant à l'orangerie que j'eus la chance de goûter une pomme mûre. Elle était écrasée, rouge et violette, à côté d'une orange orange, au pied de l'échelle. Je

compris alors ces vers que j'avais écrits, quelques années plus tôt, strictement pour leur sonorité :

Peut-être pas pour moi mais pour tous ceux qui crurent

Qu'un fruit qu'on écrase ne devient jamais mûr

17:00, récoltais l'orange numéro 8 000, la clochette sonnait...

Je passais les soirées, et une bonne partie de la nuit, dans ma chambre, à lire. En augmentant la lecture, j'intensifiais ainsi mes voyages dans le désert, où j'avais maintenant appris à étancher ma soif. Je pus enfin évoquer le jour où tous les mirages s'animent. Où il me serait permis de voguer dans cette mer de sable rouge. Où je mettrais toute la force du vent dans mes propres voiles. Où, dominant le paysage doré du haut de ma dune, je figerais la lumière, démesurée. La nuit, profitant de cet instant sans temps, je pourrais enfin m'abandonner à son ciel diamanté.

21

Cette année fut de loin la plus enrichissante. L'on me désigna pour vendre les pommes et les oranges au marché, l'après-midi, après avoir ramassé 441 pommes et 9261 oranges. Cela voulait dire que je pouvais recommencer mes petits tours de passe-passe et ainsi piler les quatre-vingt-neuf billets qui manquaient à l'exécution de mon projet. Selon mes calculs, il se réaliserait au tout début de l'année suivante. Cette perspective m'enchantait, et pour chasser l'excitation malade, je m'en remis (comme Mamie s'en remettait toujours au tricot) à la lecture intensive. Je ne dormais plus, et pourtant rêvais plus que jamais. Je ne me levais plus, ne dormant plus, mais priais comme à l'habitude. Je ne mangeais plus, ni ne me reposais. Je travaillais, lisais.

22

Comme j'avais fait de bons calculs, les résultats furent justes. Le troisième jour de l'année, je trouvai, se balançant à une branche de pommier, le billet numéro 150, en direction du Désert. Désert : on n'y voyage pas par l'esprit, mais à dos de chameau. Désert : il faut s'éveiller pour trouver un oasis et boire. Désert : l'or est trop aveuglant pour s'y attarder. Désert : la pierre trop précieuse pour l'écarter. Désert : on s'étonne de voir blanchir le sable à la nuit tombée. Désert : écouter le silence, tourner les yeux au ciel et s'y mirer comme dans un miroir.

23

Quand j'entrai dans la maison, mon père, surpris, et surtout furieux de me voir revenir à cette heure, commença à m'engueuler. Je passai outre, ce qui sembla le contrarier, puisqu'il haussa la voix d'un demi-ton. Sa voix, ainsi diésée, ne m'effraya point plus que sa voix standard, et je continuai mon chemin jusqu'à l'escalier. Mon père s'avança vers moi d'un pas lourd, comme un des ces monstres qui n'a pas besoin de courir pour attraper sa proie. Je descendis à toute vitesse, mains sur les rampes, sautant trois marches à la fois. En neuf bonds, j'étais dans ma chambre. Il me fallait récupérer mon argent avant qu'il ne soit descendu, sinon il comprendrait mes desseins... À mesure qu'il dévalait l'escalier, ses grognements diminuaient et ses pas ralentissaient. Il s'arrêta finalement sur l'avant-avant-dernière marche, je venais juste de fermer le coffre en bois. Il murmura une parole incompréhensible, avant de s'étendre à mes pieds, mort, dans un fracas que seul les hommes font en tombant.

41

Le temps a passé. Duchamp a finalement trouvé ce que je lui avais demandé.

– Je vous l’avais dit que ça prendrait du temps, mais je n’aurais jamais cru que ça en prendrait autant.

– Moi non plus.

– Je finis toujours par tout trouver. Pas une seule chose ne m’a échappé en vingt-cinq ans de carrière. Je dois cependant avouer que vous m’avez donné du fil à retordre. De l’alcool, c’est facile à trouver ; des cigarettes, c’est facile à trouver ; de la drogue, c’est facile à trouver, mais un crayon et du papier, c’est une autre histoire, c’est un vrai défi.

– Votre argent.

– M. Morrice, gardez votre argent. Si vous voulez vraiment me remercier, faites mon portrait.

– Il y a longtemps que je n’ai pas dessiné, vingt-neuf ans exactement.

– Raison de plus alors pour vous exécuter.

– Peut-être ai-je perdu la main ?

– Ne vous inquiétez pas pour cela, si vous l’avez perdue, vous la retrouverez.

Sur ces mots, il prit une pose, figeant sur son visage un air de conquérant. J’ai hésité un instant, contemplé attentivement sa figure ridée, puis esquissé quelques traits.

42

Une fois le portrait terminé, je le lui ai tendu, heureux d’avoir enfin pu achever un dessin commencé. De son côté, Duchamp semblait plutôt consterné de voir son visage ainsi ridé par la vieillesse.

– Est-ce que ce portrait est exact ?

– Tout craché.

– Ai-je vraiment l’air si vieux ?

- Ça dépend. Quel âge avez-vous ?
 - Je ne me souviens plus très bien. Entre soixante-dix et quatre-vingt.
 - Vous avez l'air de votre âge.
- Sans mot dire, il est parti. Je suis sorti et l'ai suivi du regard, jusqu'à ce qu'il disparaisse sous l'horizon.

43

- Le lendemain matin, j'ai été réveillé par le gardien à **5:55**.
- Debout ! À ce qu'il paraît, vous savez traire les vaches.
 - Non.
 - Votre dossier me dit que si, alors vous ne creusez plus de trous. Dorénavant, vous serez chargé de traire les chamelles et d'extraire le sel du fumier de chameau. Intéressant, non ?
 - Non pas vraiment.
 - Je me fous de votre *non pas vraiment* ! Je me fous que vous le vouliez ou non ! Vous vous occuperez des chamelles et du chameau.
- 6:00 à 6:21**, j'ai déjeuné. Je n'ai pas prié, ça ne sert plus à rien. Ça n'a jamais servi à rien. Désormais, il est plus divin de déjeuner lentement et convenablement que de se parler à soi-même en croyant parler à Dieu. **6:25**, je me suis levé de table. **6:30**, je pataugeais dans la merde du chameau.
- 11:30**, la cloche a sonné trois fois, résonné **32** secondes. **11:31**, je me suis désaltéré à même l'abreuvoir du chameau. **11:36**, dégustais mon pain aux raisins. **11:49**, le gardien est venu m'avertir de « grouiller ton cul ! Les mamelles des chamelles sont en train d'exploser. Bordel de merde ! Je vous ai pourtant dit de les traire le MATIN et l'après-midi. Allez ! Arrêtez de me regarder avec vos grands yeux insignifiants et allez vous occuper de ces pauvres bêtes. » **11:55**, je suis arrivé à l'enclos. Les chamelles étaient toutes éventrées, leur lait déjà

imbibé par le sable, irrécupérable. J'étais dans une autre sorte de merde.

44

Conseil de Discipline s'est pointé. Il m'attribuait la faute et désirait des explications.

- Je vous ai attribué la faute et désire des explications.
- Je ne savais pas qu'il fallait les traire deux fois par jour.
- Le gardien prétend pourtant vous l'avoir dit.
- Il ne me l'a pas dit.
- Mettriez-vous en doute sa sincérité, M. Morrice ?
- En quelque sorte.

Donc, vous croyez que c'est de sa faute !

- Non, je crois seulement que ce n'est pas de la mienne.
- Je dois absolument trouver un coupable et ce coupable ne peut être le gardien : il représente l'ordre.

- Blâmez alors Marcel Duchamp. S'il n'était pas parti, rien de tout ça ne serait arrivé.

- Vous ne comprenez pas, ce coupable doit être vivant.
Or, il semble bien que ce ne soit plus le cas de M. Duchamp.

- Il y a toujours une exception à la règle.
- Que sous-entendez-vous, M. Morrice ?
- Que Duchamp est peut-être encore en vie. Impossible !
- Si, par un heureux hasard, il a rencontré le Nil sur son

passage, cela veut dire qu'il a pu traverser le désert à la nage et rejoindre un village où il a recommencé sa vie.

- Vous semblez en savoir long sur le sujet.
- Je ne sais rien, je ne fais que sous-entendre.
- Alors ce que vous dites est vrai, car sous-entendre ce qui est déjà sous-entendu, ça revient à ne rien sous-entendre. À moins qu'il y ait un sous-entendu caché.

- Où voudriez-vous que je l'aie caché ?
- Entre les lignes.

– Les lignes ne m'appartiennent pas, vous pouvez les fouiller si vous voulez.

45

Conseil de Discipline, ne trouvant aucun sous-entendu entre les lignes, a tourné ses soupçons sur les lignes elles-mêmes.

– Des hommes et des bêtes mourant sans raison, des rencontres avec des écrivains morts, des espèces de faux passages poétiques sur le désert, des dessins incomplets, des billets verts animés, des pommes et des oranges mêlées : ça ressemble diablement à un message codé.

– Tout ça, c'est du passé, et mon passé n'est pas en rapport avec M. Duchamp. Vous sautez trop vite aux conclusions. Je ne faisais tout simplement que sous-entendre qu'il était peut-être encore vivant, car il y a toujours une exception à la règle, qui, dans ce cas est : celui qui fuit de Hasaar à travers le désert crève assurément. Je n'ai jamais affirmé qu'il était l'exception à cette règle.

– Je commence à voir clair dans votre petit jeu, vous essayez de me brouiller. Sachez une chose, M. Morrice, vous ne m'aurez pas.

– Je vous assure que...

– Taisez-vous, vous ne feriez qu'aggraver votre cas. Pour le moment, je vous laisse le bénéfice du doute. Mais je vais revenir bientôt, réévaluer votre dossier. Si je ne retrouve pas Marcel Duchamp d'ici là, je vous déclarerai coupable de ce carnage, ce qui laisseront nulles vos chances d'être réadmis dans la société.

48

Trois ans plus tard, comme il m'en avait averti, Conseil de Discipline est revenu, avec Marcel Duchamp en dessous du

bras. Ce dernier n'était plus capable de marcher, ni même de parler. Quant à Conseil de Discipline, il était fort content de la tournure des événements, tout rentrait dans l'ordre.

– Et vous savez, tout comme moi, que l'ordre règne sur le bonheur.

– Rien ne règne sur le bonheur.

– Eh bien sachez que c'est cet ordre qui vous a fait sortir d'ici, M. Morrice ! N'est-ce pas là votre bonheur ?

– Et bien sachez à votre tour, M. de Discipline, que c'est aussi cet ordre qui m'y a fait entrer.

– Alors, l'ordre est juste.

– Et que d'y sortir ou d'y entrer, cela ne change en rien mon bonheur.

– Expliquez-vous.

– Tout est déjà dit.

J'ai détourné la tête, puis le corps en entier, et me suis enfoncé tranquillement dans le désert. Je m'apprêtais à gravir ma première dune lorsque, à la course, Conseil de Discipline est venu me rejoindre.

– M. Morrice, attendez ! Vous avez laissé tomber votre crayon ainsi que vos feuilles de papier.

– Je n'en ai plus besoin maintenant.

– Et pourquoi donc ?

– Parce qu'à lui seul, le désert vaut tous ces mots écrits et toutes ces pages lues ; tous ces dessins qui égayaient la solitude.

– Mais vous y étiez déjà dans le désert.

– Pour dire vrai, je n'y ai jamais été qu'à moitié, le corps ne pouvant suivre l'esprit.

L'Archet

Sophie D. Létourneau*

Rends-moi mon archet
ou je t'abats comme un séquoia

INES PÉRÉE

JE SUIS un homard bouilli. Il fait chaud, chaud. Il y a des hot dogs vapeur ; je suis une humaine vapeur. Mes seins et mon ventre succionnent le mur de la douche. Le jet me frappe le cou. Miam. Je me prends dans mes bras ; je colle ma joue et glue mon oreille sur une paroi. Je respire à fond les gouttelettes en suspension. Je ne suis plus en vie ; je suis en brouillard.

J'aime prendre ma douche.

J'aime aussi dormir. Et me saouler avec Marine. J'ai une amie, une sœur. J'ai Marine ma sœur.

**Ode à Marine
qui est ma Jef
à moi**

Marine est comme du sept en l'air ; elle pétille. Elle est aussi comme de l'eau, l'eau de Saint-Exupéry après l'effort de la poulie. Marine, c'est mon eau.

* Cégep du Vieux Montréal

Donne-moi un mot pour l'eau qui coule sur mon dos quand je me moule au coin de la douche. Donne-moi un mot pour Rastaquouère qui me prend dans ses bras. Parlons de mots. Les mots m'agressent et me font peur. Je suis entourée de gens qui aiment les mots plein de trappes et d'entourloupes, les mots longs et ratoureux. Parle-moi de ça un mot qui se suffit à lui-même. Un beau mot clair, net, simple et proche. Proche de moi, proche de toi. Je suis persuadée que je peux faire pleurer quelqu'un à coups de « haine ». « Élucubration », par contre, s'avère inefficace.

Je m'appelle Ildiko et j'ai une perruche ancestrale mélanome au double bec prénommée Salope. J'ai aussi des cheveux frisés comme parfois les cheveux frisent. Ils abandonnent toute conformité et dansent le touiste. Mes cheveux sont un feu d'artifice de charbon, un ouragan d'encre noire, un *party* capillaire dans mes airs.

Je suis Ildiko, vandale en coiffure. Je sabote ma féminité à coup de tranchants rentre dedans jusqu'à être laide de quelconque. Je ne laisserai personne me trépasser la main dans les cheveux (sauf Réjean, n'importe quand). Personne ne fera de ma tête un nuage de glamour. Je m'amputerai le cuir chevelu : je m'en fabriquerai une sacoche. Laissez-moi être repoussante en guerre par terre, car mes cheveux sont mon identité. Ne les flattez pas c'est moi que vous violez ; c'est mon refus de socialiser.

J'ai aussi la grippe ; mon surnom, c'est Sinusite. La sloche du printemps, c'est mon océan. Moi, la sloche, je patauge dedans allègrement. Et chouique-que-chouique dans la sloche, la morve, le froid. Quand je ne marche pas dans la sloche, c'est dans les *kleenex* mouillés sur mon plancher que je m'embourbe. J'ai le rhume, la grippe, la fièvre, la sinusite. Il faut me râcler la gorge comme on râcle un champ ; il faut m'arroser les paupières comme on arrose un feu. Mes paupières brûlent, pompières ! Les seules activités de mon corps sont dormir et *shower taking*. Quand je dors, je miasme mes

draps. Je les salis de microbes. Je vomis des petites mouches, des petites mouches qu'on voit même pas !

Voici moi et c'est ça qui est ça.

À part ça, j'aime les orages et l'Antarctique. Je n'aime pas qu'on me trouve drôle. Tous les ons de la Terre, retirez ce que vous avez dit de moi ! JE SUIS TRAGIQUE, moi, JE SUIS SÉRIEUSE, moi !

Je ne vais pas à l'école parce que *Ich bin eine Drop-out*. Je suis tombée hors : pa-hauf ! Je ne vais pas à l'école parce que la médecine a dit que l'école me ruine les babines et me mord le corps. L'école pousserait à mon trucidé, diagnostique la médecine. Je suis Ildiko et je ne vais pas, et je ne fitte pas. Si la vie c'est comme ils disent, d'abord je ne joue plus !

Ils disent que je dépressionne majeure, que je suis une sérotonine-free. On va t'en donner, de la sérotonine, puis tu vas être corréque. Ils me catégorisent et ça leur fait du bien. Ils m'institutionnalisent et ça les rassure. Ils me trouvent une place dans leur système pour ne pas s'enfarger *over my dead body*.

Si tu ne travailles pas, si tu n'étudies pas, qu'est-ce que tu fais ?

Je vis, moi, monsieur ; je suis occupée à respirer ! Respirer est gratuit. Essaie de faire comprendre à ton corps qu'on doit insérer des vingt-cinq sous dans ta bouche pour le faire fonctionner. Essaie juste pour voir.

J'assiege mon lit et m'armure de ma couette. Mon oreiller est mon allié puisque je n'ai pas d'André, de Châteaugué, de Constance Chlore exsangue ou d'Inat Tendu. Je dors, me ratatine en fleur séchée et souffle le nom de ma dernière pensée. Elle s'appelle Angelo. Attends-moi, Angelo ! Je t'aime, moi ! On sauvera les cholériques ensemble ! On mourra d'alcool ensemble ! Baise-moi la main, cymbale tes bottes et pense-à-moi-quand-tu-t'endors-n'oublie-jamais-que-je-n'aime-que-tou-aaaaaaah !

* * *

Se coucher les cheveux mouillés garde au frais.

Si j'avais une île tranquille qui flotte, je m'y ferais bronzer les fesses. Toute nue, oui monsieur ! Je suis une toute nue, moi ! Le cancer des foufounes, ça ne me fait pas peur ! Ma maman n'aime pas que je sois toute nue sous son toit. Cela est pour cela que je dis cela. Cela était une phrase typique alla Bérénice. Pourquoi ma maman n'aime-t-elle pas lorsque ma peau s'éhonte ? Je, me, moi, Ildiko, crois que ma bedaine aussi a le droit de s'extérioriser. On oublie trop souvent l'angoisse terrible des millions de bedons de lumière privés à perpétuité. C'est pareil pour les langues. Je la sors, ma langue. Je lui fais faire des promenades. Je cours en hurlant gesticulant grimaçant dans la cuisine. Cela fait peur à ma mère alors elle se sauve. Yesssss ! Ma rage est encore plus enragée et mes grimaces ont le goût de mordre. J'ouvre la porte de l'appartement et je bondis en hurlant gesticulant grimaçant dans le corridor. Je fais plein de bruits dégueulasses avec ma gorge et je ne me tanne jamais. Mon rêve, c'est d'aller en haut du pont et de faire des grimaces en bobettes à toute la ville de Québec, Québec. Je suis enragée.

Je vais mal. Il faut que j'expie mon mal-aller pour qu'il fasse place au bien-aller. Cela me donne tous les droits. Cela me donne le droit de faire des grimaces qui font peur à ma mère. Cela me donne le droit d'être fâchée contre le soleil qui a réveillé le bout de mon nez et contre Rastaquouère qui a téléphoné.

Il veut aller prendre un café.

Je me botte culotte tricote. Je me vestonne capuchonne bouton. Je m'étrangle d'un foulard et me mitaine quétaine. Elles sont roses mes mitaines quétaines. Rose nanane. Rose bonbon. Rose bébé. Rose, là. Alors je m'habille et je prends mes clefs pour prendre le char pour prendre la chaloupe pour prendre un café avec Rastaquouère. Parce que mes parents ont élu leur do mi si la do ré à Lévis Cité, je me vois obligée

d'utiliser le transport en commun maritime lors de mes sorties récréatives. Le Saint-Laurent est une zone dépolitisée. Il n'appartient ni à Lévis Cité, ni à Québec, Québec, ni à la Province de Québec, ni au Plus Beau Pays du Monde. Le Saint-Laurent coule au milieu de tout cela et il s'en fout.

Moi aussi je m'en fous. On a qu'à voir comment je conduis ; on voit bien à quel point je m'en fiche. Quand je me stationne, je ne zigonne pas ; je *m'arrête*. Vois mon char bien arrêté dans le *parking* du traversier.

Dans ma chaloupe, je m'assois sur les bancs orange et je dessine les machines distributrices, les touristes, les matelots, les poubelles ; toute la gagne. Je les immortalise dans mon calepin. Pour la postérité, j'utilise des marqueurs à encre permanente.

Dans ma chaloupe, je ne parle à personne. Je suis sauvage. Parfois, un vieux monsieur libidineux s'assois à mes côtés et se met à me jaser ça. Je ne réponds pas et je surveille mes cuisses. Les cuisses des jeunes filles en fleur sont des sucreries très prisées chez les vieux messieurs libidineux.

* * *

– Câline de toi de Rastaquouère de anh !

Il a un scouteur ! Rastaquouère a une trottinette à moteur ! C'est un fauve, cet engin ; ça a plein de zébrures et de rayures. Un vrai tigre !

– Enwèye embarque !

– Mais le café ?

– Il nous attend dans le Thermos.

On se regarde le noir des yeux. On se sourit dans les lèvres. Rastaquouère me tend un casque.

– On va mourir ! T'es fou, man !

Je pose le darthvador tout croche sur ma caboche.

Rastaquouère est assis sur sa mobilette et pendouille ses jambes en attendant que je me décide.

– Tiens ! Mets ça dans ton sac, qu'il m'ordonne en me lançant le Thermos.

– C'est ça ! Dans le sakado, le Thermos !

– Et sors ton chandail de laine de sa cachette ; mets-le sur ton dos, ma Sinusite. Regarde pas ton sac comme ça ; c'est sur les épaules que ça va !

Je raidis les jambes et le dos, tel le soldat avant l'assaut. La reddition, c'est parce que je me désintègre de peur. COUARDE ! que ça hurle et que ça vlan dans mes deux tympans quand soudain j'ai décidé de m'auto-commanditer pour m'encourager. Je ne motoriserai pas pour rien : je ferai cela en mémoire de moi et pour la paix dans le monde, et pour le sourire de la Joconde, et pour soulager les Kosovars, et pour la gloire de Dieu, oui, monsieur !

– On part ! que Rastaquouère me signale durant mon installation sur la machine.

– Je suis prête.

Et vroum que vroum et brouche que brouche. Enwèye sur l'asphalte, enwèye dans le gazon. Je suis une belle idiote accrochée aux flancs de mon prince charmant et je hurle et je crie et je piaille mon Dieu que j'ai honte. On se faufile entre les chars ; on est les poètes maudits du parc automobile québécois. Rastaquouère est fou raide. Il fait des chires qui sillent dans mes oreilles à 120 km/h.

Poc poc poc c'est la pluie qui percute mon casque et me grelotte tout entière ; je soulève ma visière :

– Bonjour la pluie !

Assourdies, les automobiles foncent dans mes oreilles avec extra tam tam de précipitations en surimpression. C'est trop. Trop parce que ça envahit, ça engloutit ; il n'y a plus de place pour plus, même pas moi car mes ouï es sont *sold out* et on tangué comme dans une barque, mon cœur ne sait plus où s'accrocher ; je veux débarquer.

– Je veux débarquer.

– Quoi ? hurle Rastaquouère qui ne m'entend pas.

- JE.VEUX.DÉ.BAR.QUER !
- Mais le café ?
- M'en fous !

Preut preut preut sur l'accotement fiou – surcharge de stimuli ici – et zut à mes causes humanitaires ; je suis envahie.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Je roulais vite mais tu étais accrochée ; je comprends pas.

– Écoute, chose, l'autobus du boulevard Laurier vient me chercher ; aucune chance d'explication parce que je suis une incomprise qui s'assume et qui se sauve. Au RRRevouère !

– Tu me rappelleras !

J'enjambe les escabeaux de l'escalier, montre mon badge au chauffeur et péniblement me trouve un banc. Mes belles fesses y trouvent plaisir de même que mon front qui s'accoude à la fenêtre.

L'immensité de ce monde m'effraie, l'immensité de ce monde m'envahit. Il grouille d'astronautes et de fourmis et d'hommes d'affaires et d'étudiants et de serveuses et de vendeuses et de journalistes et de polices. Sans compter les consommateurs, les contribuables, les téléspectateurs et toutes les bandes de suiveux qui s'en suivent. Je suis fatiguée lasse pucapabe ; je veux moins de ville, moins de bruit, moins de détails et moins d'amis ; la paix de la grosse vie sale, grosse vie sale égale dormir et prendre ma douche ; justement il faut que je me mouche.

C'est en plongeant ma main avec entrain dans mon sakado que je heurte le Thermos, ce cher abandonné. Doucement, très doucement, tellement doucement, j'en dévisse le capuchon et je dirige une belle lapée de café dans mon gorgotton.

* * *

Certains individus protestent contre les déplacements par autobus sous prétexte d'inefficacité. À bas l'efficacité ! J'aime m'asseoir, attendre, monter, m'asseoir, attendre et me laisser

mener par le bout du nez. C'est le chauffeur qui bosse ; vas-y mon gros ! L'autobus, c'est LA GROSSE VIE SALE. Dehors, les arbres de la rue sont jeunes et morts. Ce sont des affamés tout gris, des désespérés sans vie. Si on les collait un peu plus, ils se feraient des mamours, sous les trottoirs, du bout de leurs racines, comme les amoureux qui sont seuls au monde...

C'est le Big Bang tout le monde poussez-vous ; c'est l'arrêt pour aller chez Marine ! Ha ! Ha ! Je viens te déranger dans tes études, moi, ta sœur, moi, ta Sinusite machiavélique, diabolique, antistatique !

Je cours la galipotte jusqu'à sa petite maison hop les marches et ding dong.

– Ah ben ah ben ma sacripante !

– Bonjour.

– Entre, entre ! Mais que fais-tu donc en ma demeure, chère ?

– Les hasards de la vie m'ont menée ici, enfin, ça, une course en scouteur et un autobus de chauffeur.

– Un chauffeur, un scouteur ? Ben raconte !

– Est-ce que je te dérange dans tes devoirs ?

– Oui, un peu...

– Yesssss !

– ... mais c'est pas grave, ça, là, là... Ail, yail, yaille. Pis toi, pis toi ?

– Moi, moi, moi ? Moi, je me suis sauvée, je me suis escapée.

– Tu t'es encore volatilisée ! Oh, toi, toi, toi ! Qu'est-ce qu'on fera de toi ?

– Sais pas ! Marine, ma touine, ça va pas.

– Dis-moi.

– Je suis pas à ma place sur la Terre et je suis amère, chère. J'ai pas de direction, je tourne en rond parce qu'il y a rien d'autre à faire, parce qu'il y a rien d'autre ailleurs. Et je suis toute seule ; je suis une pauvre chouette.

- Je comprends ça ! Je t'aime !
- Je t'aime !
- Mais ça ne t'aide pas beaucoup, anh ?
- Non, mais ça m'aime !
- AaaaAAaaaAAaaaaAAaAH !

Je te dis qu'on a un fonne noir.

– Pis toi, pis toi ? Tu m'as l'air d'une fille qui attend un coup de téléphone.

– Eh zut ! J'empire, j'empire... J'attends en effet des nouvelles de chose, là

– Je vois.

– Tu vois ?

– En effet, je vois. Oil yoil yoille, maudits gars.

– Ah ! Tu l'as dit ! Maudits gars ! Et toi, ton Rastaquouère ?

– Sûrement qu'il va bien, qu'il est à point, diantre, je m'en fiche !

– Yessss ! Fais-tu encore des grimaces à ta mère ? As-tu encore la sinusite ?

– À tout cela je réponds fièrement et dignement oui !

– OUI !

Je te dis qu'on a toujours un fonne noir.

– Écoute ma canaille...

– Moi, ça ? dit l'autre qui me croit pas.

– Ouais, ouais, essaie pas !

– Bin-kin !

– Je vais y aller parce que mon auto m'attend de l'autre côté du fleuve au traversier...

– A mare usque ad mare. Bon, merci d'être passée.

– Donne moi ta joue, ma jouette.

On se donne des bons baisers moelleux, des becs qui goûtent bon, des becs tout droit sortis du four. Ses bras me prennent dans les bras.

– Salut, là !, qu'elle me sourit, avec sa voix de Cannelle dans *Passe-Partout*.

* * *

Colin qui téléphone. Il veut que j'aille bien, le salaud ! Il m'oublie pendant deux siècles et demi et se dit mon ami en se rabouddinant au dernier moment avec un :

- Comment ça va ?
- Cela vèla pela.
- Ben voyons !, sur son petit ton ahuri.
- Eh bien oui.
- Qu'est-ce que t'as fait hier ?
- Du scouteur avec Rastaquouère.
- C'est qui, lui ?

- Rastaquouère ? C'est un militant de la cause marxiste-léniniste qui vole du pain au supermarché et le scouteur de l'autorité fraternelle lorsque ce dernier a le dos tourné. De temps en temps, il va au cégep effectuer les deux cours qu'il lui reste. Il a vingt ans mais pas toutes ses dents ; il lui manque ses deux palettes d'en avant ce qui lui donne un air comique, ma foi !

- Et d'où vient-il ?

- Du ventre de sa mère maintenant situé en Afrique pour cause de femme diplomatique, d'où l'abandon de la maison aux bons soins de Victor, sus-mentionnée autorité fraternelle, vingt-deux ans, bac en génie truc-muche à Laval Université. Sinon, Rastaquouère me fut présenté par Marion, du temps où j'étais une étudiante servile, voilà de cela trois mois.

- Vous voyez-vous souvent ?

- Comme ci comme ça. C'est lui le motivé des deux ; il me traîne et je me sauve.

- Corrèque, ça !

- Et ta blonde ? Et ta vie ?

J'écoute avec une moitié d'oreille, c'est-à-dire le quart de mon attention. Colin fait partie de ma race d'amis en disparition, des ont-été, des moments décédés. Moi-même, je suis une époque très jadis et révolue que je n'incarne plus.

– Je comprends pas pourquoi tu vas pas. Sors, vois du monde, amuse-toi !

Suicidé, va magasiner pour te changer les idées. Je n'ai pas le goût, Colin, de faire danser mon nombril parmi mes concitoyens. Je suis en colère contre toi, contre l'univers entier ! Je n'en veux pas de ton amitié : pâlotte camelote pacotille bon marché. Mort aux obligations sociales, aux dîners d'affaires ; je veux être ta solidaire. Où as-tu mis ta médiévale camaraderie, ton sens de la confrérie ? As-tu oublié comment être un ami, comment être un humain ? As-tu besoin que je t'explique ? As-tu besoin d'un guide pratique ?

– Qu'est-ce que tu fais ces temps-ci ?

– Je suis, je vis, je es, je respire.

Il silence de toute sa petite compréhension de la chose.

– T'es tellement formidable ; tu devrais faire quelque chose de ta vie.

– J'AI. PAS. EN. VIE.

Et j'ai pas envie de te parler, Colin. Tu m'es vide ; rien de moi en toi et vice-versa. Jamais je ne galoperai pour te sauver. Jamais non plus on galopera parce qu'on aime ça, être ensemble. Blablatte donc PI MANCHE DA MARDE !

* * *

Colin est un ancien copain. Hélas, nos molécules de bonne entente sont en panne et la résignation agonise. C'est une insulte à la nation que pareille débandade amitié misérable.

Fadaises ! Foutaises !

J'amertume. J'avais l'habitude de l'aimer, Colin. Colin, c'était un magicien. Un verre de limonade. Un bras qui s'allonge démesurément lorsque sonne le téléphone. Une chanson sur un air de guitare. Une lettre dans ma boîte aux lettres. Un bec dans mon cou.

Chut ; tu pourrais réveiller les souvenirs qui dorment...

Tais-toi, froussarde ! Je les réveillerai à la bastonnade, les souvenirs qui dorment ! Je les violenterai jusqu'à épuisement des stocks !

* * *

On s'est rencontré par une belle nuit d'été. Je m'en suis amourachée de façon instantanée, comme le café, et contre mon gré, le fourbe ayant dirigé sa flèche séductrice en plein dans mes zygomatiques ou dans ma zone buccale, si vous préférez.

Il me faisait rire. Il me faisait boire. Il me faisait vouloir l'embrasser.

Il était l'être suprême et insupportable. Il était lui et j'étais moi ; on n'avait donc pas le choix, ni lui, ni moi. On était fait, on était pris, plus moyen de s'en sortir ; on s'était rencontré. Lui et moi. Colin et Ildiko.

On a fait des cochonneries juste une fois. Faire des cochonneries, pour moi, c'est quand il y a un incendie dans mon corps alors j'étouffe et je brûle. Je pleure ; la fumée entre dans mes yeux. Je meurs ; le feu entre dans ma chair et je voudrais parfois m'éteindre, je voudrais que la vie cesse de s'agiter en moi. J'ai peur d'être une adulte adultère rouge à lèvres coït gémir bronzée ratatinée pourrie dégueulasse sur un lit alors je l'ai repoussé et il s'est sauvé. Voilà pourquoi on a fait des cochonneries juste une fois.

J'aimerais être moins complète et qu'on m'ôte ce côté de moi. Je le piétinerais. Avec Marine. Naturel, instinctif, biologique, facile mon œil ! Le sexe vient et te touche dans ce que tu as de plus vulnérable : toi-même, tout nu, tout seul. Oui, tout seul ! « Seul avec ta chair ».

Peut-être qu'il ne m'aimait pas ? Je sais qu'il ne m'aimait pas. Pas autant que moi, en tout cas. Mon ventre a envie de pleurer et je dois le bercer.

* * *

Je suis sur mon balcon, bien protégée contre toute infection qui se tapirait dans ma cour ; je suis sur mon balcon mais dedans ma couette, derrière mon bouclier de chaleur et de nuage. Essayez donc de m'attaquer, moulins à vent !

Dis-moi que tu existes, Angelo ! Dis-moi que tu n'es pas seulement notre ami imaginaire, à moi et à Giono.

I love Angelo forever.

J'ai du dépit ; en veux-tu ?

Colin, câline, je je je. Je te pleure, je te mal, je te coupe l'intérieur. Je t'en veux, douleur, je te fouette l'enfant intérieur et le menace à la mitrailleuse. Pan ! Pan ! Pan ! J'ai été tellement fine ! J'ai été tellement belle ! J'ai été ta Sinusite sucrée, ta complice toujours partante, ta berceuse au téléphone, ta petite fleur que tu allais écraser à coups de pieds. Je trouve qu'on méprise trop Lolita. « L'aguichante ! La petite garce ! » Mais non ! Mais non ! Moi, Lolita, elle me fait pleurer. Lolita, c'est une petite poupée qu'on a brisée, qu'on a salie. Elle est jolie, on se l'approprie, on l'enlaidit, on la vieillit.

Colin de par moi impardonnable.

Salope, ma perruche, se pavane devant son miroir et de se voir ainsi répondre à ses propres avances, elle se pense attirante. Salope ne chante qu'accompagnée de yé-yé autrement elle ne se sent pas inspirée. Voilà pour la contribution de Salope à l'ambiance sonore de ma maison. En ce moment, je suis la seule entité pensante des environs, Salope possédant évidemment une cervelle d'oiselle. Son imbécillité a d'ailleurs ôté tout remords à mes tendances carnivores ; je me fiche qu'on torture des poules. Ce sont des POULES ! Des POULETS ! Des DINDES ! Des NOUILLES À PLUMES ! Considère-t-on la cruauté faite envers les vers de terre lors de leur insertion sur un hameçon ?

Oh ! Oh ! Téléphone ! Qui ça peut bien être ? Réjean ? Angelo ? L'agent Glad ? Le réparateur Maytag ?

— AAaaaAAAAAaaaAAAH !

- C'est Marine !
- OUI !, hurle-t-elle.
- Pis ?
- Viens demain, commande-t-elle.
- Demain... Mardi des Soûleries ?
- Des Ivrogneries, des Beuveries, des Vomis !
- Mais ton école ? Ta cote R ? Ta dignité ?
- Aux vidanges ! Dans les poubelles ! Au rebut ! À la scrappe !
- Délinquante !
- En masse !
- Rendez-vous sur la *Trail* des Cocktails ?
- C'est entendu !
- Salut!

* * *

J'ai de la crème glacée au chocolat sous le bras et une louche dans la bouche ; retournons sur mon balcon et passons agréablement le temps en ma joyeuse compagnie. Parlons de la *Trail* des Cocktails, ce rituel barbare iconoclaste ayant pour gourou Marilou. Marilou inventa donc un jeu vénéré que pratiquent uniquement quelques initiés. Le manège débute à vingt et une heures avec un *Blue Angel* au Sainte-Angèle ; s'en suit ensuite, et toujours plus vite, un carrousel d'ivresse qui tourne autour des bars de la ville de Québec. On court en rond d'un verre à l'autre, on fait la ronde d'un bar à l'autre, sans s'arrêter, sans flâner, sans autre but que de continuer. Lorsqu'on est trop étourdi, on finit par faire des vomis et des pipis sur la statue de Maurice Duplessis, sincère illustration de notre démocratie. La *Trail* des Cocktails, c'est seulement le mardi ; le cours de l'alcool y est à la baisse et ça nous permet de vandaliser quelque chose de sacré : mardi a été construit pour travailler étudier écouter la télé avant de se coucher mais surtout pas pour se soûler !

Je modère toutefois mes propos. Jeunesse, il ne faut jamais en état d'ivresse conduire l'auto parce que c'est pas beau ; on perd son permis et on brise des vies.

Mis à part le triste destin des agents de police contrôleurs d'automobilistes, j'ai souci de mes carences alimentaires. Ce matin même, je suis tombée et ma carcasse a fracassé le plancher : mon sous-apport énergétique me faisant ainsi perdre la tête, peut-être devrais-je entamer cette activité qu'on appelle manger. Ma funeste paresse aura raison de moi si je ne me prépare pas vite un bon petit plat. Malheureusement, le garde-manger est affamé ; je devrai donc partir chasser l'épicerie pour le remplir et satisfaire ainsi mes instincts primaires.

Et si sous le poids des provisions je faiblissais encore ?

Ah non ! Pas question ! Plutôt mourir ! Puisque qui dort dîne, j'irai festoyer avec ma couette et mon oreiller. Au RRRevouère !

* * *

Je suis réfractaire. J'ai beau écraser ma poupée Joséphine contre ma poitrine et me positionner de façon embryonnaire : rien à faire. Coco Linlin squatte mes pensées et me tient éveillée ; la mélancolie a contre-attaqué... Je te jette dehors, mon gros tas ; je te siège éjectable les fesses et je te kung-fu la gueule ! Tu peux être sûr que je ne te peine pas d'amour, oh ! non, non monsieur.

Je dois cesser mes rimes. Rimer, c'est comme les mots croisés ; un coup parti, on en devient obsédé.

Colin me manque. Colin d'avant me manque. Colin matin soleil réveil guitare autobus vingt. Colin sapin soir tard Rimbaud pas chaud cheveux creux des bras. Colin main. Colin. Il y a aussi Colin laid. Colin AFFREUX. Colin cris seule rue pieds massacrer. Colin loin s'en fout mépris ha ! ha ! roc pic cap. Colin t'es rien mon vagin. Colin.

Il est beau, Colin. Beau comme un Viking. Il a plein de broussaille dans les cheveux, plein de force dans sa voix, plein de sauts dans ses jambes, plein de bois dans ses mains. Mais il ne m'aime pas, Colin. Colin me hait. Colin m'a prise, essorée et jetée. Colin m'a fait pleurer. Colin apprécie la docile simplicité des jeunes filles en fleur, leur manière de se courber, la façon qu'elles ont de se tendre pour recevoir quelques gouttes de rosée. Avant de se faner. De vieillir. De voir l'atrocité des crimes vikings.

On m'a greffé un gremlin dans le ventre et il se nomme Colin.

Colin aspire, Colin trou noir. Colin se déteste et se coupe du reste du monde pour ne pas voir sa propre bassesse. Colin empire, Colin dégénère. Colin rabougrit. Colin est déjà un vieillard qui n'a plus rien devant lui. Il est tout sec, n'a rien à donner, même s'il m'a tout pris.

Assez déjà. Voilà papa.

– ILDIKO ! WHAT ARE YOU DOING OUTSIDE ? IT'S FREEZING !

– Il n'y a rien dans le frigo, ni dans le garde-manger, papa.

Papa est la minorité anglophone de Lévis. My father is a farmer. Mon papa est ingénieur en agriculteur. Sa fonction professionnelle se positionne comme étant terre à terre.

Je pose ma couette sur mon lit. Le voici qui entre dans ma chambre, s'arrête, effrayé et insulté, et me commande d'enfiler camisole plus seyante.

– But, papa, it's simply a tank !

– C'EST UN TANK THAT I CANNOT STAND. YOU LOOK LIKE A SLUT, UNE PUTAIN !

Je claque la porte. Je le lapide de toutes les roches de l'âge de pierre. Je hurle dans mes intestins.

Putain. Vagin.

Noir noir noir. Je t'abhorre, je t'exècre.

– T'ES CON PUIS TU PUES !, que je glapis, que je petits cris aigus.

Pas de larmes, pas d'averse ; je garde ces élans de tristesse pour les somptueuses causes perdues. Ah le mécréant, ah le scélérat, ah le chien sale ! C'est même pas sexé, c'est juste moi. Moi, moi petite moi. Moi, ta fille. Moi.

Il ouvre la porte comme on ouvre un *jack knife*.

– REGARDE CE QUE T'ES DEVENUE !

– Dis-moi que je suis devenue belle !

Il ne répond pas et s'en va, comme toujours, comme jamais ; il ne parle jamais et n'est jamais là.

Il était une fois, il y a de cela bien longtemps, Ildiko était une enfant. Petite, j'étais plus naine que maintenant et bricolais des camions en carton avec mon papa même qu'on parlait, même qu'on s'amusait. J'étais la reine. La reine Ildiko de Hongrie ayant avant moi empoisonné son mari, je devais, avec le temps, subir la malédiction de mon nom et devenir Ildiko, furieuse ensorceleuse, aux yeux de mes parents.

Je suis Ildiko ; reine de nom seulement car considérée criminelle à présent.

Je ne suis pas Ildiko ; je suis Puberté & Sexuée incorporé.

* * *

Je me bulle, je me tortue, je m'escargot dans ma maison sur mon dos et je trotte trottinette. Personne ne m'atteint plus, personne ne m'affecte, personne ne m'affection, de toute façon, je me boule le cœur et cesse toute respiration. Arrêtez de m'agresser, bandits, détrousseurs de grand chemin ! Je suis schizophrène et folle *insane*. Où suis-je passée ? « Aux vidanges ! À la poubelle ! À la scrappe ! » Je n'ai plus de corps mais un *corpse* parce que *corpse* en anglais, c'est cadavre.

J'erre, j'air, je flotte. Je veux me raser les cheveux méchamment et me ciseauter le visage ; me mordre les lèvres et en faire sortir tout le sang, tout le rouge, tout le gonflant comme du pus de ma bouche. Joséphine, darling, ma poupée, viens me caresser le menton et le cou avec tes cheveux roux, tes cheveux de laine, ta bouille de taches de son. Ma soie.

Une chance que je t'ai.

Je songe au monde. Le monde n'est pas sérieux. On donne des téléphones cellulaires aux gens pour les obliger à être disponibles partout et en tout temps, sorte de Dieu omniprésent omnipotent. Hargne aux cellulaires, honte aux micro-ondes, à bas la télévision ! La modernité est un insecte nuisible ; pensons à la piqûre sadique qui survient lorsqu'on doit raccrocher, la nuit, d'une longue et douce, drôle et lente conversation téléphonique. « Bonsoir Au revoir » et ce bruit atroce et robotique, ce bruit d'abandon électronique qui rappelle comme une claque dans la face qu'on était seul, avant, qu'on l'est toujours autant, qu'on l'est d'autant plus cruellement maintenant.

Vient dans la seconde cette impérieuse envie de rappeler pour ne pas se sentir rejeté, n'ayant même pas la possibilité de regarder les étoiles pour se consoler car les étoiles ont tout compris et je crois que c'est ce que je vais faire moi aussi – et j'amènerai Boris ! – rejoindre les étoiles qui vivent à la campagne.

Je m'en vais désert.

Dans une tête, la folle réalité ou le vrai rêve

Catherine Dorion*

LA FOLLE RÉALITÉ

À l'époque, je crois que le monde n'évoquait en moi qu'une grosse boule bleue et verte de plastique, fondue au pôle nord parce que laissée trop près, trop longtemps, du calorifère du salon ; avec un Groenland gratifié d'un grotesque graffiti laissé là par mon gros oncle grincheux, trop grisé et soudain trop gai, à un certain Noël, pour s'empêcher de dévaluer le bien familial. Un dessin obscène ornait donc majestueusement toute la blanche surface de la grande île arctique que la fonte de la calotte polaire avait épargnée. Le globe traînait là, dans le coin du petit salon, quand j'eus assez grandi pour être capable d'enregistrer des informations visuelles telles la Terre en plastique. Elle gisait, ensevelie sous la poussière. Encore aujourd'hui, si je ne me trompe pas, elle n'en finit plus de gésir là comme l'insignifiance incarnée, désuète depuis quinze ou vingt ans. Elle était de ces objets qui font partie d'un environnement normal, quand on est enfant, et qui existent parce qu'il sont là, tout simplement et sans espoir qu'on s'interroge sur leur utilité quelconque ou sur leur effroyable

* Cégep de Sainte-Foy

futilité. Paraissait-il que cet objet-là, élément vain et superflu du décor parmi tant d'autres, c'était le monde. « C'est la Terre, ça, Élodie, on vit là-dessus » annonçait Papa-j'apprends-des-trucs-à-ma-fille-je-suis-un-bon-papa. On vit vraiment sur cette bidule ? Il me disait : « Regarde, à tous les endroits où il n'y a pas d'eau, il y a des gens. Nous sommes là, juste ici. Et partout ailleurs, il y a des milliards de gens. Sur cette boule, il y a des milliards de gens comme toi. » Des gens comme moi ? Quand Papa m'a expliqué cette chose-là, j'ai compris que j'étais quelqu'un et non un centre contemplatif des autres « quelqu'un » du monde. Je n'imaginais cependant toujours pas des milliards d'Élodie comme moi, vivant sur une pauvre planète oubliée dans un coin du salon des Ménard.

Déjà, à cet âge, j'étais agressée, envahie par ce trop-plein d'Élodie Ménard sur une si petite Terre. Déjà, je n'étais plus en mesure d'admettre que le monde, ce et ceux que j'apercevais, n'appartenaient pas entièrement à moi seule. Comment l'espace qui se trouvait juste sous mes pieds n'était-il pas qu'à moi ? Comment l'air que je prenais en otage dans mes petits poumons était-il à partager, à relâcher ? Comment la boule qui avait fait sa vie, et la mienne, dans le coin de notre salon revenait-elle à des milliards de gens, des gens comme moi de surcroît ? C'est là que tout devint chroniquement inconcevable.

* * *

L'école du Chemin-de-la-Croix (nommer une école ainsi, c'est comme baptiser son fils Désespoir, ou Maladie... ça porte malheur – complètement ridicule, comme si la fin des études secondaires menait à un résultat digne du Golgotha !) me définissait gentiment comme une élève sympathique, sociable, studieuse et intelligente. Je jouais, c'était si facile ! J'étais agent double pour le compte d'Élodie-être sur le dos d'Élodie-paraitre. Jamais je n'ai tant tout détesté que durant

ces années du Chemin-de-la-Croix. D'abord, j'avais eu le malheur d'avoir été un peu aimable avec une pauvre innocente trop candide qui s'était amourachée de moi et était devenue l'une de mes rares et singulières comparses de vie. Malgré le fait que j'aie pu lire en elle, esprit simplissime, comme dans un livre de contes pour enfants, je ne saisis jamais pourquoi elle m'adorait tant, pourquoi elle clamait à tous que nous étions unies par les liens bénis de l'amitié. Elle n'était qu'une folle lubrique et inconsciente. Béatrice. Pauvre âme. Je m'en défis assez aisément, cependant, un matin d'hiver, alors qu'elle passait me chercher à la maison pour qu'on se rende à l'école, sagement et innocemment, comme deux mulets harnachés ensemble. Elle me fit, alors, sur le chemin de croix menant au Chemin-de-la-croix, la biographie détaillée de son idylle nocturne de la veille. Je l'aurais tuée, la crétine catine, si j'en avais eu l'idée. Parmi les quelques paroles que j'avais pu proférer à son intention auparavant, aucune n'avait été méchante, ou véritable ; je m'étais efforcée d'être hypocrite et charmante en tout temps. Or, à ce moment, je jouis des oreilles en m'entendant prononcer, tout gentiment : « Heureuse de te voir accomplir à merveille ton dessein de hase. »

– Hase ? C'est quoi ? s'enquit-elle.

– C'est comme une lapine : elle se laisse coucher par tout ce qui bouge et a un cerveau de la taille d'une noisette.

Elle me regarda d'un drôle d'air. Je l'avais sidérée.

Béatrice. Béa béate. Yeux béants, regard néant. Elle n'a pas d'expression, elle est morte l'espace d'une pensée. Elle m'énerve. Je voudrais la frapper, je résiste. Je reste de glace, je reste de neige, je reste de pluie. Je crains que ma main qui la heurterait se perde dans l'univers vide et laid de son visage et y soit happée par un trou noir inévitable, une petite pupille ébahie et niaiseuse.

Béatrice est morte ce matin-là. Ce jour-là, j'ai goûté et savouré ma victoire ; j'ai su que mon bonheur venait du fait qu'une personne de plus, sur la Terre, n'existait plus pour

moi. Elle ne vivait plus en moi, ne vivait plus à nul endroit de la surface colorée de ma boule. La mort mord fort !

* * *

Il me fallut beaucoup de temps avant de faillir encore et d'oublier de rester froide et impersonnelle avec tout venant, mais je faillis. Sentir l'amitié de Laurent sur mon corps, sentir son regard sur mes yeux, ses doigts sur mes mains, c'était comme être capable d'oublier que le monde m'appartenait et que j'étais son centre, que j'étais un soleil et les gens des planètes, des astres comme moi que je pouvais rejeter de mon système si bon me semblait. C'était pouvoir penser un petit instant qu'il subsistait sur la Terre un être qui n'existait pas simplement, tel un béat béat, pour infester inutilement mon beau globe barbouillé. J'ai presque capitulé, une nuit, mais je n'ai pas aimé. Il n'y a que les milliards de gens comme moi qui s'aiment entre eux, pas moi à proprement parler. Les copies peuvent varier de l'Élodie originale.

IL

Tu as de grosses lèvres.

MOI

Tu as de grosses mains.

IL

Mes mains sont laides. Tes lèvres sont belles, confortables. Comme son oreiller, quand on doit se lever tôt le matin, et qu'on voudrait tellement rester dans son lit creux plein de matière chaude et de couvertures, comme son oreiller dans lequel on perdrait son visage tout entier seulement pour pouvoir dormir jusqu'à ce que réveil s'en suive...

MOI

Jusqu'à ce que réveil s'en suive... Et alors, quand je m'éveille, je m'appuie sur un coude et je cherche l'une de tes mains sous les couvertures, sous toi, sous moi... Je la prends, je l'embrasse pour qu'elle s'endorme paisiblement dans l'oreiller de mes lèvres, elle est si tangible, si prenable. Je la serre contre moi comme si elle était un jouet de peluche, une main en peluche qui m'appartient. Elle sent la cigarette. Tu as fumé cette nuit. Pas dans la chambre, j'espère.

IL

Dans la salle de bains. Élodie, je t'idolâtre. Qui es-tu ? Je t'aime.

MOI

Domage. C'est une erreur.

L'idée de tuer Laurent de mon esprit, de le bannir de ma Terre n'a pas eu le temps de mijoter : son corps lui-même fut tué dans un bête accident de mule à quatre roues motrices. C'était la première fois que quelqu'un mourait hors moi avant de mourir en moi.

Il faudrait que tous meurent. Il me faudrait un monde uniquement à moi. Une grosse planète Terre, sans rien, sans infection. Une grosse planète déserte où brille à pleins feux l'astre solaire. Un espace infini complètement vide, une Terre en asphalte gris, avec les méridiens tracés en lignes jaunes d'autoroute et les parallèles en blanc. Un endroit où des milliards de gens comme moi seraient devenus moi, perdus dans ma conscience perdue sur la planète perdue dans un espace désert infini, en asphalte. Un espace où la seule dimension sortant du sol vers le ciel serait mon petit corps, faisant tête aux rayons ardents de l'inexorable chaleur du jour. Le soleil ne brillerait que pour moi ; et moi, enfin, oh enfin ! je ne brillerais pour personne. Je suivrais mon chemin sur les lignes jaunes et blanches tracées par terre, enfin je n'aurais plus de distraction humaine ! J'y pense si souvent... Je rêve de mon sol en asphalte, de mon globe vide

de gens, de couleurs et de dessins obscène, je rêve de moi comme unique élément, comme unique grain de sable dans un désert d'air.

Les funérailles de Laurent étaient d'un ennui inexcusable. Chacune des humeurs que je semblais ressentir était tirée d'un puits artificiel de rires, de larmes, de regards emplis de fausse émotion. Les Laurentiens, attristés, me fixaient un instant avec des yeux qui signifiaient : « Pauvre fille, l'amante la plus éprouvée du monde ! Je compatis, je compatis... Mes condoléances, ne tombe pas dans la dépression, et tout le bataclan. » Je leur adressais un petit sourire désolé, je faisais briller l'eau qui débordait presque du coin de mon œil. Laurent s'était métamorphosé en poupée cassée qui pourrissait dans une boîte de bois et, comme tout le monde, j'avais l'air de n'en pas pouvoir supporter la douleur. On me plaignait beaucoup, j'étais la reine des funérailles. Les muscles de mon visage, ma posture, mes regards traduisaient une profonde affliction. Mes yeux pleuraient, moi pas. Si je n'avais pas été moi et si je n'avais pas possédé le monde, si j'avais fait partie des gens, je serais devenue comédienne.

* * *

Ce n'est que beaucoup plus tard que les gens ont commencé à comprendre qui j'étais. Ils ont vu tout ce que j'avais, tout ce que je représentais... Ils ont su que je faisais ce que je voulais d'eux, de mon territoire. Pour eux, mon pouvoir était une maladie à guérir. Parfois, les gens sont ridicules ; ils croient qu'en étouffant le pouvoir on peut échapper à la mort. C'est pour cela qu'ils m'ont enfermée là.

Où est-elle ma Terre asphaltée ? Où est-il mon désert ?

Mon père, d'abord ; celui qui m'avait fait découvrir tout ce qui était en moi, celui qui m'avait révélé le secret de la boule bleue et verte, ce transfuge de père me trahit : il m'emmena là-bas, dans cette institution trop humaine et trop vraie. Je

devenais esclave de quelque chose que je ne contrôlais pas, qui n'était pas humain.

Je veux de la drogue.

J'étais dans un hôpital, internée ; être fou, selon les gens, c'est être différent d'eux tous. Alors je me trouvais folle pour eux, puisqu'ils étaient tous fous pour moi... J'étais prise dans ce maudit hôpital !

Les gens m'ont donné une drogue. Ils tentent d'atteindre mon âme. Ils n'y arriveront pas.

Non.

Je veux de la drogue ! Je suis dans une forêt d'hôpital. La chambre est grande et blanche, froide et peu chaleureuse. La porte est close. À gauche du lit blanc aux draps bleus, il y a une table blanche sur laquelle sont posés un pichet d'eau, un verre blanc et une petite sonnette pour appeler les gardes-malades. Ici rien n'est plus normal, rien ne l'a jamais été. Je sais que je suis dans la chambre blanche pour les fous, je sais que je suis folle.

Ils me croyaient folle. Je voulais les faire disparaître !

Je veux mon désert, ma Terre toute nue, tout de suite, je n'en veux plus de cette pollution humaine, de ces objets qui pullulent sur MA sphère de plastique !

Je voulais être toute seule. Je devais sortir d'ici pour tout faire disparaître, pour faire mourir les milliards de gens en moi.

Ma chambre est de toutes les couleurs à la fois, le blanc ennuyant s'est décomposé... L'eau se transporte du pichet jusque dans le verre, elle devient le courant d'une grande chute qui coule dans un lac blanc et bleu et violet... Une étendue sauvage bordée par de fabuleux bouleaux aux feuilles toutes jaunes et orange et de saules bleu pâle dont les branches s'étendent et traînent à terre. Plus je regarde ces derniers, plus leur feuillage envahit le sol et pousse et s'infiltré partout, leurs racines s'enfoncent dans le lac d'une couleur si javalisée qu'elle en devient bleu dieu. Le lac réplique : il se déverse soudainement sur la forêt, et les saules bleu pâle prennent une

nuance foncée qui me fait peur. Le lac coule sur mon ventre ; c'est froid, c'est gelé. Je sursaute, j'ai peur, je hurle !

Que se passait-il ? Ils m'avaient eue... Je me retrouvais dans la chambre lassement blanche, confuse et tremblante, un verre débordant d'eau froide à la main, et je soufflais.

Aussitôt, la forêt réapparaît et, mesquine, elle reprend le contrôle de mes pensées et de mes visions.

Élodie, reviens ! Tu contrôles tout, Élodie, tout est à toi ! Allez, reviens, c'est facile...

À gauche de la forêt, à gauche du lac, je distingue lentement une grande falaise de roc blanc et, derrière elle, un espace vide, infini : le ciel, vers lequel je tente de m'envoler pour quitter cette forêt bleue et blanche qui me hante. Je m'accroche à la falaise de mes bras lourds, alors le lac envahit d'un coup mes jambes, mais je grimpe toujours la falaise, pose une main sur la paroi supérieure. Un son aigu et cristallin

Qu'est-ce que ce bruit ? La sonnette ?

se fait entendre. C'est la falaise qui va glisser, s'écrouler ! Je vais mourir !

Impossible. Un autre bruit. Un claquement de porte.

Ça y est. Ce bruit est celui de mon corps qui atteint le sol, qui se brise et se casse. Je crois que je suis morte.

Impossible !

Je sentis une douleur légère et précise à l'épaule. Je soulevai mes paupières. Une jeune infirmière était là, elle m'observait. La seringue s'écarta de mon bras. Je tentai de retrouver

l'imposante falaise blanche

elle n'était plus qu'une minuscule table de nuit. Le verre blanc gisait par terre et son contenu était répandu sur moi.

L'effroyable forêt

n'était plus qu'un lit banal d'hôpital. J'étais confuse, je voulais crier encore, mais je n'avais plus aucune raison de crier : quelqu'un se tenait tout près de moi. Je levai des yeux implo-

rants et désespérés vers la belle infirmière. Une vague de pitié, dont je n'eus même pas honte, déferla dans son regard. Elle m'entoura de ses bras réconfortants et je m'abandonnai. Quand elle serait partie, je la tuerais dans mon esprit. Un insecte de moins sur ma boule. C'est ainsi que je finirais par être seule.

C'est ainsi que j'aurai mon désert. Un désert désert. Je perds mes forces. Vivement la solitude, vivement la mort de tout le monde, vivement mon règne unique sur ma Terre d'asphalte. Je sens mes forces s'envoler, elles se tannent.

La piquûre se mit à faire effet.

Merci, ma drogue.

La forêt envahit mon univers une fois de plus, mais cette fois elle était colorée et ensoleillée, merveilleusement belle, et la main qui peignait mes cheveux se transforma en une fleur rose me chatouillant le visage.

Une fleur à tuer.

C'était pire que la crise de folie nerveuse avec laquelle j'avais été aux prises quelques instants plus tôt, car maintenant j'aimais être malade, je me résignais ; comme si j'avais succombé à l'agonie de mon être perdu. Il était encore temps de fuir... Ma déserte planète m'accueillerait.

* * *

La chose la plus difficile, après que ma supposée folie fut passée, fut de réintégrer un monde normal où les gens fous étaient normaux et où les moi étaient aliénés, désaxés. Les milliards de gens semblaient heureux autour de moi, mais sans moi ; il n'y avait plus de Béatrice ni de Laurent sur mon monde, plus personne qui ne me considérait pas et que je prenais plaisir à oublier dans un hourvari formidable de rires intérieurs...

Tout chute, tombe, s'écroule en moi alors qu'autour de moi tout semble chanter, danser, festoyer. Je suis le contraire de ma Terre

entière, fière et altière, que j'espère meurtrière comme Cerbère ou comme un hastaire volontaire. Je suis seule, toute seule dans une foule d'heureux aux joues roses, aux lèvres étirées en un trop grand sourire ; leur vue m'agresse. Je déteste davantage encore ceux que je feins d'aimer que les inconnus qui ne sont que des passants riant.

Il a donc fallu que je me mêle aux gens, que je sois plus hypocrite, plus formelle, exactement comme eux tous, pour éviter qu'ils ne se remettent à s'exciter pour rien comme des souris trappées et à me retrancher dans un hôpital à la merci d'une drogue en soluté. Je me remis à démontrer avec ostentation l'intelligence qu'on me louait du temps de l'école. Mais mon chemin de croix était amorcé et j'avais l'impression que je ne pourrais plus virer de bord : rien ne s'arrangeait, rien ne se remplaçait, il n'y avait plus personne dans ce monde qui fut assez capable de m'aimer pour que je puisse le faire mourir à ma guise. Personne que je puisse aisément éliminer de la surface lisse de ma belle Terre déserte.

Je sus bien rapidement que je devais fuir, m'échapper, m'évader, me sauver, prendre la poudre d'escampette et mes jambes à mon cou, déguerpir, détaler, filer, foutre le camp, m'exiler, prendre la clé des champs pour ouvrir la porte de mon nouveau monde que j'attendais depuis si longtemps, ma grosse planète couverte d'asphalte avec des lignes jaunes et blanches. Mais j'étais prise avec tous ces gens qui ne disparaissaient pas, que je ne pouvais qu'haïr en souriant, et je ne possédais pas cette clé qui permettait l'entrée dans mon monde unique et clos.

J'essayai plusieurs clés. Je crus, durant une certaine période, que je pouvais accéder à mon monde désert en fuyant, à l'aide de certaines substances, au plus profond de ma psychologie. L'alcool me rongait comme une coulée d'acide roulant sur les autoroutes veineuses de mon corps. J'étais au plus bas de la condition élodienne.

Je vois comme dans une télé brouillée. La lumière n'est pas assez forte. Heureusement, parce qu'une intensité trop grande de mé-

chants photons tuerait mes pauvres pupilles lucifuges. Elles sont fatiguées. Il faudrait que je les couvre de mes chaudes paupières, si lourdes... Si je vomissais, je le pourrais. Me lever, marcher jusqu'à la salle de bains, me foutre le doigt dans le fond du gosier, si besoin il y a, dégueuler, tirer la chasse d'eau, revenir, me recoucher, clore mes paupières, dormir... Ah ! Dormir ! Me réveiller comme si rien de tout cela ne s'était produit. (J'aimerais me réveiller aux côtés de Laurent) Non... (J'aimerais lui prendre la main et m'en servir comme d'un jouet de peluche pour m'endormir...) Non... (Je ne l'aime pas ! Il ne me manque pas. Je n'aime pas les gens. Je n'ai pas de regret, est-ce clair ?) Me ressusciter d'un sommeil d'alcoolique comme si rien de mauvais n'avait dérangé le comportement normal de mon corps et de mon âme, avec tous mes moyens, avec une vue claire comme dans une télé qu'on vient de réparer. Si j'avais du courage, je pourrais même me brosser les dents.

Je suis toujours enfouie dans le fauteuil gris. J'ai toujours le cœur dans l'œsophage. Mes membres sont pris dans un béton invisible... Il faudrait tant de volonté pour les déprendre et les faire fonctionner !

Non, décidément, l'alcool ne me fit pas fuir plus vite, il ne fit que ralentir le recouvrement d'asphalte dans mon nouveau monde. C'était ma chair, mon existence physique qui me nuisait, mon corps qui n'était plus désormais qu'un alcoolique acolyte. Je devais m'en délier à tout prix.

Le vrai rêve

Tout se réalisa si facilement que je n'y crus d'abord pas. Je ne sais si j'étais morte, si je m'étais simplement endormie pour très longtemps ou si j'avais un pouvoir psychologique d'auto-persuasion tellement fort que je parvenais à me faire croire que le monde, enfin, m'appartenait, mais cela, tout compte fait, m'importait autant que la vitesse de production de cérumen de mon tube auditif. Le résultat était là, évident : je me trouvais au centre de nulle part, debout, dans un en-

droit sans frontière mais sans horizon, au soleil d'or et au parterre d'une uniformité et d'une régularité digne du sol d'un globe terrestre en plastique ; un parterre recouvert d'asphalte gris. Jamais, même dans mes espoirs rêveurs, je n'avais imaginé ma Terre si déserte, jamais je n'avais rien imaginé qui put être plus désert que cela.

L'envie me prit bien vite d'explorer le globe sur lequel, je le croyais, j'étais totalement, absolument, fondamentalement seule, merveilleusement isolée plutôt qu'esseulée. Le premier pas que je fis me parut complètement futile. J'avais avancé de quelques décimètres sur une distance qui n'était pas une distance, sur une route sans fin tracée avec un pinceau jaune qui formait un cercle infini, un cercle immuable, vicieux. La peur me prit au ventre. Avais-je eu raison de m'évader sur mon globe de plastique, sur ma Terre asphaltée, dans mon désert désert ? Si chaque pas effectué menait à un endroit en tous points équivalent à celui que je venais de quitter, à quoi bon marcher ? À quoi bon marcher pour rien ? À quoi bon marcher gratuitement ? À quoi bon marcher à bon marché ? Pourquoi courir seule sur une surface partout neutre ? Moi qui, fière d'exaucer mes prétentieuses ambitions, montrais avec jactance mon orgueil victorieux à tous les absents de cette planète, qu'étais-je en train de découvrir ? Déçue, extrêmement déçue, j'avais envie de clamer au ciel lui-même, à l'air ambiant, chaud et irritant, pour qu'il le porte à tous ceux que j'ai toujours détestés du fait de leur existence : « Allez, vous tous dont je me suis débarrassée, vouez-moi aux gémonies et riez de bon cœur ; rassemblez-vous en foule autour de moi et humiliez-moi ! Qu'ai-je pensé, lorsque je vivais dans l'étrange réalité ? Que me croyais-je ? Êtes-vous des gens comme moi ? Tous des Élodie Ménard ? » Mais il n'y avait que le soleil pour m'entendre, et il s'en contre-foutait.

* * *

Alors, comme un automate, mon pied droit mit orteil à terre devant le pied gauche, et celui-ci imita son voisin. Les deux cousins répétèrent l'expérience et se mirent à suivre l'une des infinies lignes jaunes, un méridien de mon joli globe désert parmi tant d'autres. Béatrice parut à mes yeux. Sa présence ne me surprit même pas.

Bon matin, Élodie. Hier, Antoine Gauthier a dormi chez moi. Nous avons fait l'amour de minuit à quatre heures du matin ! En tous cas, je crois que je ne pourrai pas m'empêcher de récidiver. Antoine est un héros du sexe !

- *Heureuse de te voir accomplir à merveille ton dessein de hase.*
- *Hase ?*

Qu'avait-elle à se trouver là ? Elle ne me regardait pas. Était-ce parce que je lui avais fait du mal ? Ne l'avais-je pas... tuée dans mon esprit ? N'existait-elle strictement plus pour moi ? Elle était plantée là, faible, craintive, timorée, maladive. Pusillanime. Elle s'était réfugiée ici, sur mon monde, avant moi-même, ou bien c'est moi qui, en la condamnant, l'avais inscrite sur cette planète... Je ne sais. Mais j'avais voulu l'oublier, la détester, et je la retrouvais ici ! Je croyais avoir un pouvoir, et ce n'était qu'un emprunt bancaire dont je devais aujourd'hui payer les vils intérêts : vivre dans une solitude rêvée encombrée d'êtres qui, du temps de la folle réalité, l'anéantissaient le plus. Car Laurent était là, lui aussi. Tout à côté, et il me souriait, comme dans les films d'amour américains, quand l'amoureuse éperdue cherche son amant toute sa vie et le retrouve finalement à la fin du film ; et lui, pas un brin surpris de la voir arriver, il l'accueille avec un grand sourire qui a l'air sentimental et il l'embrasse dans ses beaux bras musclés, une larme à la forme utopique sur la pommette. Mais Laurent... Il était mort de son propre corps, dans la réelle réalité ! Et il aboutissait ici ?

LUI

Tu es étrange, Élodie. Personne n'est comme toi. Quand je te regarde, j'ai l'impression qu'il y a tout un monde caché à l'intérieur de toi, comme si tu étais totalement indépendante des gens qui t'entourent, de la Terre qui te nourrit. Dire que tu es un être humain comme moi... On dirait une déesse. Je t'aime, Élodie, je t'aime, mais ce mot-là, « aimer », ne veut rien dire pour toi, il n'arrive pas à t'atteindre. Tant de gens ont dû t'aimer... Tu es féerique ! Tu es magique... Je déteste idolâtrer les gens. Surtout quand ils ne me le rendent pas. Mais toi, mais toi ! Oh, Élodie Ménard, je t'aime ! Ce n'est pas la peine, je suppose. Et pourtant... Toute la nuit, nous avons dormi fesses contre fesses, comme des enfants ? Élodie... réponds... Oh ! Si tu ne m'aimes pas, je crois que j'en mourrai ! ... Tu as de grosses lèvres.

MOI

Tu as de grosses mains.

Et lui aussi il venait hanter mon désert. Il souriait encore, avec ineptie. Tiens, quelqu'un d'autre, là-bas. La belle infirmière. Et puis mon père. D'autres gens, un peu partout, qui ne semblaient pas vivants et apparaissaient comme des mirages. Ah non ! Depuis l'époque de la boule bleue et verte dans le coin du salon, je rêvais de ce monde à moi toute seule, sans gens dérangeants ! Mon père tenait un globe terrestre dans ses mains. Découragée, j'allai à lui, je pris son jouet. Quelqu'un avait dessiné un pénis sur le Groënland. Les méridiens qui auraient dû se rejoindre au pôle nord se perdaient en vagues de plastique fondu. Le genre de jouet qu'on oublie près du calorifère et avec lequel les oncles saouls s'amuse, à Noël, lorsqu'ils n'ont rien à faire. Le mirage de mon père se mit à rire. Il s'esclaffa, me montra sa langue écarlate, ses dents éclatantes, des dents de publicité *Crest*. Ses doigts caressaient les ondulations de la fonte boréale.

* * *

Je suivais une ligne jaune. Le soixante-sixième méridien à l'ouest de l'équivalent asphalté de Greenwich. Je cheminais lentement, vers le nord. Les mirages me suivaient, me parlaient, et je les ignorais superbement, la tête haute, comme une aristocrate condamnée à la guillotine qui fait fièrement fi des fatales vociférations de la foule en s'approchant de l'assassine machine.

Je ne sais trop combien de temps je traînai des pieds vers le nord, parce que le temps avait perdu toute mesure, les secondes ne se comptaient plus, les jours non plus ; dans ce monde que je m'étais créé, le temps était un élément suranné qui n'était bon qu'à rappeler les vieux souvenirs du temps de la réalité. Même mon corps ne manifestait pas de fatigue, on aurait dit qu'il était lui-même un mirage, quelque chose qui n'existait en ce lieu que pour ne pas me dépayser trop, même si son usage était devenu totalement obsolète. Je voyais la chaleur qui augmentait à chaque pas vers le nord, je voyais le sol se ramollir toujours un peu plus, mais je n'en souffrais pas. Au bout d'un temps qui n'était pas un temps et au bout de mes forces qui n'étaient pas des forces, l'éternelle ligne jaune que je suivais depuis combien de temps déjà aboutissait à un centre bizarre. Une multitude de lignes jaunes se rejoignaient en un énorme astérisque dont les traits s'étendaient à perte de vue. À leur point de rencontre, un petit cercle blanc et plein trônait par terre, accompagné de la mention « 0° ». Je respirai à fond, sentis la canicule. Le calorifère sévissait toujours, au pôle nord. Je m'étendis au centre de l'immense étoile jaune, rencontre de tous les méridiens, et je m'endormis doucement, comme un petit bébé qui vient de boire, pour me laisser fondre, sous la chaleur du calorifère, avec le pôle nord lui-même. Tout juste avant l'assoupissement, je racontai mon histoire aux mirages qui me regardaient m'étendre et m'éteindre.

Hamada

Jacques Grégoire*

Prologue

Le petit Évidenti serrait très fort la main de son père. Il était sidéré par tout ce qu'il percevait depuis la matinée. Le complexe des Sciences Humaines Expérimentales (SHE) était un centre scientifique avancé où oeuvrait son père.

Évidenti était intimidé par les dresseurs en blouse blanche qui frappaient avec régularité sur les cages avec des bâtons. Les chiens poussaient des cris d'orfraie. Devant eux, un dogue s'approche de son bol d'eau. Un dompteur qui l'épiait lance de la terre dans le récipient. L'animal hésite. Un peu plus loin, une autre bête avance à son écuelle. Un dresseur embusqué lui administre des chocs électriques.

Évidenti était stupéfié !

– Bonjour professeur Grosso, c'est votre gamin ?

– Bonjour, docteur Pavloti ! Je vous présente mon fils Évidenti. Il est très heureux de visiter notre chenil scientifique.

– Bonjour, Évidenti ! J'espère que tu t'amuses bien. Je te présente le professeur Skinéo. Tu peux poser toutes les questions que tu veux.

– Bonjour, balbutia Évidenti. Oh oui ! J'aurais une question.

* Cégep Marie-Victorin

- Vas-y, mon enfant.
- Docteur Pavloti, pourquoi bat-on les animaux ?

– Ah ! Le petit coquin ! Il pose une bonne question. Nous ne maltraitons pas les animaux. Nous les dressons. Nous appliquons ici des programmes scientifiques très avancés, Évidenti. Ce que tu vois, c'est ce que nous appelons la phase de déstructuration. Un peu comme si on enlevait à l'animal ses mauvaises habitudes acquises. Un bon chien, c'est un chien obéissant. Nous suscitons des stimulus et nous éduquons l'animal à acquérir la bonne réaction. Quand il réagit correctement, nous le récompensons. Lorsqu'il n'a pas la bonne réponse, il est puni.

Le quatuor se mit en marche. Le docteur Pavloti continua.

– Nous leur apprenons d'abord trois commandements de base. Assis, donne la patte et va chercher le bâton. Tu as déjà vu les chiens faire cela, n'est-ce pas ?

Évidenti approuva de la tête. Le docteur enchaîna.

– Lorsque l'animal aura intégré ces leçons primaires, nous pourrons lui apprendre d'autres comportements plus complexes. Par exemple, se servir de son odorat. Entrons à l'intérieur, Évidenti. Je vais te montrer des spécimens plus développés.

- Docteur Skinéo, allez me chercher Rex.

Le professeur Skinéo ouvrit une cage. Un gros berger allemand apparut. Le mâtin sortit en trombe et se jeta féroce sur le docteur Pavloti. Il le renversa par terre et referma ses puissantes mâchoires sur la gorge du savant émérite. Le sang giclait...

Les sirènes hurlèrent...

Le chien grognait et ne lâchait pas prise. Le docteur Pavloti était comme un pantin dans la gueule de la bête enragée. Les secours arrivèrent enfin. On fut contraint de tuer le molosse. L'éminent chercheur gisait dans une mare de sang. L'attaque avait été foudroyante.

Le docteur Skinéo quitta la pièce avec le professeur Grosso et son fils.

– Je suis désolé pour cet accident. Il arrive que nous ayons des échecs. Nous pratiquons un métier dangereux. De plus en plus de chercheurs sont enclins à penser que certains chiens possèdent des gènes criminels. D'autres chiens résistent à la thérapie. Des chercheurs croient que certains animaux deviennent institutionnalisés. On ne peut pas les laisser sortir avant qu'ils soient obéissants. Nous devons protéger la société.

Le professeur Skinéo fit une pause. Puis, il s'adressa à l'enfant.

– J'espère que tu n'es pas trop déçu, Évidenti ? Nous reprendrons cette visite un autre jour.

Le petit ne répondit pas. Il était absorbé dans ses pensées.

Évidenti et son père se dirigèrent vers le stationnement.

– Qu'est-ce que tu penses de ça, Évidenti, lui demanda son père ?

– Cé ben bon pour lui ! Éructa Évidenti Grosso. Y'avait eunque à pas les agacer !

La brise

Au milieu des années soixante-dix, les sciences sociales débordèrent des universités et envahirent différents champs de la société. Les connaissances nouvelles étaient mises au service de la collectivité. La criminologie s'émancipait et plusieurs expériences pilotes étaient tentées ici et là afin de tester concrètement les nouvelles théories.

Souffre-douleur de la communauté depuis la nuit des temps, le prisonnier fut soudainement transmuté en être humain digne d'attention. Il y aurait dorénavant une alternative à l'acharnement coercitif. La récupération de l'individu serait le nouvel objectif des prisons.

Le prisonnier serait désormais diagnostiqué et traité.

Assistait-on à l'humanisation des prisons ?

J'ai assisté à l'arrivée du geôlier nouveau. J'étais incarcéré depuis deux ans. Des parents divorcés. Le carrousel du damné orphelinat : foyers et écoles de réforme.

Une adolescence difficile. La rébellion. Les centres d'accueil. La délinquance. Quelques vols. La prison. Le pénitencier. Une sentence de sept ans.

J'étais révolté.

Le zéphyr

Le geôlier nouveau s'est rabattu sur le prisonnier comme la misère se jette sur le pauvre monde. En un rien de temps, il avait envahi toutes les aires de la vie du prisonnier.

Le geôlier nouveau a tissé sa toile. Il s'est attaqué d'abord au langage. Le vocabulaire sociopsychiatrique a évincé le dialecte coercitif. Le prisonnier a cessé brusquement d'être un prisonnier. Il est devenu un résident. Le geôlier nouveau s'est métamorphosé en Agent d'Unités Résidentielles¹. La punition et la répression ont été dissimulées dans la rhétorique théorique de « la relation d'aide ».

Bref, on a renommé toutes les réalités du prisonnier.

Un labyrinthe comportemental a été progressivement mis en place. Le prisonnier qui témoignait de la bonne manière de penser et qui adoptait le bon comportement se méritait des points qui lui valaient des récompenses : des visites, des sorties et en bout de ligne, sa libération conditionnelle.

N'est-ce pas vieux comme le monde ?

Je me méfiais du geôlier nouveau. L'instinct ! Un tel changement dans la nature du bourreau était inconcevable. L'épervier qui flirte avec la colombe ! Le loup qui danse avec l'agneau ! Il y avait anguille sous roche.

1. De l'anglais Living Unit. Les détenus les baptisèrent LuLu. As-tu vu mon lulu ? Ton lulu est là-bas.

Qu'est-ce que le geôlier nouveau manigançait ? Je l'observai attentivement.

L'alizé

Le but de la prison est, et a toujours été, de faire souffrir le prisonnier. D'abord, comme vengeance² de la société envers le délit commis, et, pour tuer dans l'individu toute forme d'opposition à l'autorité. Ce qui est l'objectif caché.

Un séjour en prison est comme une traversée du désert. Comme le Simoun se moque du grain de sable, la prison baffouille cruellement la personne humaine.

Le « traitement » du prisonnier est planifié jusque dans ses moindres détails. Le geôlier prend le contrôle complet de la vie du prisonnier. Les frustrations et les humiliations sont mutilantes et constantes comme un vent sahélien indifférent et malveillant. Le prisonnier devient muet et chosifié, sa parole n'a plus aucune valeur et ses moindres désirs sont annihilés.

Ne jamais savoir ce qui va t'arriver, sentir constamment la présence d'un danger imminent et la torture bureaucratique pour la moindre vétille ne sont que quelques-uns des tourments qui constituent la toile de fond de cette expérience infamable.

L'abrutissement du mépris aliénant et de la solitude forcée finissent par briser les repères. Le temps s'éternise et l'espace qui se rétrécit sont des sentiments profonds éprouvés dans cette institution du mépris structuré. La prison ! Un plongeon dans la féodalité, un retour à l'esclavage avec de brèves incursions dans la folie. Et c'est encore peu dire de la prison !

C'est une dépression psychologique programmée qui est inoculée au prisonnier.

Une souffrance qui n'en finit plus !

2. N'ayons pas peur des mots.

Une souffrance planifiée, appliquée presque exclusivement aux pauvres et infligée sciemment au nom du Bien, avec la même logique que les « pro-vie » qui assassinent pour démontrer leur attachement à la vie !

La prison emplit le cœur du prisonnier de haine et de vengeance. Elle est le visage de la Barbarie moderne et elle constitue la vraie mesure du degré de « civilisation » atteint par un pays.

La tramontane

En prison, on récompense l'obéissance et on punit la désobéissance. On nomme ce troc « thérapie ». Le nom scientifique de ce négoce de dupes est « la modification du comportement ».

Selon l'Organisation des Nations Unies, la modification du comportement n'entre pas dans la définition de la torture.

Prisonniers et geôliers forment deux mondes parallèles. Il n'y a pas de pont. Dans les pénitenciers, il est très mal vu pour un prisonnier de parler avec les geôliers et encore plus de les saluer ou de fraterniser avec eux. La même règle s'applique dans le camp des geôliers.

Dans le nouveau système, on avait installé un réseau de perches et de passerelles. Des prisonniers, attirés par le chant des sirènes, se mirent à franchir la zone interdite.

Le pénitencier est devenu un immense ratodrome.

Les prisonniers parcouraient tous les recoins des miroirs déformants à la recherche des récompenses cachées. Les prisonniers affectaient des sentiments et des opinions qu'ils n'avaient pas. Ils se soumettaient servilement au geôlier nouveau parce que ce comportement rapportait des points.

Les autres prisonniers demandaient parfois : « Qu'est-ce qui te prend de saluer et de t'amuser avec ton tortionnaire ? » « Je joue un jeu ! Je veux sortir d'icitte ! Je joue mon jeu ! » Tel était le slogan des premiers aventuriers du nouveau monde.

L'hypocrisie s'est érigée en système.

Le geôlier nouveau raffolait de ces prisonniers saltimbanques et de leurs salamalecs serviles. Certains prisonniers sont devenus des virtuoses de flagornerie et d'obséquiosité.

Dans le nouveau système, il n'y avait que les attitudes et les comportements de soumission à l'autorité qui étaient encouragés et récompensés.

Ce conditionnement à l'obéissance servile s'enracinait insidieusement dans l'esprit du prisonnier.

Le blizzard

Le geôlier nouveau avait une stratégie et un plan très précis. La stratégie était de concentrer son action sur les meneurs du groupe. Le troupeau suivrait. Le plan était de fabriquer le prototype du bon citoyen.

Qu'est-ce qu'un bon citoyen ? Selon le système nouveau, un bon citoyen est un individu qui obéit aveuglément à l'autorité ! Si une loi³ dit de se jeter à l'eau, un bon citoyen le fera sans hésitation.

Comment fabrique-t-on un bon citoyen ?

La première étape était de vaincre la méfiance instinctive du prisonnier envers son tourmenteur.

Le système inoculerait d'abord le syndrome de Stockholm au prisonnier. Vous savez, l'espèce de psychose de camaraderie que provoque le contact prolongé du bourreau et de sa victime. C'est la maladie de la victime qui trouve son tortionnaire sympathique.

Sous l'effet de ce syndrome, la victime finit par collaborer avec son bourreau.

Dans ces jeux de faux-semblants, les relations humaines étaient artificielles et intéressées. Il n'y avait rien d'anodin

3. Il y a eu une telle loi en Allemagne. Tout un peuple s'est jeté à l'eau.

dans ce système. Derrière chaque interaction, il y avait un piège destiné à endormir le libre arbitre du prisonnier.

Un enfer miniature était recréé.

Le système avait le temps pour lui. Au bout de quelques mois ou de quelques années de ce conditionnement forcé, le prisonnier finirait par se soumettre, en désespoir de cause, à l'arbitraire de son geôlier tout-puissant.

Le « Living Unit » était un entonnoir. Il n'y avait qu'une seule issue.

Le film *Vol au-dessus d'un nid de coucou* venait de sortir. La lobotomie. Le lavage de cerveau... La nuit, je rêvais à miss Ratched. Elle me tenait le visage enfoui dans ses gros nichons... pendant que ses fines mains me tritureraient le cerveau.

Je m'éveillais souvent en sueur.

L'autan

Dans un deuxième temps, on accorderait des sorties au prisonnier. Le but était de projeter la pensée du prisonnier à l'extérieur des murs, tout en lui gardant les pieds à l'intérieur de la prison. Sous l'effet de ce déséquilibre savamment structuré, le prisonnier deviendrait impatient de sortir et serait prêt à tout pour y parvenir.

On offrirait alors au prisonnier de choisir clairement son camp. C'était le camp des criminels ou le camp des honnêtes gens. Le système avait « aidé » le prisonnier depuis le début. C'était à son tour d'aider le système.

En donnant quelques informations sur les autres prisonniers, le détenu démontrerait qu'il avait vraiment changé de mentalité. C'était le serment d'allégeance que le prisonnier devait prononcer.

En réalité, c'était la seule preuve de changement pour le système.

Il ne fallait jamais prononcer les mots « délateur » ou « mouchard ». À son insu, on avait éloigné le prisonnier de son ancien modèle et on l'avait amené à un pas du prototype désiré. La logique voulait qu'il franchisse aisément la dernière enjambée.

C'est ce qu'on appelait « la modification du comportement ».

Comme l'âne, le prisonnier était manipulé en fonction d'un objectif caché et précis.

Une fabrique de mouchards ! Voilà le vrai visage du « Living Unit ! », une fois dépouillé de ses grands airs pseudo scientifiques.

Les sciences humaines expérimentales se prostituaient au profit du pouvoir !

Qu'est-ce qu'on reprochait aux communistes ?

Le cyclone

Ce système ne fonctionnait pas avec tous les prisonniers. Il ne marchait pas avec moi. Je ne comprenais pas que la masse de prisonniers ne voient pas, volontairement ou non, les grosses cordes au-dessus de leur tête.

Il n'est pas de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Les prisonniers ne réagissaient pas à l'avilissement de leur personnalité. Les succubes gazouillaient et le sens critique disparaissait.

J'ai pensé aux colonnes de Juifs qui entraient avec résignation dans les chambres à gaz.

Il y a une telle naïveté dans l'être humain.

C'est à cette époque que ma conscience du monde s'est élargie. Mes yeux se sont soudainement dessillés. J'avais cessé de me regarder le nombril et je découvrais que, partout sur la terre, l'homme est exploité et bafoué... humilié et dégradé...

Je constatais l'apartheid en Afrique du Sud. Les mutilations génitales des jeunes filles. Le génocide arménien. Les esca-

drons de la mort en Amérique du Sud. Pol Pot au Cambodge. L'exploitation tous azimuts des enfants.

Je prenais conscience de la condition et de la conduite humaine. Quel choc ! Cela n'arrêtait pas : les mères de la Place de mai en Argentine. La torture psychiatrique en Russie. Les gens des bateaux⁴. Le tiers monde. Les guerres. L'exploitation. La corruption. Les mines anti-personnelles. Le système de castes aux Indes. Etc.

Je lisais *Amnistie Internationale* et je prenais conscience de la torture...

La vie est insupportable quand on voit tout ce qui se passe autour de soi ! Au paroxysme de la crise, j'ai eu profondément honte d'être un être humain !

Je crois bien que, ce jour-là, j'ai été le plus malheureux des hommes.

La camisole de force des illusions était déverrouillée. J'étais enfin sorti de ma caverne.

Comment avais-je pu vivre dans une telle indifférence ?

Une fois que l'on sait, il n'y a plus d'oubli. Je patageais dans l'absurde. Je ne savais plus où j'étais... ni qui j'étais... J'ai cru devenir fou. J'étais sans ressort.

La vie vaut-elle la peine d'être vécue ?

Je me sentais impuissant. La révolte, ce n'était que l'expression de l'impuissance. Je maudissais mon sentiment d'inutilité. De solitude. De vide. Au diable Teilhard !

J'ai pensé à David. À Spartacus. À Galilée. À quoi sert l'Histoire, sinon à nous instruire ?

Quand on croit à la justesse d'une idée, même si on a le monde entier contre soi, on n'est pas fou !

Combattre l'aliénation est une preuve de santé mentale.

À un moment donné, j'ai répondu oui ! À quelqu'un ou à quelque chose. Je ne sais plus. À partir de ce moment-là, j'ai retroussé mes manches.

4. Les boat people.

Le feu de ma révolte est devenu un brasier ardent...

L'aiglon

J'ai été identifié comme un meneur. Le système m'avait dans le collimateur. De plus, j'étais un excellent sportif. Le système m'a courtisé. Le midi, ma porte de cellule s'ouvrait. C'était une invite à aller jouer au ballon avec le geôlier nouveau. Quelques prisonniers s'y rendaient et amassaient ainsi des coupons échangeables plus tard.

Je refusais de me prostituer.

Le système est passé à une approche plus directe. Lorsqu'il me rencontrait, le geôlier nouveau me taquinait. « On a entendu dire que tu étais le meilleur au ballon volant, on aimerait vérifier cela sur le terrain ! » Je répondais poliment que ça ne m'intéressait pas et je poursuivais mon chemin.

Cela devenait harcelant. Un jour, c'est le psychologue qui m'a apostrophé : « Il paraît que tu pourrais nous battre facilement au ballon volant. J'en doute fort. J'aimerais bien voir cela. »

— Je ne m'amuse pas avec des gens qui me maltraitent ! Allez-vous finir par le comprendre et me crisser la paix ?

À partir de ce jour, le geôlier nouveau a changé d'attitude avec moi.

Comme la carotte ne fonctionnait pas, on sortit le bâton. Le système a fait courir le bruit que j'étais un élément très négatif. On m'isolait dans l'isolement.

Je suis devenu un véritable pestiféré.

Il était très mal vu pour les prisonniers « subventionnés » d'être aperçus en ma compagnie. Mon espace vital se rétrécissait.

J'ai demandé à rencontrer le geôlier nouveau.

Il y a quatre geôliers nouveaux qui se sont présentés à cette réunion.

Tu as demandé à nous rencontrer, on t'écoute.

– Vous me traitez de négatif et je me considère comme un détenu extrêmement positif. Je veux éclaircir ceci avec vous autres.

Récapitulation.

– Il y a trois ans que je suis incarcéré. Je suis allé à l'école pendant trente mois. J'ai réussi mon secondaire IV et V. J'ai fait deux cours de philosophie au cégep. Un cours de psychologie avec télé université. J'ai réussi tous mes examens. Je suis un élève discipliné à l'école. Selon vos nouveaux critères, un tel comportement est-il positif ou négatif ?

Un silence sahélien a été la première réplique des spécialistes de la communication à sens unique.

Le typhon

J'ai continué.

– Je fais beaucoup de course à pied et je pratique tous les sports d'équipe. Je structure également les ligues. S'il n'y avait pas de gens comme moi, les jeux ne marcheraient pas beaucoup dans les prisons.

– Selon vos nouveaux critères, un prisonnier qui pratique et organise des sports dans la prison, est-ce un comportement positif ou négatif ?

Le mutisme volontaire grimaçait... L'atmosphère s'alourdissait.

– Avez-vous peur de dire que c'est positif ? Pour moi, c'est un comportement très positif ! J'ai enchaîné.

– Je fais beaucoup de lecture dans ma cellule. Je fais partie de plusieurs groupes. Je suis poli autant avec le personnel qu'avec les autres détenus. De plus, le système possède tellement de mouchards qu'il connaît très bien ceux qui trafiquent et ceux qui se droguent. Le système savait donc que je ne pratiquais aucune espèce de contrebande.

– Selon les nouveaux critères d'évaluation, est-ce que ce sont des comportements positifs ou négatifs ?

La Mutité montrait les crocs... mais cela ne m'intimidait pas.

J'ai toujours haï l'hypocrisie et la tromperie. J'ai développé une haine farouche du mensonge et un amour inconditionnel de la vérité.

Parler des vraies choses, c'était communiquer. Ne serait-ce qu'avec soi-même J'avais le sentiment que tout ce que je disais était inutile. Sisyphe qui roule sa pierre... J'ai foncé de plus belle.

— Il y a une chose qui est sûre. Votre nouveau système est très pauvre en algèbre. Quand il n'y a que des signes positifs dans la question, il doit y avoir nécessairement un signe positif dans la réponse ! Qu'est-ce que vous avez à me traiter de négatif ? J'entendais clairement le silence du silence ; c'était cela, prêcher dans le désert.

— Qu'est-ce qui vous écoeure dans mon comportement ? Qu'est-ce que je ne fais pas, qui soit tellement important pour vous autres et qui annule tout le positif de ma conduite ?

Une distance abyssale me séparait de mes interlocuteurs... Plus je m'approchais... plus je m'éloignais. On m'avait toujours dit qu'avec le dialogue on finissait toujours par se comprendre. Pourquoi les gens répètent-ils de telles balivernes ?

C'est avec le fusil qu'on se fait comprendre ! La force est au-dessus du dialogue et du droit. Le forcené d'Hiroshima ne l'avait-il pas démontré ?

Les geôliers ne le démontraient-ils pas ? En ce moment même ?

Le mistral

Je refusais de suivre le troupeau à l'auge des subsides empoisonnés. L'obéissance servile n'est pas la liberté.

Le spectre de l'Aphasie me foudroyait...

Je ne me laissais pas intimider. Je continuai de soliloquer à voix haute.

– Vous ne parlez pas, crisse ? Je vais vous le dire ce que vous êtes incapables d'exprimer. Vous n'acceptez pas que je *ne rampe pas* devant vous autres ! Dans votre nouveau système je pourrais voler, trafiquer, violer et tuer. Je pourrais commettre les pires bassesses et je serais considéré comme un prisonnier positif à la condition que je vous fasse des courbettes devant les autres prisonniers. Vous voulez que je vous dise des bonjours serviles, que je joue stupidement au ballon avec vous autres et que je moucharde minablement les autres détenus ? Vous croyez que vous pouvez me fouiller à nu le matin et jouer au ballon avec moi l'après-midi ! Me passer à tabac le soir et me dire bonjour le matin ! Vous empoisonnez mon existence et je dois vous trouver sympathiques ! Vous croyez pouvoir me maintenir sous votre terreur pendant des années et que je vais respecter vos droits humains à ma sortie ! Êtes-vous fous ? L'essence de votre système c'est la courbette ! Je ne vous fais pas de courbettes, donc je suis un élément négatif. On peut être un détenu modèle, mais sans courbettes, on devient très très très négatif.

L'écho du vide martelait mes tympan.

– Dans votre « Living Unit », que deviennent les droits de l'homme ?

Je fixais le monstre directement dans ses huit yeux !

– Que faites-vous du respect de la personne ?

L'Hybride caméléonesque me dominait férocement...

– Que devient la liberté de penser ? Le droit à la dissidence ? Qu'est-ce que vous faites du droit à l'opposition ? Du droit de refuser les pseudo « traitements » ?

L'Hydre Bleue se métamorphosait en pierre sous mes yeux...

– Moi, je n'ai aucune confiance en vous autres. Il y a des prisonniers ici qui vous font confiance. Ils croient réellement que vous pouvez les aider. Qu'est-ce que vous faites avec eux ? Vous les manipulez pour en faire de vulgaires mouchards !

– Est-ce que je comprends bien la philosophie de vos nouveaux programmes ?

Je criais presque.

La mousson

Les chimères m'encerclaient...

– Avec votre nouvelle politique, vous récompensez l'hypocrisie et vous punissez la bonne conduite ! Personnellement, je trouve cela idiot. Savez-vous où mène la suffisance ?

Le Centaure me toisait...

– Je vais vous donner un exemple. Au début de ma sentence, il y a eu deux morts parmi mes proches, dont une par suicide. J'ai subi tout un choc et j'ai eu de la difficulté à passer au travers. À cette époque, il y avait une rencontre automatique de programmée d'avance par l'ordinateur. Fiche unetelle. Évolution du cas. C'est un bel exemple de chosification de la personne. Une geôlière nouvelle m'a rencontré. Elle est payée pour évaluer les besoins du prisonnier et pour le diriger vers la « thérapeutique » adéquate. C'est le fleuron du nouveau système. Je lui ai raconté ce que je vivais. Elle a produit un rapport conforme au standard où elle dit qu'elle m'a trouvé très souriant et que, selon elle, je représente un risque élevé de récidive à ma sortie ! J'en ai voulu longtemps à cette Gengis Khân contemporaine. J'ai réalisé qu'elle était un simple écrou d'une grosse machine. Un hachoir bureaucratique. Un machin qui traite les êtres humains comme une matière première de la chair à prison. Elle n'a fait que *répéter la perception de l'ordinateur*. Un ordinateur, cela ne se trompe pas. Tout le monde sait cela. On n'échappe pas au progrès. De nos jours, le chemin de croix du prisonnier est entièrement informatisé. L'ordinateur fournit le prototype des crucifix bleus. Toutes les observations sont des clous uniformes. Peu importe le prisonnier, la situation ou le stipendiaire rapporteur.

L'uniformisation de la perception. Voilà *la réalité bleue*. Je commençais ma sentence, alors j'étais un « risque élevé ». Quelques mois avant la fin de ma sentence, l'ordinateur va imprimer « risque assumable ». Il va estamper ceci sur une feuille standardisée et une trieuse de résultats va me dire la bouche en cœur : « Vous êtes un risque *assumable* ». Le prisonnier devrait être exempté d'assister à ces rencontres li-dons. C'est un vrai supplice d'observer le geôlier nouveau pratiquer son onanisme intellectuel quotidien.

Le néant devenait olympien... Tout avait commencé à Olympe.

Soudain le Monstre a saisi la poignée de la porte avec son tentacule et a ouvert grand. Le geôlier nouveau le plus près de la porte est sorti en courant... Quatre yeux l'ont suivi ! Je suis resté seul avec un geôlier spécialiste du comportement et du dialogue.

– Où est-ce qu'ils vont ? criais-je.

Une voix artificielle a crépité : « Je suis nouveau ici, je ne sais pas comment cela fonctionne ! »

– Dans six mois, tu vas faire comme tes confrères, tu vas galoper toi aussi. Vous êtes une bande de salauds !

Je suis retourné dans ma cellule...

Le hurricane

Un soir, je me rends au gymnase pour jouer une partie de ballon volant contre une équipe de l'extérieur. Nous sommes sur le terrain à nous réchauffer pour la partie.

L'autre équipe se prépare de l'autre côté du filet. Je m'aperçois qu'il y a un geôlier nouveau qui se faufile pour jouer. C'est l'ossature des nouveaux programmes. La *violence civilisée*. Comme je ne veux pas m'amuser avec mes tortionnaires, je quitte le gymnase.

Je hais le syndrome de Stockholm.

Après le coucher, on m'a conduit au trou. *Raison administrative* est le libellé officiel de cette opération.

Dans ma tête, il y a déjà eu une ligne de démarcation qui séparait le bien et le mal. Quand j'étais un petit garçon, je voyais clairement cette ligne. Je me disais, ceci est bien et cela est mal. C'était facile. Plus j'ai vieilli et plus la ligne est devenue floue.

Les « savants » hommes de loi de mon pays donnent huit ans à un individu pour des tentatives de vol avec effraction. Ils donnent ensuite sept ans à un tueur professionnel qui a commis une quarantaine de meurtres crapuleux ! Il semble que les hommes de loi étudient très longtemps pour n'apprendre pas grand chose. On dit que le règne du schizo de Pékin a coûté la vie à quarante millions de personnes.

Il y a de quoi chercher la ligne qui sépare le bien et le mal.

Le bien et le mal n'existent pas. Je l'observe à chaque jour dans le comportement des hommes politiques. Dans les jugements de justice. Dans les contradictions religieuses. Je le perçois dans la conduite des geôliers.

Les geôliers peuvent me punir pour tout manquement à leurs diktats. En prison, les lois ne s'appliquent plus. C'est le règne de l'arbitraire. Le pouvoir du geôlier est incommensurable.

Le pouvoir détermine le bien et le mal. Les geôliers trouvent que c'est bien de moucharder les autres prisonniers, mais qu'il est mal de moucharder les geôliers. À l'instar du parano de Moscou, ils se sont octroyés la bonne pensée, le pouvoir et l'immunité⁵.

Je refuse de me laisser crétiniser et manipuler par le geôlier nouveau ou par quelque pouvoir que ce soit. Je n'accepterai jamais ces chaînes de soumission servile, même si je dois y

5. À chaque plainte des prisonniers, ce sont des confrères geôliers qui enquêtent et qui s'autoamnistient éhontément.

laisser ma peau. La vie a un sens quand elle est vécue debout. J'aime la sensation du vent sur mon visage.

Pour avoir refusé de jouer au ballon avec le geôlier nouveau, j'ai fait un mois de trou et j'ai été transféré dans un pénitencier à sécurité maximum.

Le système qui enseignait la communication au prisonnier n'a jamais répondu aux questions que j'ai posées. J'en ai d'autres à formuler.

Le système ordonne et le prisonnier doit obéir. C'est sa définition du dialogue. Le «Living Unit» a été un échec parce qu'il avait des relents de cloaques.

Le système a de nombreuses explications pseudo scientifiques pour expliquer toutes ces structures nouvelles qui sont des vestiges de l'Antiquité.

J'ai épargné au lecteur la terminologie de la version moderne de l'âne et la carotte égarée et perdue dans le labyrinthe semi-kafkaï en post-orweillien de la nationale sociale thérapeutique moderne dans le plusse meilleur pays du monde !

Deci, delà

Marie-Ève Lacasse*

« Ça rend sauvage, l'écriture.
On rejoint une sauvagerie d'avant la vie. »

MARGUERITE DURAS
ÉCRIRE

« À ce règne de l'angoisse toute-puissante
succède celui de la nausée. »

PAUL-ÉMILE BORDUAS
REFUS GLOBAL

DEUX mains pendent au bout de mes poignets, retenues par de minces veines vertes. Elles pendouillent parce qu'elles n'accueillent plus, solitaires et à elles seules, toutes les rivières du monde, les volcans éteints, les cris sourds qui bruissent, ici et là, dans le noir de l'eau. J'écris cela en me servant – hasard – de mes mains, ces extrémités, ces cendres mouillées. Nue. Crûment. J'écris, geste automatique et insupportable. J'écris à défaut de me taire (il faut se taire), parce que les mots effleurent parfois l'œil de trop près. Je réchauffe mes poignets veinés.

Cette insatiable soif d'atteindre les sourires blancs... La candeur, la voix teintée de nacre, et tout ce silence qui fumait ! Partis, évacués. Jamais plus, l'enfance. C'est peut-être

* Collège Jean-de-Brébeuf

l'entre-deux. Ou à cause des mots. Des chuchotements amers, des murmures humides, des mots, a-b-c-d-e-f, en rigoles fraîches ; à tous les jours, ils étaient dans mon oreille. Cette petite cavité trop emplie de confidences sourdes. Doux soubresauts du silence. L'innocence est si loin, étouffée dans mes délires. J'ai les joues qui roussissent quand j'y pense.

Depuis deux semaines, j'ai appris à respirer au compte-gouttes. J'économise le souffle, pour survivre plus longtemps. Une mort, c'est déjà beaucoup. Peut-être n'aurais-je pas dû revenir de cet ailleurs, on ne sait où, si accueillant, loin de la grisaille des vies. Je ne sais pas. J'écris, aujourd'hui, maintenant, ici, puisqu'il n'y a rien de mieux que je puisse faire.

Je suis revenue.

* * *

Alors, c'était ça. Ils étaient des humains qui se touchaient, trop symétriques, au travers de la froidure d'une vitre. Entre les épidermes, une couche de givre. Toute fine et douce et qui recouvrait leurs corps, comme des larmes de craie.

C'était son souffle, du coup, et ses yeux, dans la maigreur de l'effroi. On ne sait pas.

Et il cognait, cognait, cognait en elle, répandait dans son corps des liquides piquants. Elle, elle hésitait. Parfois, butée dans l'onde timide, elle s'offrait, imprégnée de mystère, telle Danaé recevant entre ses cuisses des traînées de poussière. Puis, violemment, alors que tous ses poils se dressaient comme la pointe de ses seins, elle luttait, s'arc-boutait, refusait qu'on la prenne, tarabustée au creux d'épaules rouges. Et lui, lui il repoussait à la limite de l'insupportable l'ardeur de son désir, tentait de la maîtriser, cette femme sauvage qu'il maintenait par les yeux, uniquement par les yeux, oui, les gestes projetés, ses mains subissant l'effet incontrôlable des marées. On aurait dit des soudés qui se déchirent, ultime effort vers la liberté, alors qu'ils s'emboîtaient, ces deux-là, comme dans les jeux de puzzle.

Champ de neige. Champ de boue. Au creux de ces monceaux de terre, sur des racines rêches de saule, cailloux écrasés dans sa peau, un mince filet de voix sifflait imperceptiblement dans le mai vierge. Autant de songes et de souvenirs qui se mouvaient, doucement, sur la chair d'Ela.

Lui, il la caressait déjà depuis toujours ; c'était elle, elle, elle, il l'attendait, amour écorché, à vif. Il aurait voulu couvrir l'écho, ne plus jamais *aimer* ; c'est si mièvre, l'amour, oublier les femmes et leur parfum, là, entre leurs clavicules. En vain. Il explosait en elle, comme il aurait voulu tout faire éclater également autour de lui, y compris sa cervelle. Dominé, soumis à lui-même, il se répandait en son corps, fuyant quelques noirceurs au passage. Mani. Mani. Mani. C'est son nom, deux syllabes, du centre des lèvres à la douceur du palais.

C'était un dimanche et c'était la triste banalité de mai, mai et sa fraîcheur, sa jeunesse, son muguet fragile, ses pastels et sa lumière douceâtre qui donnent parfois des haut-le-cœur.

S'il n'y avait pas eu cette fougue, innocemment couchée, elle aussi dans l'herbe, le souvenir aurait été autre dans leurs esprits étouffés de froid.

*Tu me tues.
« Gaspille-moi ! »*

Or, comme toutes les mauvaises choses n'ont pas de fin, Ela, sans cris sans plaintes, se surprit à aimer désespérément la solitude. Seule, à l'envers et à l'endroit, sous toutes les coupures de l'exil, volontaire ou pas, à mille lieues de l'union des corps chavirés, elle oublia. Trop vite, trop tard, la solitude s'était installée dans ses intimités de femme, et elle régnait, là, présente, palpable, dans tous les pores de sa peau, la solitude était là qui criait, suintante, envahissante.

Repousser la symbiose, pour réfléchir et vivre et se situer dans le temps. Éliminer toutes les pollutions qui la contaminaient, désir, folie ou autres vertus terrifiantes.

Comme éprise, envoûtée par une faculté parallèle à sa personne, Ela se mit à peindre. Comme ça. Parce qu'il le fallait, parce que Mani écrivait, lui, maniant la plume comme une arme, légère comme un nuage. Mani... Mani perdu, déchu, oublié on ne sait où, noyé dans la mémoire, comme un souvenir en suspens, un sourire pour le futur. Refus total d'abnégation ou de tolérance. Mani n'existe plus. Embrassé dans l'innocence. Non, il ne se jette plus, intérieur, dans le microcosme d'Ela. Mani s'est enfermé dans une bulle close, il flotte innocemment dans son esprit-folie.

Ton silence

D'eau

Elle peignait toute la journée, couleurs lancées comme la poudre des canons, sur des toiles immenses, dansant avec ses pinceaux, violente, évacuant les surplus de liquides intérieurs qui bouillaient dans ses veines gonflées. Ses oreilles bourdonnaient, toujours ; ainsi, Ela allait curer frénétiquement les deux trous qui s'enfonçaient dans sa tête plusieurs fois par jour. Elle ne pouvait pas supporter ces sifflements, ces froufroutements qui la déroutaient de sa transe créatrice. C'était impossible, tous ces bruits mêlés qui l'assourdissaient de coups martelés.

Se complaisant dans sa claustration, elle comprit, aux aurores de juillet, qu'elle était fondamentalement seule et qu'elle n'avait plus à provoquer sa réclusion.

Ela peignit encore quelques grandes toiles, *grandes* seulement parce qu'elles étaient immenses, les dimensions étant celles de ses angoisses, énormes pans de murs, à grandes goulées.

Puis, aux prises avec son corps, avec sa tête et tout ce qu'elle pouvait contenir de frénésies, dans une folie qui l'empêchait de se concentrer sur sa peinture (seule bouée de sauvetage à sa respiration naturelle), Ela négligeait de manger, de se laver et de dormir, refusant de se soumettre à elle-

même. Pour éviter le retour. Et oublier, un peu, ne serait-ce qu'un court instant. Les doigts. L'encre.

*Mes caves noircies de cendres
Ta matité*

Essoufflée, exténuée, détruite par son propre corps révolté, elle ne pouvait peindre parfois que du bout du pinceau (poils noirs et drus), l'instrument étant trop lourd pour ses maigres forces. Hypnotisée ou comateuse. Elle arrêta, s'effondrait plusieurs fois par jour, de fatigue, de faim, de soif, on ne sait pas toujours ce qui se passe dans le corps des autres, et se réveillait quelques heures ou quelques jours plus tard, affaiblie mais heureuse, les oreilles irritées et parfois silencieuses.

*Saigne
La couleur fourbe*

Après quelques semaines, le corps à la limite de la subsistance, Ela ne se réveilla plus. Tout elle-même était étendu parmi les godets, les tubes de métal enfoncés, les rouges et les jaunes, qui séchaient sur des plaquettes de bois. Et elle, elle, ses cheveux traînaient dans le mauve, visage écrasé dans la peinture huileuse, en union parfaite, comme si elle faisait partie intégrale de son oeuvre.

Ela déposée sur toile. Gouache et acrylique. Techniques mixtes.

Désouvré, son corps fut tiré jusqu'à l'hôpital.

Ela n'avait pas encore réalisé que la véritable solitude ne survenait qu'à ce moment précis de son passage, alors qu'elle était physiquement déchirée entre deux mondes, l'un étant plus doux que l'autre, s'y réfugiant, blottie, à nouveau fœtus, et découvrant que c'est dans l'autre monde que l'on y est le mieux accueillie, dans le froid, dans la pureté du mot « dur ».

*Ta petite voix
Comme un miaulement*

Faire un choix, dans le sommeil.

Intubée par tous les trous qui perforaient déjà naturellement et artificiellement son corps, de l'oxygène à pleins poumons, du beau sang neuf injecté dans les veines, son corps vivait, chair palpitante qui aurait tout fait cependant pour côtoyer les vers sous les monuments. Mais, mais, mais. Mani était à son chevet. Elle n'ouvrait pas les paupières. Elle savait sa présence. Trop vivant. Trop ici.

*Je sais que tu me penses
Je le sais*

Il faut toujours trouver un endroit pour pleurer ; touffes vertes du centre-ville, placards, sous le lit, dans le creux de l'oreiller, sur un banc de parc, banc de neige, ou en marchant très vite dans la rue. À défaut de ces endroits de rêve pour le cache-cache des larmes, il y a toujours des mains, inhabiles mais précieuses, impatientes d'épouser le visage.

Ses grandes mains de sel.

Pendant tous ces mois loin d'elle, tous ces jours et toutes ces minutes comptées, émiettées, éreintées, contraint à sa solitude forcée, il avait écrit. À Ela. À ses côtés, sans la voir, si près d'elle, dans ses méandres, ses courbes floues. Enfermé avec elle, sans elle, la pourchassant uniquement par la langue. Ce qui est terrifiant, et à la fois magnifique, c'est qu'il est parfois habile, Mani, avec sa plume. Il écrivait des poèmes noirs sur ce corps mi-vivant, cet habitacle qui respirait avec un bruit anormalement rauque. Ce corps, c'était bien elle, oui, qui soulevait faiblement sa poitrine, qui soufflait, qui bouillait de sang faux, oh ! que cette masse de chair était affreusement vivante. Mani, peut-être amoureux, avait gaspillé cette rage pendant les maigres passages d'Ela. Son départ, même s'il n'en était pas un, ne lui avait permis qu'un retour à la création. Et pourtant elle était si *lui*, malgré mille distances inéluctables. À l'intérieur même de son art.

Maintenant il pleure le silence de l'absurde et l'absurde de l'absence.

« *Meurs ou tue* »
Mais tais-toi

Elle le pressentait, le danger de sa plume, sa main vengeresse. On ne nie pas les évidences.

Mani écrivait comme on tient une note, jusqu'à exténuation du son, abandonnant des mots si vrais qu'il aurait fallu tuer l'écho si vite, si vite, avant qu'il ne se répète.

Dans cet hôpital particulièrement noir et blanc, il lui écrivait.

Ela flottait dans ses grands draps, dans un sommeil plus-que-parfait, dans cette profonde sérénité qu'il lui envoyait. Une foi, peut-être. Des mois de silences pour la retrouver, stérile, intubée, dans un scaphandre.

S'avancer vers elle... Tenter, peut-être vainement, de retrouver la candeur de son visage, ses joues hautes, ses lèvres qu'il avait embrassées, mouillées, sucées, mordues. Sous les tubes et les sparadraps, Ela était encore là, c'était pourtant bien elle, malgré la peau laiteuse et les ecchymoses qui couronnaient son front gonflé.

La toucher, à demi-morte.

Son corps comme une grande feuille blanche, sans lignes, sans encre.

Longtemps, après l'absence, il croyait avoir eu un désert à la place des yeux. De la poussière grise, chaude, soufflée à grands vents, se collait à ses iris séchés. Elle entrait parfois dans tous ses orifices, les oreilles, le nez, la bouche, l'anus, mais c'étaient ses yeux qui absorbaient le plus la sécheresse, la rudesse des cailloux fins, la violence du soleil. Il ne savait plus pleurer, alors, le sable s'accumulait entre ses deux paupières, comme aux abords d'une fenêtre, en s'égrenant lentement, tel un sablier déréglé.

Or, dans cette chambre verte, baignée d'éther, Mani pleurait.

Et pendant cet instant extraordinaire, ses paupières s'écrasaient comme les boucliers des soldats morts. Ses yeux

se lubrifiaient enfin, mouillaient leur sécheresse, se coloraient de rose, faisaient réapparaître un peu de blanc sous la grisaille du sable. Du revers de sa main, il essuyait ses eaux grises et salées, main qui ne frôlait plus, ne prenait plus, n'aspirait plus, ne caressait plus, humide, fumante, comme une petite braise rouge inutile.

Et l'infirmière arriva.

Et fit sortir Mani de la chambre.

* * *

T. C'est tout, t'es. T-toi, gros doigt pointé vers ta tête trop lourde, à toi, à toi, Mani-anarchie, Mani-rebelle, Mani-Ela. Le T violent de la révolte. Le T muet du désert.

On (qui, on ?) me demande violemment de choisir.

Il aurait fallu pouvoir se complaire infiniment dans cet entre-deux. C'est « là » que je désire rester, loin de l'attente.

On ne finit plus de découvrir. C'est l'angoisse.

C'est l'art. C'est la peinture. C'est le suicide.

* * *

L'infirmière demanda si elle n'avait pas de famille que l'on devait informer de ce que vous comprenez car vous savez c'est la loi.

Et Mani répondit que non, car il ne ment jamais.

Le médecin le fit venir dans son bureau et lui demanda s'il était le père.

Non, qu'il répondit, surpris, je ne suis qu'un ami. En fait, nous étions... Il voulait dire que... Eh bien... Amants, voilà.

Mais le médecin lui dit ah bon vous ne saviez donc pas ?

Mani répondit que non. Il ne pleurait plus.

Et Mani qui répétait Votre bébé, *votre*, parce que c'est ce qu'il avait dit, le monsieur en blanc.

Et le désert revint subitement dans ses yeux. Mani en était presque rassuré. Il prend par surprise, cet harmattan sec, en-

veloppe l'être d'étourderies, déstabilise le corps. Plus de mains, plus de peau, qu'un squelette entouré de viande. Le vent avait usé son habitacle jusqu'à atteindre le givre, entre le derme et l'épiderme. Il en tremblait, les yeux mi-clos, irrité par les traînées de cendre brute, là, sur la pupille.

Un enfant.

Ela jusqu'aux os, toujours pure. Ela qui tire la langue pour attraper la neige. Ela qui boit de l'eau qui pétille parce que ça fait sourire. Ela qui dévore des montagnes de livres en croquant des pralines. Ela qui fume des cigarettes blondes. Ela-caprices. Ela qui mène sa vie comme dans un jeu de labyrinthe.

Petite fille.

Elle gagne encore. Elle gagne toujours, la salope. Envoûté à jamais, le Mani, enchaîné. Douce prison. Increvable amitié. Mani, dans le creux de l'effroi, dans l'espace, dans l'amère amertume.

Elle porte maintenant le germe de ses sangs, l'empreinte immuable de son passage. Ineffable enfant.

* * *

T'es là qui doit pleurer, je te vois, ta main sur la mienne, avec tes poèmes. Et tes vers. Et l'absence. Et l'intérieur de tes mots. Ça m'épuise.

Je fumerais silences sur silences.

*Contrit
Dans l'absolu*

Où je suis, ici, ou là, le temps est suspendu. Il faut que tu le saches, Mani, je te parle. Écoute-moi. Oublie tes manières fourbes.

Je t'aime pour ton désespoir. Alors va-t'en.

Je te porte et je vomis de l'air. Un deuxième moi vient prendre la relève. La vie est une putain à demi-morte. Mon corps n'est plus ce qu'il est, je ne sais plus, Mani, si je te vois.

Comme la vieillesse est une jolie chose ! Si près de l'effroi... Me reconnais-tu encore ? Je n'ai pas la peinture pour te le dire. Il n'y a plus de couleurs, ou plutôt, si, elles sont comme dans les rêves. Fumeuses. J'y plongerais, j'y noierais toute ma frousse, dans ces spectres infinis, dans ces lignes et ces courbes qui perlent. Si absentes. Si impalpables.

Elle est douce, la désillusion de l'illusion. Il me suffit d'être aveugle.

Lorsque je sortirai de cet abîme où mon cerveau se complait à vivre, j'écrirai, comme toi. Je te jure que j'écrirai. Crois-moi !

Merde !

* * *

Une femme, les seins nus. Les épaules maigres. Son sexe comme un littoral. Une odeur lointaine de fleur d'oranger.

Il la regardait il la regardait il la regardait comme une grande phrase inachevée. Crue sur ses draps bleus d'hôpital.

Le jour, les médecins allaient et venaient dans la chambre verte, grandes chemises blanches qui virevoltent comme le tulle des robes de bals, avec leurs stéthoscopes-serpents, tubes et machines et le roulis des civières, traînant leurs toux, leurs pleurs d'enfants, et toute cette odeur... On violait la quiétude de sa Ela, serrant ses biceps de garrots montés, piquant sa peau d'aiguilles trop longues, insérant des tubes, ici, là, partout.

La nuit, Mani lui faisait l'amour tellement délicatement qu'elle ne s'en rendait jamais compte.

* * *

Je le sens qui vit, lui, dans mon ventre maigre.

Sa naissance est comme un sommeil entamé trop tard. Sa vie aura les traits tirés, les yeux bouffis, il sera fripé, rabougri. Mani, mon enfant sera malheureux. Il sortira de mon ventre

sec, avec toutes mes peines ensevelies, mes noirceurs, mes suicides anticipés.

Il naîtra dans le sang et dans la poussière et dans la boue.

Je lui envie la grâce que j'ai perdue, toutes les spontanéités du monde, les sourires, la lumière.

À la seule pensée de ces souvenirs si criants, écorchés, je vieillis de mille ans. Je vais mourir parce que c'est ce qu'il faut que je fasse, je dois faire ma mort. Enterrer l'inavouable. Comment faisais-tu ?

* * *

Des doigts qui pleurent, parce qu'ils ne savent plus toucher. Malgré ses larmes de sel, du bout des ongles il la couvait de fines soies, légères. Absorbé ailleurs, intuitivement. Échappé. L'effet du papillon, si douceux et noir... Une pause précieuse, délicate, à peine perceptible, dans la paume, un risque d'envol. Dans la perte et le déséquilibre. Dans toutes ces angoisses vitales. Recul masqué, à des kilomètres de son essence. Petit amour fragile.

Des oiseaux morts plein la figure. Mani et son visage démolé, abrasé. Il a le corps affamé, blotti contre l'aube, mu par un inextricable désir de sérénité.

« Affronte-moi ! » qu'elle le supplie. Tue-la. Tue-la.

* * *

Mani a appelé la famille parce qu'il n'en pouvait plus. La mer, vagues impressions, se présente désormais tous les jours au chevet de sa fille, caressant ses cheveux feu, lavant son visage avec le plus d'amour possible, doucement, doucement, avec tellement d'amour que c'est insupportable à voir. Il n'attend que son départ pour enfin se la rapatrier.

Quand l'océan ne vient pas envahir ses côtes, Mani se nourrit d'aube et lui parle de la vie jusqu'au soir, il lui récite

des poèmes, des textes, des chapitres de manuscrits inachevés. Dans les bruissements sourds des musiciens sourds.

Il lui a donné jusqu'à son propre rejet, jusqu'à sa haine intérieure, ses vices, ses obsessions, toutes les molécules de son corps. Il a versé son vide, son creux, son mal, dans le ventre d'Ela. Il a accepté l'imposition de la frontière, il l'a aimée dans son corps-prison, dans ses gestes enfermés, sa sécheresse, sa froideur, ses violences.

Elle était dans tous les repos du monde, même pas vivante tout à fait, dans le silence qu'il lui envoyait. Complètement jade, froide, verte et dure.

*Tiède
Devant la révolte*

* * *

Ela, tu ouvriras les yeux et tu seras aveugle.

Dans tes entrailles saignées à bloc, elle est là, je la vois, la fragile fêlure. Si seulement l'hiver ne pouvait pas s'épancher, comme aujourd'hui... Si seulement je pouvais toujours être aussi près de la volupté, enfermé avec toi, jusqu'aux larmes. Je te regarderais mourir toute ma vie. L'agonie te rend belle. N'est-ce pas, Ela, que tu préfères te laisser engouffrer par la vague, toujours recommencée ? N'est-ce pas, Ela, que les marées emportent les grands enfants vers leurs algues bleues ? L'ombre liquide doit être immense.

Je t'emmerde je t'ennuie je te raille tu voudrais tant que je t'abandonne mais il y a plus ; un mur s'élève, juste là, ici. Je t'écris un roman. Dans ma tête, et un peu dans la tienne, même si tu refuses. Je t'écris, le plus pur mouvement du pauvre, le geste le plus limpide. Parce que je suis faible. Dans cette chambre, Ela, je ne veux pas te le dire, ne t'effraie pas, ne me quitte pas, mais la vie ne bat qu'au bout de cette plume. Toujours aussi imperceptiblement. Je préfère la mer, moi aussi. Certes, il y a des mots. Et des noyés. Quelque peu morts.

Il faut que je te dise : on écrit, malgré l'espace trop restreint des lignes, la crainte de l'envol et de la perte, le déséquilibre soudain, comme un funambule en quête de raison. Je sais où tu es ; je sais ce qu'est le désert, Ela. Entre deux mondes, entre deux souffles, entre deux balancements. Bribes, morceaux de vie éparpillés d'entre toutes les pages, je dois m'avouer vaincu. L'assèchement, les Muses perdues, l'élan brusqué, je sais tout ça. Le désert, ce sont ces grains qui s'accumulent sous les paupières. On n'écrit plus, on ne pense plus, alors le sable revient au galop, grandes traînées grises et funèbres, drainant tout le souffle. Impossible alors de créer, n'y pense plus. Sinon on crève. Tu verras. On s'habitue au spleen. On s'habitue à tout.

J'aurais espéré te voir combattre la facilité. Entendre à nouveau ton souffle répété, d'une voix à l'autre, d'une main à l'autre. J'aurais aimé te retrouver. Tu ne gagnes pas toujours, tu n'es pas si forte, étrange Ela.

Vais-je défaillir, au fil des images enneigées, des souvenirs pourris ?

* * *

J'ai emboîté le temps. Il me fallait m'enfermer, m'emprisonner, me punir, m'exclure. Sans la peinture, cet exutoire, cette liberté, j'aurais été envahie par le froid.

Je me devais de retourner au sommeil de la naissance.

J'aurais voulu tout enterrer, tes visages, tes mains, ton corps comme un oiseau libre, ton âme qui s'épuise, et surtout tes mots scellés. Quand ils s'ouvrent, leur sens s'échappe et dégringole en fines rivières indomptables. C'en est fini, après c'est le déluge, on ne contrôle plus rien, tout est inondé et l'âme devient une immense éponge saturée, dégoulinante d'angoisse.

Tes mots ne sont pas toujours hermétiques.

*De l'innocence
Comme des pas
Dans une église*

Il faut se battre en silence. Je vivrai parce que je te porte, et uniquement pour cela. Quand je peignais, hypnotisée le jour et la nuit et même entre les deux, je le savais. Tout. Mon enfant. Tes délires. Ma folie. Tes angoisses. Mes doigts pleuraient, si c'est vrai, parce qu'ils savaient ce qu'ils perdaient. Et tes idées obscures... Je ne saurai plus jamais regarder, j'aurai perdu mes larmes et mes sourires. Le corps est un habitacle trop étroit pour être disjoint de l'âme. Le mien est perforé. J'absurde. Si une chair violée peut donner naissance... C'est cela, le désert, Mani ! Il y a tant d'enfances perdues dans ma tête que je les vois, chacune, marcher pieds nus jusqu'à l'océan.

Ne t'acharne plus, amour noir, sur mon corps saigné. Mes flancs sont ouverts. Le poids de ton essence expulse mes derniers soupirs, mes organes les plus rares. Il est fini, le temps de l'herbe bleue. Retire-toi, abandonne-toi à ton affliction, éloigne-toi, part, quitte l'Amérique, découvre les femmes et leur littérature — tu verras : il y a des vers sublimes entre les omoplastes pointues des filles maigres. Oublie tes enfants morts. Hélas ! La mer est vague et mes bateaux, percés.

C'est fait. On n'enferme pas les mémoires.

J'appelle au large, du plus profond de mes sangs : « Va-t'en ! »

* * *

*Des riens
Funèbres*

T'as un refus sous la peau, un beau grand refus global, de vivre, de crier, de peindre, mais tes mains... Elles sourient.

On m'a dit !

Tu reviens ! Nous retournerons rue Sanguinet, dans ton grand studio, rempli de toiles et de couleurs, de pinceaux, de rages.

Tout à côté il y aura une machine à écrire que je porterai sur les genoux.

Tu reviens ! On m'a dit ! Envoûte-moi encore, Ela, dans ta noirceur, tes abîmes et tes angoisses, tes blessures, tes déchirures cousues au fil de crin. Aveugle, maudite, vivante.

* * *

La mer ne revenait plus au chevet de sa fille depuis quelques sabliers écoulés. Elle s'était retirée dans ses souches profondes pour longtemps, fossilisant les puérils souvenirs, pleurant un deuil invisible. La terre paternelle s'est pointée, quant à elle, entre un poème et un chapitre. Larmes et sels au bord des yeux, il avait perforé les prunelles de Mani d'armes possessives. C'était donc lui, l'homme derrière Ela, le créateur de cette vie sauvage. Il la prenait, la soulevait, pleurait dans ses doigts, disait : « Ma toute petite » en sanglotant, puis il se levait brusquement, poussait Mani hors de la chambre, le traitait de voleur de voyeur de violeur et claquait la porte dans des gémissements primaires qui laissaient Mani sculpté d'effroi.

Puis, plus rien.

L'assassinat des terres, enfin brûlées, avaient laissé le corps d'Ela calme, calme, calme, quoique plus maigre, son cœur ne battant plus aussi souvent. Une fois sur deux, environ. C'était peut-être suffisant, allez savoir.

* * *

Comment aurais-je pu ?

Je façonnais le futur. Sans retour. Le présent est trop irrémédiable. Ainsi, je te cueillais, à tous les jours, doucement, d'entre toutes les impressions c'était toi, Ela, ton âme propre,

ton entité. Ela la seule, vouée à son propre déchirement, à son suicide ou à sa vie, choisie, si près du destin et de ses aléas. Rarissime.

Tu me gèles. Vulgairement.

* * *

Tout s'est joué dans cette seconde d'hésitation. Ils sont à nouveau devant moi, ces yeux qui regardaient à l'intérieur de la tête, et ces mains, qui pinçaient le monde entre le pouce et l'index. Le destin se dessinait alors en un léger silence, un bref mouvement de recul. J'ai alors senti tout le poids du mot « fracas » choir sur ma colonne, de la naissance du cou à la rondeur du coccyx. Tant d'espace, en voûtes et en sphères, entre tes pieds et les miens.

Se figer dans le temps. Trouver quelques repères avant que les secondes ne s'acculent gouttes à gouttes et ne se perdent dans les étendues lactées.

Je l'ai senti mourir à grandes coulées, chaud et rouge et tellement trop rouge et puant, granuleux, poisseux, glisser sur ma cuisse, mon enfant-cellule mort avant la vie. Le tulle dé-goulinait et n'était plus blanc du tout. Il y avait tant de distances entre moi et mon second être que je ne crois pas... non, avoir pleuré.

Encore plus vidée de ma substance qu'avant. Creuse. Creuse. Creuse.

La perception, je ne sais pas. On ne voit pas ces choses-là. C'est dru et sec et brut. J'avais cru saisir le désespoir. Mais on ne touche pas l'absence. Plutôt, on cherche à tâtons, dans le noir des eaux froides. Et on tente en vain de fixer le vertige. Délicieuse angoisse qui paralyse les doigts.

Je tisserai des langues roses aux creux de bures recroquevillées, rattachées entres elles par du fil dur, retenues par des vécus si différents qu'ils se sépareront seuls. Puis, il y aura des surfaces humides, des pores ouverts, des toiles luisantes.

Et des courbes, et des lignes, et des virgules partout. Avec des morts. Avec des corps. Et des mots.

Rêches.

Mes yeux semblent vouloir quitter leur cloître. La mort s'infuse si doucement, elle caresse si habilement qu'on se laisse séduire. Dans la demie de l'âme.

Je n'ai pas eu à lutter contre la matière. Je n'ai fait que renaître une seconde fois, soufflant à nouveau, grouillante et insaisissable.

J'attends encore, dans la désuétude des jours soudains, la volupté du silence. Les mots qui déferlaient sont désormais retenus par de grands filets. L'imaginaire se voile devant l'hésitation.

Quand j'ai ouvert les yeux, Mani était là de dos qui regardait l'immensité par la fenêtre.

Je cueillerai des visages toute ma vie, si ce n'est de ce sable, sous les paupières, dont je ne sais que faire.

Passage

Étienne Lafrenière-Lemieux*

le plus large des horizons
et glissements de sable
sous des vents oubliés

elles sonnent claires
ces bouffées de poussières
sèches sur la pierre brûlée
depuis l'aube

étirements de halos granuleux

des courbes éloignées
racontent une longue vie
faibles légendes
emportées dans la sauvagine

démolies de regards
vides
elles s'offrent aux vents
pleines de sommeil
ces roches polies dans la poudre du soleil

dans l'acharnement de silence
lignes de rocs

à travers les mouvements presque à reculons
et les espérances asséchées
il est impossible de distinguer l'homme

* Collège Ahuntsic

pays sans terre
on y a marché, roche éclatée
bien avant le jour
dans l'embâcle métallique

une lumière d'ailleurs trace la route multiple
voie solitaire comme dernière chance

embourbement de fruits morts
il est impossible de distinguer la nuit

que du sable et des heures sourdes
poussières d'arbre et ciel de tous les temps

d'ici jusqu'au soir
d'ici jusqu'au bout du mirage
solitude
comme une mer
océan de patience
long de jours reculés

dans les restants muets
le temps demeure un résidu
à travers mes pieds
et toujours
le vent seul
le long du voyage unique

suivre la ligne des présages
assurément

les gestes du ciel emportent
les distances

les échos du silence
métal bleu
reviennent à mes tempes
comme des vagues inconnues

les traces sont encore chaudes
creusées dans les boues asséchées
et le créosote
voies de fer
poutrelles mortes

trottoirs embués
broyés de sel

dans ces champignons déjà morts
chemins de civilisation nickel
gratteurs de sol
parler ne fait qu'écho soudain
dans les soupirs du roc

à fendre l'âme

personne ne peut répondre
personne ne peut plus vivre

paysage poutre-chicot
donné au chant pluvier
craquant de froid dans la boucane

le vent reprend les nœuds de l'homme
sans voix seule
nulle part

dans une marche unanime
un seul silence
chants parsemés

les dernières machines claquent
dans la fumée des bottes
dans les restes de tourbe
dans les maigres piquets de branches

on ne fait que passer
migration
car on ne reste pas
sur le sable de boue
rouille et pelure d'oignon

des souvenirs s'écourent au loin
et promesses de joie

c'est la chute du jour identique

* * *

paysage solitaire
destin perdu
devenir en forme
de mamelles rétrécies

on voit les eaux bouger à peine
égorgées de cendres tièdes

parmi la couleur des mousses roussies
et les bois humides
l'enfant sauvage des jours torrides
pétille et grouille de racines
pointues

il écoute sa propre naissance
au cœur des nuits calorifères

il jette des flammes comme des brindilles
graves ramifications
vers les quatre points

il lance des armes lentes

le pays

ses petits bras muets montent avec les rayons
avec les bourgeons d'épinettes
à bout de joie

les herbes rouges
les tertres millénaires
les ramilles brûlent
et rient dans les doigts du midi

les lumières furieuses
s'étendent comme une peau tendue
sur les pans du monde

les pas s'effacent
dans la mince terre brûlée

la vue hurlante chavire
sans même y songer
et les derniers villages s'enfuient

il lance des armes lentes

le pays
comme un arbre foudroyé

la gueule pleine de souches
disloquée

laisse couler sa joie archaï que
une blessure continuelle
des distances quittées
dans un tison d'humus

sa voix comme un chant maigre

les os des hommes craquent
dans les enfarges de sa saison folle

parmi les tourbillons de suie
parmi les odeurs de goudron
et de sel

un pont entre la pierre et le ciel

il nomme des choses inconnues
innommables

il chante des vies impossibles à jamais
et laisse des larmes lourdes
rocaille molle jusqu'au fleuve

le pays de sable
comme un cri d'outarde

quelques cabanes mornes

* * *

à même nos veines
fond son espoir
comme un charbon broyé
un crachat sombre
à même nos cadences lancées

ses alentours comme un récit invisible
ses platitudes comme des lettres rêches dans la bouche
et une roche dans la gorge
lorsque le vent y coule

tous les mots de ce monde creusent le silence
au fond de la main
ce souffle brûlé est celui de l'homme disparu
ces vérités hurlent de la terre
entre les dents de l'aube
et du silence à perte d'yeux
ces lichens tissent une histoire
dans les fruits de juillet
entre vents et battures désertées
ces souvenirs humains
respirent le délire des portages
vers les forges du nord
petits bouts d'éternité
qui brûlent la peau
je ne peux plus parler de vie
il s'agit d'un autre versant
une pierre plate comme un os grugé
astre éteint
que l'on boit jusqu'aux premières giboulées
je parle de la fin d'une lueur
ici
je ne peux plus parler de vie
muskeg taï ga et mousse
l'abénaki est mort depuis
et le ciel est rouge dans la lande

glisse le regard avec les gouttes
spectacle pluriel

* * *

petits bouts de lumières

fragments poussiéreux
rutilants de foudre
et de rien

il se fait temps de mourir
aux petits feux
de la fin des jours

pour de bon

petits bouts de lumières
comme des os au soleil

désert boréal
comme un clou trop profond
d'où un rêve fou naît et meurt chaque soir

abcès crevé de sable et de couleur,
chaque ciel coulant est un drame

sous les lumières vertes
immuables

dans les traces sauvages
entre les cendres neuves et les herbes sèches
on abandonne les gestes
au bord du chemin de fer rouge
encore à notre portée

parmi les barbelés
à bout de bras
comme un essoufflement
une incantation
le territoire se dresse
rite ancien
peuplé d'aurores chamaniques
tout ceci n'en finit plus
depuis le début de la nuit
puis de l'aube
la terre décrit un cercle dans son front condamné
en tombant toujours

* * *

sous le regard de la rouille
et de l'Ungava
les lacs de métal ruisselant
entament des histoires nordiques
vieilles comme le monde
tout ceci comme une vieille piastre promise
se froisse
sous la parole du froid
le vent squelettique
lance des rumeurs
les larves creusent les peaux du ciel
en forme de rideaux violents

les cadastres ne révèlent rien
de plus
que des instants de frissons
maintenant

maintenant que le pays avance
comme une noce abrupte et sauvage
dans les voix fraîches

les pieds glissent dans la raclure
de mousses damnées

et les arbres vains gisent
dans la presque vie

gravats de paresse
et tranchées dans les cieux d'ombres

maintenant que le pays avance
comme une noce abrupte et sauvage

lamentations

l'étoile du nord
rature toutes les vies

quelle astronomie de perdition

l'éternel mutisme prolonge
les choses crues
et cimente l'horizon

les eaux traînent le poids de leur noirceur
entre les courbes et les bancs de nuit

l'obscurité célèbre les convois de l'absence

au bout de la dernière route
de la saison rouge
l'Amérique est pauvre
l'eau de givre s'agglutine aux lamelles
des broussailles
la brume figée aux pierrailles
cache les corps à peine tièdes
des ballasts marécageux
de la Toulnostouc à la chicoutée
l'alphabet du monde perd la parole
dans les dernières boues
de la dernière route
très lente
la respiration des pôles
glace les remblais fragiles du froid
les âmes autochtones
sont parquées dans la lande sacrifiée
dans les parcelles de civilisation éparées
des fumées froides transpirent des planches
sur les latitudes éteintes

* * *

c'est un pays de faux élans
figés sur des barricades de froidure
touvelles de branchailles blanches

les lointains champs de pierres et d'hommes
s'emplissent d'étoiles
de pâleur
et de cette fragilité qui assassine
jour après jour

c'est un désert de vents
où les pas de danse se perdent
sous les sentes de neige
sous les nuits de légendes
jour après jour

jour après jour
une astronomie d'efforts perdus

de la Manic au Petit-Mécatina
des milles indescriptibles retournés
vers les siècles flanqués de glaçons

de la mer au Labrador
les milles rivières noires d'arbres mous
font de vastes sentiers de chaux
où la saison charrie ses sorcières

de la côte vers les pôles
les géométries vierges d'un océan
ou d'une île sans but
plongent imperceptiblement
dans l'absence

folie des anciennes conquêtes
saintes perditions

Caï n gèle dans son cimetière
à ciel ouvert
dévasté de poudreries
et de mitraille qui engourdit jusqu'à la fin de tout

Caï n crève sous la pierraille oubliée
et sous les souffles qui coupent les jambes

* * *

de petites lignes verticales
sombres
seules empreintes
jusqu'à l'horizon gris et bleu

les soupirs
du relief transfiguré de rides blanches
arrivent des caps les plus fous
emmêlant de mirages
les derniers baraquements
mornes villages
et les dernières luminosités possibles

ici et plus loin
se conservent quelques souvenirs de corvées
roidis
à grands coups de haches et de dispersion
au creux des vallons balayés
de souffles patients

les tranchées lancées avec hâte
se perdent
poudrées de verre
en proie à la gravité

de minuscules soleils éclatent par milliers
sur les brindilles assoiffées de saisons

des rails brisés convergent vers la peur d'exister
au cœur du désert

les ramifications du ciel
lèvent des nuées de rêves parmi les clôtures achevées

des ramassis de journées entonnent
de lentes plaies

quelques oiseaux
demeurent sur les pilotis du matin

* * *

la terre d'exil n'a plus rien à partager

des mains vierges et légères tissent la toile
du chant pur
tourbillons de mort vraie

la vaste voilure évanouie retire mollement
l'aube en traits dispersés
vers les eaux intérieures

les terres supérieures
portent le fardeau de l'éternité

livrée aux ciels
dévastée de vie
la patrie-horizon s'immobilise
au-delà du solstice

la tristesse mère
se meurt sur l'envers du monde
et brûle comme de la glace vive

les hautes branches appellent les vents contraires
du pays sans peuple

les grands bateaux de lumières fraîches
laissent des éclats de vie
par endroits

la pierre noire du nord
révèle de vieux esprits
siffleux dans les archipels assombries

épinettes
bois
sentiers hors des temps
badigeonnés de glaces molles

de stupéfiantes forêts, anciennes mers
défient la source de l'histoire
origine sanglante
glacier coulant

les poutres du ciel
se meuvent avec les visions de folie
comme la fin et le début de tout
un cercle gravé de vieillesse
et de cuir mâché

révélation
immobilité dans l'immobilité
pays de tous les endroits
souffle coupé
déployé aux quatre coins

espaces vides
écumés de sens
jonché de grands chevaux de bois

c'est la saison où la bête blanche
s'abîme dans le fleuve brun

les bruits subits
forment les premières impressions
du sperme
en débâcles sombres

enfin les gargouillis saccadés
sous les lueurs précoces

les îles du soir se défont des silences poudreux
avec les sèves montantes
l'ouvrage de la belette
vibre sous le froid

les mots travaillent lourdement
la terre et le ciel
bourdons de mars

sous la neige
les jardins secrets du désert
espèrent les refrains de la saison

c'est un pays de rien
où sonnent claires
ces bouffées de lumières

Exil au Texas ou extase au Texil

Anne Thibodeau-Émond*

C'EST parce qu'ils pouvaient facilement s'y identifier qu'ils l'avaient choisi. Vide, sec, aride. Voilà qui décrivait aussi bien le désert que l'état de Marie-Paule et Étienne. L'air qui flotte dans le désert n'est-il pas imprégné d'une chaleur inquiétante, d'un sentiment de désespoir et de danger ? L'air qui flotte dans le désert ne vous rappelle-t-il pas que vous allez sans doute mourir bientôt, à bout de souffle et à bout de vie ? L'air du désert ne vous rappelle-t-il pas que vous n'avez plus d'eau ? Que vous n'avez plus de cœur, que vous n'avez plus de force ? L'air du désert ne vous rappelle-t-il pas qu'il est inutile de continuer, que la pluie ne viendra plus ? L'air du désert ne vous rappelle-t-il pas que vous avez mal, que vous avez chaud ? Enfin, l'air du désert vous rappelle, à coup sûr, que vous êtes seuls. Seul comme on peut l'être quand on est seul dans le désert. C'est pour tout ça que Marie-Paule et Étienne avaient choisi le désert.

Ils l'avaient choisi un de ces matins pires que les autres. Un de ces matins où ils se réveillèrent et ne surent quoi se dire. Un de ces matins où ils n'eurent pas envie de faire l'amour. Un de ces matins où ils n'eurent même pas le courage de se

* Collège Ahuntsic

regarder, par peur, peut-être, de se reconnaître dans les yeux de l'autre.

– C'est fini. Tout est fini. On part, qu'est-ce que t'en penses ?

Elle avait dit cela sans expression, sans cette conviction qui donne un sens aux projets mêmes les plus insensés. Il manquait aussi cette étincelle dans ces yeux, celle qui avait toujours su convaincre Étienne. Mais il ne la regardait plus, alors à quoi bon ?

– Eh bien quoi ? On part, on souffre et on crève.

Étienne avait enfin levé les yeux. Il s'était assis sur le coin du lit et il s'allumait une cigarette. Il en tira quelques bouffées en attendant la suite.

– On n'amène rien, on n'amène personne. On part et on regarde la mort arriver. On ne se bat pas, on ne se bat plus pour une fois.

Étienne continuait à fumer en regardant, maintenant, Marie-Paule défendre son projet. Elle semblait presque y croire.

– On choisit l'endroit puis on part. On part vite avant que tout merde pour de bon, OK ?

– On pourrait aller dans le désert.

Il n'avait dit que cela. Peut-être que c'est parce qu'il ne savait pas quoi dire d'autre. Peut-être que c'est parce que le projet le branchait. La mort dans le désert. Pourquoi pas ? Que leur restait-il d'autre de toute façon ?

– Oui, pourquoi pas le désert.

Étienne avait compris. Encore une fois, il l'avait comprise et Marie-Paule était contente. Elle n'aurait pas à se lancer dans de grandes explications. Il avait compris, et il ne chercherait pas à la comprendre plus, il la suivrait.

– Bon allez, on fout le camp ?

Elle était déjà debout et elle regardait Étienne. Il finit sa cigarette, l'éteignit d'un geste rapide et se coucha en disant :

– On dort encore un peu ? Le chemin est long jusqu'au désert, tu sais...

Ils s'éveillèrent beaucoup plus tard et se regardèrent durant de longues minutes. Ils firent l'amour parce que le désert pouvait toujours attendre, de toute façon.

L'appartement

Il venait tout juste d'emménager dans un agréable appartement. Nouveaux murs, nouvel air, nouvelle vie... Il attendait ce moment-là depuis longtemps. Depuis, en fait, le jour où Marie l'avait laissé tomber. Il n'avait pas su s'en remettre.

– Tu me plaques, c'est ça ?

Elle l'avait regardé un instant, lui avait sourit et elle avait laissé échapper un petit rire. Puis elle était partie sans se retourner. Ça avait été sa seule réponse. La pire que l'on puisse imaginer. Philippe pouvait, au mieux, admettre qu'elle le quitte. Mais comment accepter, en plus, qu'elle le fasse en riant ?

Suite à son départ, il avait donc tenté de poursuivre une vie normale. Il avait déniché un petit appartement miteux situé en plein centre de la ville. Il comportait une seule pièce, puis une petite salle de bain. De plus, il coûtait horriblement cher. Philippe avait la certitude d'être tombé sur un bon coup avec ce logement.

Au centre de l'unique pièce prenait place un vieux matelas duquel une étrange odeur se dégageait. Gracieuseté, sans doute, des anciens locataires. Ce jeune couple de junkies avait été chassé par la vieille propriétaire. « Des gens respectables seulement se devraient d'accéder à de telles suites », se plaisait-elle à répéter. N'empêche. Elle n'avait pas de concierge et n'avait pas jeté un coup d'œil à la pièce avant d'y faire entrer Philippe. Elle n'avait pas vu les taches de sang sur le tapis de poils bruns. Elle n'avait pas vu les seringues posées près du lavabo, à côté d'une bouteille de bière et d'un condom. Le sang qu'elles contenaient était sec.

Philippe n'avait jamais osé y toucher. Il songeait à toutes les crinques que s'étaient offerts les deux toxicos et à cette chance qu'il avait d'avoir trouvé cet appartement. Il n'aurait pu rêver mieux. Vraiment.

Il y avait aussi eu ces deux mecs qui venaient ici seulement pour baiser. Ils étaient beaux, jeunes et ils allaient mourir. D'ailleurs, ils étaient partis à cause de ça. C'est que Madame-la-proprio avait tendance à s'attacher à ses locataires. Comme ces deux-là maigrissaient à vue d'œil, elle avait préféré se débarrasser d'eux avant de ne plus en avoir la force. Elle n'avait pas vu le sperme séché sur le mur près de la fenêtre.

Philippe n'avait jamais osé y toucher. Couché sur son lit, il en était à s'imaginer deux gars en train de s'enculer, jeunes, beaux et séropositifs, sur ce lit même, et un sourire monta à ses lèvres.

Tout de même. Marie l'avait peut-être plaqué. Marie l'avait peut-être plaqué en riant. Marie riait peut-être de lui depuis le début. Le monde entier riait probablement de lui depuis le début. Tout de même. Il lui restait cette pièce. Il lui restait cet appart. Il avait dû faire bien des recherches et des calculs pour le choisir. Mais il ne regrettait rien, ça en valait la peine.

Il y avait eu la petite Léa aussi. Elle devait bien avoir 16 ans aujourd'hui. Elle était demeurée seule dans cette pièce pendant près de huit mois. Un record. C'est qu'elle bossait comme une folle, la petite, et ses affaires roulaient bien. Le jour, elle travaillait dans un magasin de bas culotte. Les vieilles dames riches y trouvaient toujours quelque chose pour camoufler leur cellulite, grâce aux conseils de la petite Léa. Le soir, quand elle arrivait à sa chambre, il y avait généralement déjà quelques hommes qui l'attendaient. C'est qu'elle avait bâti sa bonne réputation, Léa, et avec elle, ils n'étaient jamais déçus. Elle faisait entrer le premier en file, puis refermait la porte derrière elle. Il ressortait dix minutes plus tard, rouge et tout en sueur. Il venait de se faire piper par une enfant. Léa avait mené cette vie pendant près de huit mois. Puis, son der-

nier client lui avait fait un sale coup. Il était mort. Elle était en train de le sucer, et il avait fait une attaque cardiaque, où quelque chose comme ça. Elle avait eu son vingt piastres et ç'avait duré juste cinq minutes. Léa avait balancé le corps par la fenêtre, et elle s'était enfuie pour toujours.

Il y avait eu, aussi, ce jeune couple plein d'avenir. Ils étaient morts de n'avoir pas su aller dans le désert à temps.

Philippe en mourrait sûrement. En fait, n'importe quel être humain normal en mourrait sûrement. Assurément, une quelconque tumeur maligne finirait par l'empoisonner. Assurément, respirer cet air et dormir dans ce lit finirait par le tuer. Et même si tout ça lui foutait le cafard, même si tout ça était en train de le rendre dingue et toutes ces histoires complètement parano, cet appart, il le branchait.

C'était le meilleur appart, grâce à la fenêtre. Elle était sale, elle était fissurée en plusieurs endroits et elle donnait directement sur la fenêtre de la chambre de Marie.

Exil au Texas (ou Extase au Texil...)

Fuir devient parfois la seule possibilité qui s'offre à nous. Fuir devant toute cette merde n'était pas lâche. Non, ils avaient simplement eu la force de foutre le camp avant que la vie ne se foute d'eux. Ils avaient simplement les yeux bien ouverts. Toutes ces années de came leur avaient laissé la lucidité nécessaire à cette prise de conscience. Le terme fuir, nécessairement péjoratif, sera ici abandonné. S'exiler convient mieux. Il rappelle un peu les grands héros politiques qui s'exilaient pour échapper à la mort. Ils aimaient ce mot. Exil. Aucun aspect physique ne serait considéré au cours du long voyage. Étant cousin et cousine, cette hypothèse était tout de suite à écarter. Ce départ était donc basé sur une grande complicité et un grand dégoût de cette putain de société, ce

qui, excluant la « superficialité » du physique, le rendait encore plus héroïque.

Ça aurait pu se passer comme ceci...

Le Texas était torride. Chaud comme la mort peut le devenir quand on a fait une mauvaise vie. Le Texas est brûlant comme la mort quand c'est l'enfer qui nous attend... Ils étaient descendus de la voiture quand, après avoir roulé des heures, ils ne purent distinguer le sable à perte de vue, de leur vie à perte de sens. Et ils marchèrent à travers le désert. La chaleur était intense, cuisante. Ils avançaient sans itinéraire précis. Seulement, ils se dirigeaient de manière à ce que les rayons du soleil pointent toujours dans leur direction. Ils les aveuglaient, leur brûlaient le visage. Pourtant, ils étaient presque bien. Cette image, ils la reconnaissaient. Cette affreuse marche, c'était toute leur vie qui était résumée là en une scène... Mais ils savaient que le film finirait bientôt. Alors ils savouraient cette marche que n'importe quel homme aurait refusé. Cette marche, elle était vide de sens, de passion, de raison, comme l'avait été toute leur vie. Et ils continuaient. Ils continueraient comme ça des heures, simplement parce qu'un jour ou l'autre, cette marche prendrait fin. Ils s'arrêtèrent quand ils aperçurent un panneau Stop. Ils ne comprirent pas l'absurde de la situation. Un Stop, au milieu du désert. Sans doute avait-il été installé pour les gens comme eux qui, confus, ne savent plus quand s'arrêter de marcher. Ils s'assirent et s'appuyèrent sur le panneau. Le métal cuisait la peau de leurs dos nus. La souffrance était bonne et douce. Les serpents rôdaient autour de leurs corps déjà presque morts. Ils laissaient tranquillement le soleil les affaiblir, se concentraient à sentir toutes leurs cellules se transformer en cellules cancéreuses à une vitesse folle dans la chaleur. Ils se jetaient parfois de petits regards calmes et résignés.

— This is the end, my only friend, the end...

La fin. La fin arrivait enfin après ce film beaucoup trop long. Le soleil était encore bien haut dans le ciel quand ils s'endormirent...

Ou comme cela...

Ils marchaient vers quelque part, vers un quelconque aboutissement. Ils marchaient vers l'extase et ils le savaient tous les deux sans trop vouloir se l'avouer. Elle marchait derrière lui en savourant l'instant. Il marchait devant elle en l'imaginant le regarder. La marche vers l'extase dura longtemps. Aussi longtemps que le soleil resta dans le ciel, comme pour éclairer leurs plus lointaines pensées.

Dans le désert, quand la nuit tombe, la chaleur reste, et les corps demeurent chauds.

Ils faisaient noir et ils avaient chaud. Ils s'arrêtèrent parce qu'ils n'en pouvaient plus. Cette chaleur, elle la ressentait dans son ventre maintenant et elle la consommait. Elle s'étendit au milieu de ce décor vide de sens et plein de mystère. Le sable était tiède, quand on compare aux pensées qui lui revenaient sans cesse dans la tête. Il s'étendit à côté d'elle et pensa à ce qu'elle pouvait penser...

Ils s'entendaient respirer. Ils s'entendaient tenter d'accorder leurs respirations au rythme de la brise qui chatouillait leurs corps. Leur plaisir était intense, sans exister vraiment. Il posa sa main sur le ventre tout chaud de sa cousine. Leurs pensées étaient les mêmes. Cette marche vers l'extase, ils l'avaient fait ensemble, sans trop le savoir.

Ils firent l'amour au rythme de la brise chaude et du sable qui roulait sous leurs corps tout rouges. Ils firent l'amour sans penser à une tante ou à une grand-mère scrupuleuse ni à une religion opprimante. Ils firent l'amour sans penser aux drames de la consanguinité. C'était bon parce que c'était interdit. C'était bon parce qu'ils étaient seuls au milieu d'un

désert chaud et plein de vie. C'était bon parce que c'était vrai. C'était l'extase dans le désert.

Ou encore comme cela...

C'est quand ils s'arrêtèrent de marcher que les questions leur vinrent. La longue marche et la chaleur avait réussi à engourdir leurs pensées. Pourtant, la remise en question viendrait. Elle devait venir. Elle viendrait, parce que les êtres humains ont la fâcheuse habitude de vouloir trouver un sens à leurs actes, un sens à leur vie.

Qu'est-ce qu'ils étaient venus glander au milieu du Texas ? Que s'attendaient-ils de comprendre au milieu de nulle part ? Ils cherchaient un sens eux aussi. Malgré tous leurs efforts, ils n'étaient pas différents, ils cherchaient à comprendre. Avaient-ils été naïfs de croire que le désert pourrait répondre à leurs questions ? Avaient-ils été naïfs de croire que le Texas, l'éloignement et la perdition expliqueraient pourquoi ?

Pourquoi leur vie leur semblait-elle si dure ? Pourquoi leur vie ressemblait-elle à une pénible marche dans le désert ? Pourquoi leur putain de vie leur semblait-elle si vide ?

Quand ils s'arrêtèrent et qu'ils eurent soif, ils comprirent. Ils comprirent ce qu'ils représentaient l'un pour l'autre. Ils comprirent qu'une goutte d'eau dans le désert, ça fait du bien. Ils comprirent qu'une vie n'est jamais complètement vide. Encore moins lorsqu'on a de l'eau même au milieu du Texas.

Exil au Texas

Ils n'avaient rien appris. Pas de grands bouleversements, pas de grands changements. Qu'auraient-ils pu apprendre, de toute façon, de cette fuite précipitée ? Qu'est-ce qui peut arriver, entre un cousin et une cousine, liés de près par un profond dégoût de la vie qu'ils mènent, au milieu du Texas ?

Plusieurs alternatives possibles. Aucune n'en valait vraiment le coup puisqu'ils n'avaient rien appris.

Ils auraient pu marcher sans but, vers le soleil, et laisser brûler leur corps, comme ils avaient déjà laisser brûler leurs ailes et leurs âmes. Oui, ils auraient pu risquer leur vie, juste pour se sentir vivants. Frôler la mort pour se prouver qu'on est bien en vie. Traverser le désert, comme on traverse un pont dangereux, sans rampe pour se retenir. Traverser le désert comme on reste sur les rails, juste un petit moment de plus, même quand le sifflement du train se fait entendre. Prendre conscience du danger. Prendre conscience de la fin qui approche, juste pour la confronter et en sortir encore plus vivant.

Ils auraient pu aller faire l'amour dans le désert. Aller faire quelque chose d'interdit. Se rendre jusqu'au milieu du désert, et se permettre de croire à leurs désirs. Repousser leurs limites, juste un peu plus loin. Fuir jusqu'à l'autre bout du monde, histoire d'accepter enfin l'extase malsaine que la vie leur avait foutu dans la face, comme un cadeau que l'on ne peut accepter.

Ils auraient pu aller dans le désert pour y trouver un sens à leur vie. Se priver d'eau, pendant de longues journées, pour mieux savourer après la source inépuisable qu'ils représentaient l'un pour l'autre.

Des milliers de raisons auraient pu les pousser à entreprendre cette quête folle. Des milliers. Des milliers de raisons toutes aussi absurdes les unes que les autres.

Leur exil tirait à sa fin, et ils n'avaient rien appris. Tout de même, la traversée du désert en sens inverse fut moins pénible que la première. La chaleur était toujours intense, mais leurs esprits étaient libres. Ils pensaient à tout ce que leur voyage ne leur avait pas appris, quand un pick-up vert, vieux et sale s'arrêta devant eux, soulevant derrière lui un nuage de poussière du désert. Le conducteur et le passager leur sourirent, et les firent monter dans la boîte du véhicule. Ils redé-

marrèrent aussitôt, laissant les deux exilés à leurs pensées, la tête dans le vent, la chaleur et le sable étouffant du Texas.

Les fermiers

Ils auraient dû s'en douter. Ce matin-là, les dindes leur avaient paru plus tendues, plus excitées. Ils auraient dû se douter que cela voulait dire quelque chose. Ils auraient dû se douter qu'une vie de fermier ne pouvait pas durer toujours. C'est comme ça ; un matin, vos dindes sont obéissantes, puis le lendemain, elles ne le sont plus. Ils auraient dû se douter que tout ne pouvait pas demeurer toujours aussi facile. Non mais, ils n'étaient tout de même pas deux personnages qui se la coulent douce au beau milieu d'un roman, ou pire d'un recueil de nouvelles. Non, un jour, les dindes se doivent de mourir. Ce jour-là était arrivé et nos deux fermiers se dirigeaient vers l'abattoir dans leur vieux pick-up vert. C'étaient deux fermiers tout à fait typique. Le genre que l'on voit souvent dans les films américains. De ceux qui portent des salopettes de jeans, sales aux genoux, et une chemise carottée. De ceux qui vivent sur une belle ferme au milieu du Texas, qui ont une femme bien en chair (qui fait bien la cuisine) et presque autant d'enfants que de cochons. De ceux que l'on voit généralement avec une fourche à la main et un chapeau de paille sur la tête, histoire d'accentuer le cliché.

Ils étaient nés tous les deux sur la ferme familiale respective, comme étaient nés leur père, leur grand-père et leur arrière-grand-père. Un jour, un monsieur très sérieux, qui brassait des affaires très sérieuses, était venu leur proposer un plan révolutionnaire qui leur permettrait de doubler leurs profits, de diminuer leur coût d'option, ainsi que de favoriser l'expansion sauvage de quelque chose comme le capitalisme. Enfin, ils n'avaient pas trop compris cette dernière partie, mais le monsieur à cravate leur avait bien fait comprendre que cette association augmenterait

immanquablement le taux de reproduction de leurs dindes. Peu importe, c'est ce qui explique qu'aujourd'hui, Ashley et Bob, nos bons vieux fermiers, se dirigeaient, le cœur léger, vers l'abattoir.

Ils avaient acquis ensemble ce pick-up vert, dans lequel ils pouvaient entasser six cages contenant chacune deux dindes. Ce voyage annuel à travers le Texas durait près de deux heures. C'était leur plus grande sortie de l'année.

Ils roulaient depuis quelques minutes sous le soleil écrasant du Texas, lorsqu'ils croisèrent deux jeunes qui faisaient du pouce, direction nulle part. C'est, du moins, ce que leurs yeux semblaient dire.

Le jeune homme avait une gueule à s'appeler Frédéric. Il était maigre, ses cheveux noirs pendaient en mèches grasses sur son visage ravagé par une vie trop dure, et des nuits trop longues. Ses épaules courbaient sous toute la chaleur et le souvenir des derniers jours. Ses yeux fluides ne montraient rien d'autre que de l'incompréhension et une certaine forme de désillusion. Enfin, il avait les yeux de quelqu'un qui n'ose pas trop y croire.

— Envoye, Ashley, embarque-les !

La jeune fille. Elle était belle, et ses yeux étaient charmeurs. Ils brillaient, pairs, sous le soleil. Elle regardait en direction du pick-up, la bouche un peu entrouverte. Enfin, elle avait les yeux de quelqu'un qui veut que deux fermiers s'arrêtent devant eux et qu'ils les fassent monter. Elle portait une camisole bleue, trop grande pour elle. Elle ne portait que ça.

— Ouin, t'as raison, Bob !

Ils faisaient chaud, et le soleil était presque cruel cette journée-là au Texas, quand le pick-up vert s'arrêta devant les deux jeunes, un nuage de poussière derrière lui.

...Lorsque deux fermiers décident de mettre de l'action dans leur vie...

Les dindes s'énervaient. La présence nouvelle semblait les troubler. Ils roulaient en silence depuis vingt minutes. Entre

ce Fred et la fillette, le regard était malsain. En fait, tout passait par le regard. Ils ne se disaient rien, se regardant et se souriant de temps à autre. Un sourire comme pour se donner confiance. Un sourire comme avant un mauvais coup. Oui, leur relation semblait bien malsaine à ces deux-là. Enfin, c'est ce qu'Ashley avait pu conclure.

À chaque cri poussé par une dinde un peu névrosée, la tension montait dans le pick-up. Ashley et Bob retenaient leur souffle, et n'osaient pas trop regarder vers les deux jeunes rebelles qu'ils avaient fait monter, sur un coup de tête, sans trop y penser.

– Bob, ils viennent de se faire un clin d'œil, j'ai tout vu.

C'est là qu'ils comprirent qu'ils avaient fait une grosse gaffe. Ils comprirent que deux jeunes perdus au milieu du Texas avaient nécessairement un quelconque plan, un quelconque intérêt. Ils comprirent surtout que deux jeunes de cette génération étaient du genre à tuer deux fermiers pour leur chiper leurs dindes, ou bien leur pick-up. Peu importe, ils comprirent qu'ils étaient en danger.

Le pick-up roulait de plus en plus vite, comme dans un film d'action, comme quand la fin approche. Nos deux fermiers se lançaient des regards paniqués, n'osant plus bouger. Chaque mouvement brusque aurait pu être l'élément déclencheur d'une attaque sauvage de la part de ces jeunes complètement désaxés.

– Bob, c'est de ta faute, c'est toi qui voulait les prendre. On va crever à cause de toi, on est fait !

Le chauffeur suait à grosses gouttes, les mains serrées sur le volant pour les empêcher de trembler. La menace était derrière eux, tout près, rendant l'air irrespirable. Chaque bouffée était chaude et moite, et ne leur apportait aucun réconfort. Derrière, la tension était indescriptible. Derrière, les dindes s'énermaient comme jamais.

Ce voyage à travers le Texas prenait des allures de cauchemars. La route était interminable. Pourtant, Ashley et Bob

devaient faire quelque chose. Ils devaient se battre, se sortir de cette malheureuse impasse. Parce que leurs femmes et leurs enfants les attendaient. Parce qu'ils avaient des cochons à nourrir, une ferme à nettoyer. Parce qu'ils avaient des dindes et des femmes à faire vivre. C'est pour tout ça qu'ils ne pouvaient pas laisser deux jeunes, deux amis de Satan, venir bouleverser leur vie de fermier.

C'est pour tout ça, aussi, que Fred et la fillette moururent. Pour tout ça qu'il avait été complètement inutile d'aller faire l'amour dans le désert. C'est pour tout ça, en fait, qu'ils furent retrouvés, à plat ventre, sur la route brûlante du Texas, transpercés de quelques dizaines de coups de fourche.

Nature du concours*

L'empire de l'homme est intérieur.
Ainsi le désert n'est point fait de sable, ni de Touareg, ni de
Maures mêmes armés d'un fusil...

Le Sahara, c'est en nous qu'il se montre. L'aborder ce n'est
point visiter l'oasis, c'est faire notre religion d'une fontaine.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY
TERRE DES HOMMES.

Il est des mots que l'on pourrait qualifier de « grande peinture »... Ils occupent dans l'imaginaire humain une place privilégiée dont il n'est pas facile de fixer les contours. Ces mots, porteurs potentiels d'images d'une immense richesse, sont d'abord et avant tout fondés sur l'ambiguïté. **Désert** en fait partie. Terme énigmatique, il exerce une fascination singulière sur l'homme.

Désert, territoire par excellence de la contradiction : il fourmille, malgré les apparences, d'une vie profuse, abondante, mais il peut donner la mort en quelques heures à qui s'est montré trop téméraire ou trop confiant à son égard. Il est à la fois sécheresse et oasis, rivalité des clans et solidarité des voyageurs des caravanes, refuge idéal du brigand comme de l'ermite avide de silence. Le désert suscite attirance et répulsion, fascination et crainte, ennui et ferveur, peur et dévotion. Il est l'image parfaite des paradoxes fondamentaux qui caractérisent l'humanité.

Le concours *Critère* propose donc **Désert** comme sujet d'écriture pour sa 24^e édition. Depuis 1975, ce concours, ou-

* Nous avons extrait du dépliant ce qui concerne la nature du concours et les règles du jeu.

vert à tous les élèves de niveau collégial, leur permet de relever un « défi » des plus stimulants : la production d'un texte littéraire de belle envergure sur un thème spécifique. Au cours des 23 dernières années, *Critère* a décerné des prix à au-delà de 400 élèves et a édité les textes des lauréat-e-s.

DÉSERT. Un sujet passionnant, « insolite », qui devrait permettre d'emprunter des pistes d'écriture on ne peut plus personnelles. En voici quelques-unes, nullement restrictives, à titre de suggestions...

DÉSERT. Un lieu. Sable. Pierraille. Sel. Glace. Contrée de tous les « épouvantements. » [Flaubert] Peur. Soifs. Mirages. Os blanchis. Déserts du Sahara, du Kalahari, du Saël, de Gobi, du Nevada. Les immenses étendues de froid de la période glaciaire. Territoire aride, sauvage. Îles désertes. Inhabitées. Cités dévastées par un cataclysme ou une pluie de bombes. Rue déserte comme dans : « Il n'y a pas un chat ! » Infertilité, chaleur d'enfer, silence. Erg. Dunes du désert. Vents du désert. Simoun, sirocco. Points d'eau. Oasis. Nomades, bédouins, caravanes de chameaux. Mirages. Le décor idéal d'une fiction. À lui seul, le désert est un personnage de roman.

DÉSERT. Au figuré. Petit matin désert. Journée déserte. Yeux déserts. Un cœur désert. Vide. Solitude. Période marquée par la souffrance. Tout le temps que dure une épreuve. Une traversée du désert qui n'en finit plus. Néant. Le désert du monde. Celui de l'âme. De l'amour. Mais aussi le quartier désert où l'on peut déambuler en toute tranquillité. La plage sans ses touristes bariolés. Paris sans les Parisiens. Des vacances loin du monde. Une nuit dans un champ sous les éphémérides en averse. La forêt amazonienne avant l'arrivée des exploités.

DÉSERT. Les peintres qui ont tenté d'en saisir le mystère. Les films qui s'y déroulent. En tout ou en partie. *Un thé au Sahara. Taxi pour Tobrouk. Lawrence d'Arabie. La Guerre des étoiles.* Les livres qui s'en inspirent. En parlent. De manière allé-

gorique ou pas. *Un été dans le Sahara* de Fromentin. *Le Quatuor d'Alexandrie* de Durrell. *Le Désert de l'amour* de Mauriac. *Le Petit Prince* : « Où sont les hommes ? ... On est un peu seul dans le désert » dit l'enfant aux cheveux d'or. « On est seul aussi chez les hommes » lui répond le serpent. [Antoine de Saint-Exupéry]

DÉSERT. Difficulté à être entendu. Prêcher dans le désert comme Jean-Baptiste annonçant la venue d'un Sauveur. Le désert de la folie de Nelligan. La tumeur qui suce le génie de Ravel et le contraint au silence. L'arthrite dans les doigts de la musique. Le lecteur frappé de cécité. La mémoire blessée par l'Alzheimer. Être mort sans l'être.

DÉSERT. Le mal. Certaines croyances populaires assurent que le désert est la demeure des démons. Une région abandonnée de Dieu. Belzébuth, le « seigneur du fumier », vient tenter le Christ qui s'est retiré au désert pour quarante jours. Lieu de punition. C'est au désert que les Israéliens chassent leurs boucs émissaires. Le désert-prison.

DÉSERT. Le « vaste désert du monde » dont parle Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse*. La présence des autres qui met davantage en relief la solitude et le silence auxquels sont condamnés les humains. Étranger parmi des étrangers.. Le mal des romantiques qui n'arrivent pas à s'ajuster à leur époque.

DÉSERT. Lieu de prédilection où se retrouver dans le dénuement de sa vérité à soi, loin du regard des autres. L'irrésistible envie « de fuir dans un désert l'approche des humains » comme le misanthrope de Molière. Anachorètes, marabouts. Les Pères du désert. Le magnifique roman d'Andrée Chédid, *Les Marches de sable*, où l'auteure parle des humains comme de « grains de poussière qui rêvent de durée ». *Le Désert* de Le Clésio dans lequel le vent a la propriété de tout laver, de tout effacer. Désert. Comme une escapade nécessaire vers ses propres contrées intérieures. L'espace gratifiant où se ressourcer. Le lieu de tous les recommencements.

Et tous les autres **déserts** à propos desquels écrire... **Désert**. Les enfants sauvagement dépouillés de leur enfance. **Désert**. Toutes les maladies du corps. Toutes les maladies de l'âme. Le tumulte des nations qui se battent. Une planète que l'on transforme en dépotoir. *La Mondialisation de la pauvreté*. Les bidonvilles. Les *mégalo*poles. **Désert**. Toute la distance qui nous sépare des autres. Notre peu de sollicitude. Les jugements sans appel. L'absence de compassion et de tendresse à l'endroit de ceux qui souffrent. **Désert**. Un homme se jette du 10^e étage ; un autre se tire une balle dans la tête. Une femme porte sur son corps les signes de la violence de son conjoint. **Désert**. La tornade qui émiette tout sur son passage. **Désert**. La distance entre les amoureux. Celle qui oppose une génération à une autre. Les poings fermés. La peur qui noue le ventre et entrave la joie de vivre. **Désert** du racisme et des génocides. **Désert**. Le centre commercial bondé de gens qui rêvent de biens matériels. L'absence de vie intérieure et spirituelle. **Désert**. L'extrême solitude de l'écrivain, ses attentes et ses doutes. **Désert** des paradis artificiels. **Désert**. Comme un lieu rêvé par l'humanité préoccupée d'absolu. **Désert**. Cette fin de XX^e siècle que la folie des hommes rend si profondément absurde.

En respectant le thème **Désert** et en vous inspirant des pistes d'écriture proposées – ou de toute autre que vous jugez plus pertinente – vous pouvez :

- Produire un **essai** (ou une dissertation) ou une étude d'environ 5000 mots.
- Produire un **récit** ou une **nouvelle** d'environ 5000 mots, une **suite poétique** de 15 à 20 pages ou une **pièce de théâtre** de 15 à 20 pages.
- Raconter une **expérience vécue** par soi ou par d'autres, (témoignage ou enquête d'environ 5000 mots) qui s'inspire directement du thème. On peut interroger des

parents, des amis ou des spécialistes dont on consignera les dires par écrit. Ces témoignages et/ou enquêtes ne doivent pas être seulement constitués de la retranscription de ces propos ; ils comporteront nécessairement un retour critique sur les informations recueillies.

Règles du jeu

Il faut s'efforcer de satisfaire aux exigences suivantes :

- qualité de la langue et du style ;
- originalité ;
- respect du thème ;
- dans les essais, les références bibliographiques doivent être explicitement utilisées dans le texte ; les citations doivent être mises entre guillemets avec renvois aux pages précises.

PRÉSENTATION

- Date limite pour la remise des textes : 31 mars 2000.
- Mettre un pseudonyme sur la page de titre et inscrire son nom, son pseudonyme, son adresse et son numéro de téléphone dans une enveloppe scellée et expédiée sous même pli que le texte.
- Longueur : 5 000 mots (essai ou étude, récit ou nouvelle, expérience vécue) ; 15 à 20 pages (suite poétique, pièce de théâtre).
- Les textes doivent être présentés en trois exemplaires dactylographiés à double interligne.
- Tout manuscrit dont la présentation matérielle est négligée sera automatiquement écarté.

ADMISSION

Le concours est ouvert à toutes les étudiantes et à tous les étudiants du niveau collégial, y compris ceux de la Formation continue.

N. B. : Les lauréates et les lauréats des années précédentes ne sont pas admissibles.

INSCRIPTION

Il suffit de remplir le formulaire ci-joint et de le retourner avant le 17 décembre 1999 (pour les élèves de la session d'automne) et avant le 25 février 2000 (pour les élèves de la session d'hiver) à l'adresse du concours.

Pour qu'une inscription soit valide, la signature du responsable institutionnel doit apparaître sur le formulaire (voir la liste des responsables sur le dépliant) ; quand le ou la participant-e envoie finalement son texte, le responsable institutionnel doit signer de nouveau, ce qui engage officiellement son Collège à défrayer les coûts d'inscription, soit 75 \$.

Répartition des prix

1 ^{er} prix	1 000 \$	Étienne Lafrenière-Lemieux (Ahuntsic)
2 ^e prix	800 \$	Anne Thibodeau-Émond (Ahuntsic)
3 ^e prix	700 \$	Laurence Cormier (Vieux Montréal)
6 prix de	500 \$	Marie-Hélène Cabana (Sainte-Foy)
		Sophie D. Létourneau (Vieux Montréal)
		Catherine Dorion (Sainte-Foy)
		Jacques Grégoire (Marie-Victorin)
		Marie-Ève Lacasse (Jean-de-Brébeuf)